

3

Bernard Saulgeot

Un Cocon dans l'espace

2015

Vous avez été sélectionné pour participer...

Encore un de ces messages publicitaires auxquels Charles avait appris depuis longtemps qu'il ne fallait pas donner suite. Il alla cliquer tout en bas du message pour se désinscrire. L'opération suivante consistait à l'effacer, mais son objet, « Une mission dans l'espace », suscita enfin son intérêt, il devait en terminer la lecture :

...participer à un séjour d'un an dans notre nouvelle station orbitale Cocon dans le but de tester le comportement d'un groupe dans l'espace sur une longue durée. Si vous êtes intéressé, merci de nous faire parvenir votre curriculum vitae.

Ce courriel était signé de l'Agence Européenne de voyage dans l'espace (A.E.V.E.). Comment cette agence avait-elle eu son adresse ? Décidément, des revendeurs de fichiers sans scrupules avaient encore dû sévir, mais ce courriel tombait à point pour Charles dont la quarantaine approchait ; prendre une année sabbatique, pourquoi pas ? Il ne risquait rien en

envoyant son curriculum vitae. A tout hasard il transféra l'annonce à son fidèle ami Max.

Huit jours plus tard on lui réclama une lettre de motivation, son CV avait dû les intéresser : jeune ingénieur il avait gravi les échelons de la hiérarchie dans différentes entreprises pour finalement créer sa propre startup spécialisée dans les instruments connectés de la vie de tous les jours, comme ce stylo à bille à détecteur de niveau qui vous évitait la panne sèche en réunion ou, toujours dans le domaine du bon niveau, l'aide au versement de l'eau dans le bac à glaçon qui vous assurait la taille optimale pour rafraichir, sans trop le diluer, votre whisky douze ans d'âge, deux inventions qui vous changent la vie.

Les lettres de motivation, il avait toujours eu ça en horreur. C'était devenu le document inévitable à joindre à toute demande d'embauche, et Dieu sait qu'il en avait faites pour les métiers variés qu'il avait exercés, et le voilà soudain désarmé tel un néophyte devant une page blanche à remplir. Il n'était pas souhaitable d'évoquer les problèmes de son couple

sans enfant qui s'enfonçait dans la routine et pour lequel une année sabbatique pourrait s'avérer salubre, comme le lui avait suggéré son épouse. Ils cherchaient un touriste pour tester le comportement d'un groupe dans l'espace sur une longue durée ; s'il voulait être retenu il fallait se montrer sous le jour du candidat idéal qu'il pensait être : un homme d'expérience, sociable, audacieux. Pour accroître ses chances, sa lettre devait différer des lettres habituelles tant par la forme que par le fond. A qui l'adresser, à monsieur ou à madame ? Son intuition lui fit choisir madame. Il envoya donc ce courriel :

Madame,

La réussite professionnelle est une chose importante, mais arrivé à la quarantaine, j'éprouve le besoin bien compréhensible de faire un break avant de repartir de plus belle.

Partager une année dans l'espace avec des inconnus, pour moi qui ai toujours eu le goût des autres, c'est une opportunité à saisir.

Je me prêterai volontiers à toutes les expériences scientifiques ou relationnelles qui me seront proposées.

Enfin, ayant accumulé par mon travail une petite fortune, je pourrais participer grandement aux frais de cette mission.

Voilà, chère madame, une lettre qui, j'espère, vous satisfera.

Bien cordialement.

Charles

Madame Traite, chargée du recrutement pour la mission future de l'A.E.V.E, fut d'abord surprise à la réception de cette lettre de motivation peu ordinaire. Comment le candidat savait-il que cette lettre arriverait dans des mains féminines ? Cette lettre manifestait une bonne connaissance de soi. La proposition financière était tentante. Enfin la fin, avec ce « chère madame », cette formule de politesse « bien cordialement » inhabituelle pour ce genre de lettre, cette signature du simple prénom « Charles »,

tout indiquait une personnalité chaleureuse et désireuse de bien s'intégrer au sein d'une équipe.

Sa décision fut vite prise ; la candidature de Charles fut retenue.

*

Pendant six mois, les participants à cette année dans l'espace subirent dans des lieux séparés la formation allégée nécessaire à ces futurs cosmonautes qui n'auraient pas de rôle opérationnel ni scientifique : tests psychologiques, que Charles dut subir malgré une certaine réticence, stages de survie pour tester le comportement en cas de stress extrême, entraînements dans des simulateurs, renforcement musculaire et exercices d'assouplissement nécessaires pour arriver en pleine forme pour cette mission ; le corps n'ayant pas à réagir contre la pesanteur allait fortement s'affaiblir. Charles avait pu continuer la pratique de son sport favori, le golf. Il lui était arrivé, lors d'une compétition,

une aventure exceptionnelle : il avait placé sa balle de golf sur le tee au départ du trou numéro sept. C'était un par trois, c'est-à-dire qu'un bon joueur pouvait faire le trou en trois coups : un coup pour arriver sur le green, et deux putts. Il avait choisi un bois trois qui devait être suffisant pour un green distant de cent cinquante mètres.

La balle avait pris dans les airs une trajectoire parfaite, atterrie sur le green, roulée et après une dernière hésitation était tombée dans le trou. C'était incroyable, il avait fait un « trou en un », le rêve de tout golfeur.

Mais la tête de son club, comme si elle avait voulu accompagner la balle pour cet exploit, s'était détachée pour aller s'échouer quelques mètres en contre-bas.

Charles s'était précipité pour la ramasser, l'embrasser et la glisser dans une poche de son sac de golf. Cette tête de club serait placée sur sa table de nuit et emportée dans ses déplacements comme un porte-bonheur.

Continuer à pratiquer le golf ne dispensa pas Charles de faire l'apprentissage du déplacement en apesanteur dans des avions montant à dix mille mètres et descendant en chute libre, de tester dans des centrifugeuses la résistance aux fortes pressions qu'il aurait à subir au décollage, sans parler de l'épreuve de la chaise tournante qui déréglaït l'oreille interne, comme le ferait le manque de repères dans l'espace, provoquant le fameux mal de l'espace avec ses vomissements prévisibles. Il lui faudrait aussi simuler la sortie dans l'espace en enfilant la combinaison du cosmonaute, véritable petite usine qui vous assurait la température et la pression requises, et même la possibilité de boire un peu d'eau, pas trop pour ne pas saturer sa couche. Enfin, se préparer à résister au stress de la rentrée dans l'atmosphère et de l'atterrissage sur la courte piste de la base de Kourou.

Les candidats au voyage se retrouvèrent dans une salle de réunion de l'A.E.V.E. Madame Traite avait estimé qu'une seule réunion était suffisante pour faire se rencontrer les voyageurs et leur fournir les informations et documents nécessaires avant le départ.

Arrivés parfaitement à l'heure, les huit voyageurs prirent place autour de la table ovale face aux étiquettes qui portaient leur prénom comme simple indication ; le dit prénom était aussi gravé sur un stylo à bille en forme de fusée disposé le long de quelques feuilles blanches.

— Je pense que nous pouvons commencer par un tour de table pour nous présenter. Je suis madame Traite, célibataire. Je travaille depuis 10 ans pour l'A.E.V.E. et suis chargée du recrutement ; c'est donc grâce à moi que vous êtes ici. Voilà, je n'en dirai pas plus sur mon compte et laisse à chacun de vous le soin de se présenter comme bon lui semble, avec pour seule contrainte de ne pas donner son nom de

famille pour des raisons nécessaires de confidentialité.

Silence gêné, vite rompu :

— Je m'appelle Mike et suis américain. J'ai déjà fait plusieurs séjours dans la station orbitale et l'on m'a confié le commandement de cette mission. J'ai deux enfants.

Cette brève présentation était suffisante pour mettre en confiance et montrer que Mike parlait le français à la perfection.

— Moi, c'est Boris, commandant en second. Je suis russe. J'ai cinquante ans et suis célibataire.

Ces deux présentations succinctes auraient dû donner le ton. C'est alors qu'une femme blonde prit la parole.

— Je suis Natacha et russe, comme vous l'aurez deviné en entendant mon prénom. Je suis célibataire. En tant que psychologue on m'a chargée d'étudier notre comportement à tous pendant cette mission de longue durée. Oui, un an à tourner autour de la terre dans un espace réduit et en apesanteur ne peut pas

se passer sans quelques difficultés : des réactions d'antipathie peuvent apparaître, des tentatives de séduction...

— Merci Natacha, interrompit sèchement madame Traite. Qui prend la suite ?

— Moi.

Les regards se tournèrent vers un visage ingrat parsemé de taches de rousseur.

— Je m'appelle Judas. J'ai quarante ans. Je suis photographe. Je suis célibataire.

— Moi, c'est Luc, ancien médecin. J'ai fait mon noviciat dans un couvent. Avant de prononcer mes vœux définitifs, le père supérieur m'a conseillé de prendre une année pour réfléchir.

Charles prit alors la parole :

— Je m'appelle Charles, marié, sans enfant. Il n'est pas téméraire de penser que, vu les métiers variés que j'ai exercés, je peux et dois apporter beaucoup à notre mission.

Natacha, russe exilée en France, se réjouissait déjà : les mots « Charles » et « téméraire » lui firent

penser à Charles le téméraire, duc de Bourgogne, prince impulsif et violent. Si Charles lui ressemblait, on n'allait pas s'ennuyer à bord.

Une petite voix discrète se fit alors entendre :

— Je m'appelle Constance et suis mariée. J'ai deux enfants. Je suis là parce que j'avais besoin de faire le point sur ma carrière.

— Eh bien moi, c'est Max. J'ai deux enfants, un garçon et une fille, le choix du roi. Mon meilleur ami, c'est Charles. Nous jouons souvent ensemble au golf ; savez-vous qu'il a déjà fait un « trou en un » ?

— Merci, Max, merci.

Avant de clore la réunion, madame Traite tint à les rassurer : elle avait toute confiance en eux pour réussir cette mission. Puis elle leur donna la date du départ à Kourou en Guyane et les dernières instructions concernant leurs bagages qui devraient être les plus légers possibles et en quantité limitée, sachant qu'on pouvait les laver à bord. Elle leur conseilla d'emporter néanmoins trois objets personnels qui les aideraient à tenir le coup vu les

conditions inhabituelles de ce long séjour dans l'espace.

*

Le premier novembre avait été jugé propice au lancement, malgré un risque de dégradation des conditions météorologiques. Maintes fois entraînés dans des simulateurs, connaissant par cœur toutes les phases du vol vers la station Cocon, les spationautes attendaient ce jour avec impatience, sans anxiété. Le compte à rebours avait commencé vingt heures auparavant.

Il leur fallut une demi-heure pour revêtir leur combinaison spatiale, un quart d'heure pour faire vérifier les différents circuits internes par les techniciens.

Ils s'installèrent sur leurs couchettes dans le module de commande installé au sommet de la fusée de cent mètres de haut chargée de la propulsion. Le commandant Mike brancha le circuit interne de

communication. On était à cinq minutes de la mise à feu. C'est alors que retentit la voix de Charles :

— Arrêtez tout Mike, je ne peux pas partir, j'ai oublié ma tête de club sur ma table de nuit, sans elle je ne peux pas m'endormir.

— Allons, Charles, ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Je ne plaisante pas, Mike.

Mike se tourna vers Charles, vit son air buté. Il avait l'expérience de plusieurs missions réussies et connaissait le prix d'un arrêt de compte à rebours, mais il savait aussi que Charles avait participé aux frais. Cette mission serait vouée à l'échec si elle démarrait contre la volonté d'un de ses membres. Mike était un homme de décision rapide, il mit fin au compte à rebours en invoquant pour la tour de contrôle la violence des vents qui faisaient trembler le module.

— Pas un mot à quiconque sur cette maudite tête de club.

Une semaine plus tard nos cosmonautes avaient pu prendre enfin leur envol. Ce fut un vol sans histoire de six heures au terme duquel le module s'était s'arrimé à la station Cocon. Ils furent accueillis par l'équipage permanent constitué d'un commandant de bord, de deux ingénieurs et deux techniciens chargés de l'entretien de la station. Il n'y avait pas de vrai médecin à bord, mais les deux ingénieurs avaient reçu une formation médicale pendant leur entraînement devant permettre les actes de première nécessité.

Les Européens avaient largement profité des premières stations américaines, russes ou chinoises et avaient décidé de s'en démarquer : pas question de faire vivre un an ou plus des êtres humains dans des espaces réduits aux parois tapissées d'appareils de mesure rendant les déplacements problématiques. Les locaux réservés à nos missionnaires étaient en tous points semblables à ceux d'un appartement de

standing. Sous la conduite du commandant Mike, la démarche encore un peu maladroite, apesanteur oblige, ils découvrirent avec plaisir le salon, la salle à manger, l'office, la cuisine, la salle de sport et un observatoire aux multiples hublots ouvrant sur la contemplation de la terre et de tout l'univers. Les pièces étaient desservies par un couloir circulaire entourant les cabines individuelles, les deux toilettes non mixtes et les deux salles de douche. De façon à ne pas trop désorienter les occupants, on avait recréé la configuration habituelle sur terre avec plafond, plancher et parois verticales, le plancher bâti sur la partie du vaisseau tournée en permanence vers la terre. Cerise sur le gâteau, des reproductions de tableaux de maîtres décoraient les parois : paysages de l'Ecole de Fontainebleau dans le salon, dans les douches, femmes nues de Bonnard faisant leur toilette, tableaux de chasses de peintres anonymes mais talentueux dans la cuisine, sans parler des photographies en noir et blanc des sportifs les plus photogéniques des dernières olympiades dans la

salle de sport. Seuls les murs des toilettes restaient (et devaient rester) d'un blanc immaculé, rien pour inciter à une station trop prolongée.

Les bagages furent déchargés, les combinaisons de vol rangées dans le local approprié et remplacées par des tenues de ville, les effets personnels solidement arrimés dans les placards des cabines.

Le commandant de bord offrit l'apéritif et Mike prit la parole pour exposer le déroulement d'une journée type :

- Lever pour tous 6h
- Petit-déjeuner 7h
- Gymnastique 8h à 9h
- Temps libre jusqu'à midi
- Repas en commun
- Sieste
- Temps libre
- Gymnastique de 16h à 17h
- Réunion (hebdomadaire) 18h
- Ménage 18h30

- Diner 19h
- Coucher 21h

— Y-a-t-il des questions ?

— Oui, dit Charles, se coucher à 21 heures, n'est-ce pas un peu tôt ?

— Je comprends votre question, Charles, mais vous verrez vite que la vie à bord n'est pas si reposante que cela.

— D'autres questions ?

Il n'y en eut pas d'autre.

— Ah ! encore une chose, dit Mike, je propose que l'on se tutoie à partir de maintenant, si vous n'y voyez pas d'objection.

Il n'y eut pas d'objection.

Les cosmonautes se contentèrent pour le premier dîner d'un plat à réchauffer. A 21 heures chacun intégra sa cabine, enfila sa tenue de nuit, prit un somnifère et s'endormit. Natacha, perturbée par la porte qui ne fermait pas à clef et n'avait pas de verrou, dut prendre un deuxième cachet.

*

Luc, fidèle à son habitude, s'était réveillé tôt, soit une demi-heure avant l'heure prévue. A genoux devant un hublot, il contemplait la terre qui tournait lentement et lui révélait toute la beauté de ses continents. C'était pour lui l'heure de la prière. Les occupants de la station dormaient encore. Il eut alors envie de chanter et entonna à voix douce le Cantique de Jean Racine :

« Verbe égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
Nous rompons le silence... »

Il adorait le calme de cette musique de Gabriel Fauré. Sa voix prenait progressivement de la puissance, Luc était seul dans sa bulle, il n'entendit pas Natacha s'approcher.

— Pas mal, dit Natacha, le tirant brutalement de son isolement, je compte sur toi pour nous apprendre d'autres airs, religieux ou profanes.

— Une autre fois, volontiers, répondit Luc, qui avait à son répertoire un bon nombre de chansons de carabins apprises pendant ses études de médecine.

Luc avait exercé quatre ans dans un cabinet médical, mais s'était vite lassé : ouvrez la bouche, tirez la langue, faites ah !, ce n'est rien, une petite laryngite, prescriptions standards. Sans parler du fait que voir défiler et parfois se déshabiller les malades, ou soit disant malades, n'était pas toujours un spectacle ragoutant. Quand, par hasard entrait dans son cabinet une patiente bien roulée et souvent prompte à se déshabiller, il en était tout gêné ; il semblait avoir peur du sexe opposé. Quitte à s'en passer, pourquoi ne pas se laisser tenter par la vie monastique ? Mais là, doutant de sa réelle vocation, son père supérieur lui avait conseillé de prendre de la hauteur, quoi de mieux qu'un séjour dans l'espace, avant de se décider.

Luc avait une belle voix, mais il cherchait sa voie.

Chaque pays ayant ses habitudes culinaires, les nourritures avaient été divisées en trois familles et conditionnées dans des emballages de couleur différente : bleue pour les Français, rouge pour l'américain Max et verte pour les Russes.

Les gestes et les déplacements étant encore maladroits, on peut imaginer les difficultés dans la préparation du premier petit déjeuner où les bousculades pour l'accès aux placards, à la fontaine à eau ou à la poêle à frire furent nombreuses, déclenchant heureusement l'hilarité générale.

Tout objet non arrimé risquant de se mettre à flotter dans l'air, les couverts et les plateaux étaient magnétiques et la table de la salle à manger recouverte d'aimants, de sangles et de bandes Velcro autocollantes.

Ce fut un spectacle de voir Natacha et Boris avaler un hareng d'une seule traite et déguster leurs blinis tièdes recouverts de beurre fondu accompagnés de fromage blanc et de pain noir. Seul petit bémol, Boris

avait l'habitude de parler la bouche pleine et d'émettre certains bruits peu élégants, mais bon, il faudrait s'y habituer.

Mike ne fut pas en reste sur la quantité, avec ses flocons d'avoine qu'il poussait délicatement avec une cuiller dans sa bouche, pan cakes, toast grillé, bacon, et dans l'ordre jus de fruit, verre de lait et café allongé servi dans un mug. Rien à dire sur sa tenue, seuls ses « that's good » fréquents pourraient finir par agacer.

Les Français furent plus modestes : thé ou café, tartines de pain grillé avec beurre ou confiture (pas les deux).

Judas ne prit pas de petit déjeuner.

*

La salle de sport comportait entre autre équipement quatre vélos disposés en vis-à-vis. Natacha avait revêtu un petit short rose ultra court et un sweat-shirt blanc largement décolleté ; ses deux seins ballotaient

allégrement au rythme du pédalage régulier donné par ses jambes fuselées. Elle regardait droit devant elle avec l'esquisse d'un sourire. Max prit la seule place restante en face d'elle. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux était beau, mais gênant. Il n'était pas question de se laisser embarquer dans une quelconque aventure, surtout avec Natacha la psychologue. Il se demandait quand même si sa tenue de sport n'était pas volontairement provocatrice. C'est donc en fixant son regard sur le sol qu'il accomplit son quart d'heure de pédalage.

Boris avait observé la scène d'un air narquois.

— Pourquoi te penchais-tu comme ça, c'est mauvais pour le dos ?

— Chacun fait bien comme il veut, dit Max en bougonnant.

— Regarde, je vais te montrer la bonne position ; et Boris prit sa place.

Natacha descendit alors de son vélo ; elle n'eut pas un regard pour Boris.

C'est bien gentil un temps libre jusqu'à midi, mais comment le remplir ? Se connecter au Net avec sa tablette, lire un livre, regarder la terre à travers un hublot, engager la conversation avec un autre membre de la mission avec qui on allait passer toute une année, proposer un jeu de société... ?

Ils étaient tous des missionnaires envoyés dans l'espace pour tester la vie en orbite sur une longue durée ; si tout se passait bien, on pouvait imaginer que les séjours dans l'espace se banaliseraient, ne seraient plus seulement des étapes intermédiaires avant un départ pour des planètes plus lointaines, mais deviendraient des lieux de vie permanents apportant, pourquoi pas, une réponse à la surpopulation alarmante de la planète terre.

Pour Charles, charité bien ordonnée commençant par soi-même, il n'était pas question d'abandonner ses bonnes habitudes terrestres, à savoir se tenir au

courant de ses affaires, relever ses courriels et répondre.

Il avait pu donner son accord à la fabrication d'une casquette équipée par derrière d'une mini caméra dont les images étaient reportées en temps réel sur le verre droit ou gauche, au choix de l'utilisateur, d'une paire de lunettes de soleil d'apparence anodine également fabriquée par sa société. Ces deux objets étaient assurés de se vendre comme des petits pains aux retraités craintifs de la côte d'azur.

Charles avait aussi son violon d'Ingres, il était romancier à ses heures perdues. Il aimait bien relever le nombre de lecteurs de son premier roman sur le site où il l'avait mis gratuitement à leur disposition. Car écrire un roman, c'est bien, mais se savoir lu c'est mieux. Envoyer son manuscrit à une grande maison d'édition avait vite semblé voué à l'échec, publier à compte d'auteur une opération trop coûteuse. Sur ce site, un classement des livres était fait en permanence en fonction du nombre de lecteurs que l'on pouvait améliorer en payant un bandeau

publicitaire affichant le titre du livre et un court extrait. La notion de lecteur était un peu vague : on pouvait être déclaré lecteur par un simple clic, ou lecture de quelques lignes. Charles guettait le lecteur qui irait jusqu'à la fin et mettrait un commentaire, mais cela ne s'était pas encore produit. Il y avait sur ce site une sorte de compétition entre auteurs. Charles se gardait bien de lire les livres des autres de crainte de les faire monter dans le classement. Dans un premier temps il s'était interdit de payer toute publicité, pensant que cela entraînait une notoriété artificielle. Il consultait aussi le site de son éditeur pour voir les commandes de son livre version papier que l'on pouvait acheter à l'unité pour un prix modeste. Leur nombre était encore bien limité.

Il passa une bonne heure à consulter les nouvelles, qui d'ailleurs n'étaient pas bonnes puisqu'un terrible incendie ravageait le Colorado. Il eut tout le loisir de le contempler en se rendant dans l'observatoire.

— Quel spectacle ! dit-il à Constance qui était déjà là.

— Je regarde ça depuis une bonne heure, c'est beau à voir mais que de forêts détruites !

— Ils sont bien équipés là-bas pour combattre ces incendies

— Espérons qu'il n'y a pas de victimes.

Cette préoccupation humanitaire, sa femme Sophie restée sur terre l'avait certainement.

Charles, Constance, à travers les hublots la terre en feu et de temps en temps, vers Charles, un regard appuyé de Constance.

*

Les habitudes culinaires de nos missionnaires étaient diverses : repas de midi pour Charles, Max, Luc, Constance et Judas d'une durée moyenne d'une heure, copieux pour les russes Natacha et Boris pouvant aller jusqu'à trois heures, et léger pour notre américain Mike. Le déjeuner devait être un temps de partage. C'était facile à dire, moins facile à faire.

Mike s'installa le premier à la table commune. Il se contentait d'un sandwich fait d'une tortilla garnie de blancs de poulet tartinés à la sauce *Ketchup*, la tortilla remplaçant le pain dont l'usage était proscrit en apesanteur à cause des miettes qui ne manqueraient pas de se disperser dans l'air. Il attendit patiemment les autres en consultant les nouvelles sur sa tablette ; le faire à table était depuis longtemps accepté.

— Les nouvelles sont bonnes ? questionna Max en apportant à la table une énorme assiette de hors d'œuvre variés à l'intention des cinq Français ? C'était déjà la preuve d'un esprit de partage de bon aloi.

— On parle de notre arrivée en orbite, qui cette fois s'est bien passée. Il y a bien un journaliste qui revient encore sur le faux départ inexpliqué, mais bon, passons, il peut toujours fouiller, il ne trouvera rien. Et changeant de sujet, Mike fit remarquer la bonne odeur de la soupe russe que Natacha apportait ; c'était un Bortsch, la célèbre soupe aux betteraves.

Le repas pouvait commencer. Mike faisait durer son repas en croquant de petites bouchées dans son sandwich. Les hors d'œuvres furent fort appréciés, malgré les bruits de succion de Boris avalant sa soupe à grandes goulées sonores.

Comme plat principal, bœuf pour les français (casher pour Judas), bœuf, veau et poulet pour les Russes, quel appétit !

Au dessert, fruits variés, gâteau au chocolat, on ne s'ennuyait pas.

Café et thé allaient précéder une bonne sieste, pour certains de longue durée.

*

Pour un joueur de golf comme Charles, habitué à faire une fois par semaine ses six kilomètres en tirant son caddie sur un terrain souvent vallonné, se retrouver dans l'espace somme toute assez réduit de la station Cocon posait quelque problème. D'abord, apprendre à se déplacer. Ses premiers pas avaient

été fort hésitants. Il prenait appui sur ses pieds, comme on le lui avait recommandé, mais il fallait chaque fois doser l'effort, sinon il se retrouvait projeté à grande vitesse et se heurtait à une paroi pour rebondir dans une direction non désirée. Une fois, d'ailleurs, il était pratiquement tombé dans les bras de Natacha qui, elle, se déplaçait déjà avec aisance comme une gracieuse nageuse. Elle ne lui en avait pas vraiment voulu, se contentant de le repousser avec douceur. Il s'était néanmoins trouvé fort penaud. Drôle d'entrée en matière pour quelqu'un qui aurait voulu la séduire.

Charles avait besoin de mettre en place un parcours qu'il effectuerait chaque jour pendant son temps libre, toujours dans le même sens. Il opta pour un circuit circulaire cabine, salle à manger, salon, observatoire avec un quart de pause contemplative, salle de gymnastique et retour dans sa cabine. Il avait décidé de le faire dans le sens des aiguilles d'une montre. Mais force lui fut de constater que de nombreux obstacles se trouvaient sur son chemin à cause des

autres missionnaires qui évoluaient dans tous les sens avec moult pirouettes et changements de direction intempestifs. C'était gênant, il décida d'en parler à la prochaine réunion.

*

Cela pourrait paraître beaucoup deux séances de gymnastique par jour, mais c'était médicalement indispensable pour éviter une perte musculaire, stimuler le cœur et assurer une bonne circulation du sang. La salle de gymnastique proposait donc des vélos, des tapis roulants, des ressorts à tendre et autres instruments de torture que l'on trouvait aussi à terre dans les salles de fitness. Cette heure de gymnastique était obligatoire. Le commandant Mike avait à cœur de s'assurer de la présence de tous.

Contrairement à la séance du matin, Natacha avait choisi un haut ras du cou ; les fleurs de son bermuda témoignaient de sa féminité. Pour rester stable, elle avait enfilé un harnais et marchait sur un tapis dont

elle pouvait régler la vitesse de défilement à son gré. Un capteur affichait sur le tableau de commande son rythme cardiaque. Son cœur battit soudain la chamade en voyant Boris torse nu s'exercer aux ressorts : quels biceps, quels pectoraux ! Manifestement Boris était un adepte de la gonflette, mais d'une gonflette raisonnable, voire accueillante : on se serait bien volontiers laissée prendre dans ses bras. Mais c'était hors de question.

Les autres missionnaires testaient les divers instruments tout en écoutant de la musique dans leurs casques audio, ou engageaient la conversation pour faire plus ample connaissance.

Comme à l'école, une sonnerie retentit : c'était l'heure d'aller prendre une douche avant la réunion hebdomadaire.

*

A 18h précises, sous la présidence de Mike, la réunion commença dans la salle à manger. Nos

missionnaires s'étaient assis au hasard sur les chaises en chêne autour de la grande table rectangulaire faite du même bois.

— Mike, demanda Constance, on ne pourrait pas baisser la climatisation, elle fait vraiment beaucoup de bruit.

— Hélas non, et on ne peut pas la couper car notre air doit être régulièrement purifié.

— Pourrait-on au moins en profiter pour le parfumer ?

— Ce n'est pas vraiment un sujet, dit Charles, cassant. Par contre j'aimerais bien qu'on discute de la façon de se déplacer dans l'appartement ; il faudrait définir des règles de circulation.

Cette façon de monopoliser l'attention sur les sujets qui l'intéressaient était typique du comportement, peu élégant d'ailleurs, de Charles en réunion. Mike en avait maté d'autres, des fortes têtes. Ce n'était pas galant de laisser sans réponse la demande de Constance, mais il n'eut pas à intervenir.

— Personnellement, dit Boris, pour répondre à Constance, on peut déjà compter sur l'odeur des lingettes dont l'usage va être fréquent, mais si ces dames veulent en rajouter avec quelques gouttes de parfum, pourquoi pas ?

— Et toi, Judas, qu'en penses-tu ?

— Alors là, franchement, je n'ai pas d'idée sur la question.

— Bon, dit Mike, je vais voir ce que l'on peut faire. Que penser maintenant de la demande de Charles de régler la circulation ?

— On pourrait décider de garder sa droite et de doubler à gauche, proposa Max.

— Moi, dit Natacha, j'aime bien me déplacer librement. J'avoue que l'apesanteur me procure une certaine ivresse ; j'aime pouvoir aller sans contrainte dans n'importe quelle direction. Ici il n'y a pas de voies réservées aux voitures truffées de ralentisseurs, de passages dits cloutés, de trottoirs pour piétons sur lesquels circulent allègrement rollers, trottinettes et vélos ; profitons-en.

— Mais les accidents, intervint Charles avec véhémence, pensez aux accidents.

— Bon Dieu dit Luc, qui ne put se retenir plus longtemps de jurer. Quelle est cette manie de craindre le pire et de vouloir tout régler ?

— Oh, oh, dit Boris, voilà notre moinillon qui se rebelle contre trop de règles, cela promet.

— Et pourtant, en tant que médecin, Luc a dû en voir des accidentés de la circulation, renchérit Max, trop heureux d'abonder dans le sens de Charles.

— Allons, allons, restons calmes dit Mike. Je propose qu'on en rediscute la prochaine fois.

C'était une sage décision. La réunion se termina par un échange de vue sur l'aménagement des espaces qui leur étaient dévolus ; ils en étaient tous grandement satisfaits.

Il était temps de faire un brin de ménage avant de préparer le repas du soir. Sur proposition de Mike, une énorme choucroute copieusement arrosée de Riesling recréa l'unité du groupe.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

Judas avait vite remarqué que Natacha prenait des notes à tout bout de champ. Il était clair qu'elle le faisait pour sa mission de psychologue ; lui en demander la lecture risquait de se heurter à un refus. Que faire pour satisfaire sa curiosité ? L'emprunter, ce journal ? Comment ? Pendant son sommeil et le remettre discrètement, ni vu, ni connu ? Pourquoi pas ? Quand ? Dès cette nuit ; la choucroute avait dû l'endormir dans un sommeil profond. Exécution.

Judas, on ne saura jamais pourquoi, était un être sans scrupule. Violer l'intimité d'un journal qui pouvait être à des fins professionnelles, mais aussi intimes, pénétrer pendant son sommeil dans la cabine de Natacha, providentiellement voisine, où était le mal, il

ne s'agissait que de l'emprunter ce journal ? L'important était de ne pas se faire prendre. Un léger ronflement indiquait que le moment était propice. Entrer dans cette cabine sans clef, quelle facilité ! Quel gracieux spectacle aussi que cette blonde et abondante chevelure qui seule émergeait du sac de couchage ! Il ne fallait pas s'attarder. Le journal fut aisé à trouver : dans son innocence, Natacha l'avait tout simplement sanglé sur sa table de nuit. Judas sortit à reculons et réintégra sa cabine pour se plonger dans la lecture.

Mission Cocon, note I.

Faux départ et première journée à bord.

Quel choc que ce départ repoussé sous le prétexte que Charles avait oublié sa tête de club fétiche sans laquelle il ne peut s'endormir, comme un enfant sans son doudou ! Étonnant que cette faiblesse n'ait pas été détectée dans les tests de sélection. Mike a cédé à la demande de Charles, je me demande s'il a bien

fait. Par contre, il a bien tenu son rôle en présentant tout de suite le déroulement d'une journée à bord, en animant la première réunion sans froisser personne ; bien venue cette façon de proposer de continuer la discussion sur la réglementation de la circulation à la prochaine réunion, les tensions entre les participants devenaient trop fortes.

Charles a une tendance marquée à vouloir être leader.

Je n'ai rien à craindre de Max, en tant que femme, il m'a paru timide, voire complexé ; par contre, attention à Charles (m'a-t-il heurté par hasard ?) et surtout à Boris (fonceur et, ma foi, fort bien bâti).

Luc se cherche.

Je ne sais pas trop quoi penser de Judas qui semble mal à l'aise.

Malgré des habitudes alimentaires variées, le groupe a su rapidement partager certains plats, c'est bon signe.

Mal à l'aise, mal à l'aise, en tout cas pas gêné pour entrer la nuit dans sa chambre pour emprunter son journal, se dit Judas. C'est sur la pointe des pieds qu'il alla le remettre sur la table de nuit de Natacha. De retour dans sa cabine, il s'endormit, satisfait.

*

Le lendemain, Charles, pour occuper un moment de temps libre, avait lancé l'idée de faire une partie de cartes.

— On pourrait jouer à l'ascenseur, dit Constance.

— Je ne connais pas dit Mike

— Moi non plus, dit Boris.

— Oh, c'est simple, on distribue d'abord à chacun une carte et on retourne une carte qui sera l'atout. Chaque joueur doit dire s'il pense faire le pli ou non ; petite difficulté, le nombre de plis demandé par l'ensemble des joueurs ne peut égaler le nombre de cartes distribuées, en l'occurrence un pour la

première donne. C'est simple, on va faire un premier tour. Et Constance distribua une carte à chacun de la gauche vers la droite en commençant par se servir. J'en veux une dit-elle, et se tournant vers Charles assis à sa gauche, et toi Charles ?

— Je n'en veux pas dit Charles, qui n'avait qu'un dix de trèfle alors que l'atout était la dame de cœur.

— Attendez, interrompit Luc, je connais ce jeu, mais ce n'est pas comme ça qu'on joue. Le premier qui aurait dû dire s'il voulait faire un pli, c'était Charles, et non Constance qui avait distribué.

— Qu'est-ce que ça change ? dit Boris.

— Ça change, ça change que ce n'est pas la règle, dit Luc qui voulait se racheter de son attitude de la première réunion.

— Ça revient au même, dit Constance, vexée, puisque chacun distribuera un carte.

— Si ça commence comme ça, dit Luc en se levant, je ne joue plus.

— Allons, dit Mike, rassieds-toi, tu ne vas pas te fâcher pour si peu.

Un silence s'installa. Natacha ne disait rien. Elle observait la tension qui s'était emparée du groupe à partir d'un prétexte bien futile. Qui allait céder, Constance ou Luc ? Si Luc continuait sa bouderie, il refusait d'obéir à son chef Mike. Mais obéir laissait craindre pour les prochaines parties qu'ils auraient certainement l'occasion de faire au cours de cette mission.

— Bon, d'accord pour cette fois, mais le prochain jeu de cartes, c'est moi qui le choisirai.

La tension baissa d'un cran et la partie reprit. On distribua deux cartes, puis trois, jusqu'à huit, pour redescendre à une carte sans autre incident. Quand on fit les comptes Luc était bon dernier.

Constance en voulait secrètement à Luc d'avoir un peu gâchée cette partie qu'elle avait proposée spontanément pour répondre à l'idée, somme toute bien sympathique, de Charles. Charles avait accepté son jeu sans chercher à en imposer un autre, c'était courtois de sa part. Des hommes de la mission, c'était celui qu'elle préférait. Elle avait cependant remarqué

ses regards appuyés en direction de Natacha, cette petite psychologue prétentieuse qui ne se prenait pas pour la queue d'une mésange. Tout en elle l'agaçait : la façon de s'habiller, avec ses décolletés racoleurs, ses déplacements ondoyants, cette façon de prendre des notes à tout bout de champ, notes qu'elle aurait aussi bien pu prendre le soir dans sa cabine, à moins qu'elle manque de cervelle cette grande blonde. C'est bien connu, les hommes préfèrent les blondes, même si la tête ne suit pas. Là, elle s'était arrêtée ; était-elle jalouse ? Si oui, pourquoi ne pas partir à la conquête de Charles, ce serait une bonne façon d'occuper les nombreux temps libres dont ils disposaient.

Constance n'avait pas quitté pour un an son rôle de mère de famille sans mûre réflexion. Mère de deux enfants, un garçon et une fille, sportive de haut niveau pour qui les arts martiaux n'avaient plus de secret, un mari fonctionnaire peu payé mais à l'emploi garanti à vie, elle était chef du service commercial dans une entreprise de vente de produits de beauté. C'était un métier passionnant, avec beaucoup de

déplacements en France et en Europe. Passer les nuits dans des hôtels quatre ou cinq étoiles, prendre un copieux petit déjeuner européen avant de partir avec son chauffeur en clientèle, revenir avec un carnet de commande bien garni, quoi de plus gratifiant ? Tout cela sans craindre pour ses enfants : son mari faisait partie de ces jeunes pères modernes qui savent tout faire à la maison. Un soir, revenant de voyage, elle avait jeté par hasard son regard sur une pancarte que promenait dans la rue un vagabond vêtu de hardes ; on pouvait y lire : « Vanité, vanité, tout n'est que vanité ». Pour qui se prend-il ? celui-là, pensa-t-elle. Arrivée chez elle, elle fut vite reprise par la routine habituelle : raconter sa tournée, demander aux enfants si tout allait bien en classe, faire le dîner, regarder un film à la télévision, repousser la demande de son mari, pas ce soir je suis trop fatiguée, et enfin s'endormir avec le sentiment du devoir accompli. Au milieu de la nuit, une petite voix insistante répétait en boucle dans sa tête : « Vanité, vanité, tout n'est que

vanité ». C'était insupportable. Constance dut prendre un cachet pour s'endormir.

Après un mois de nuits d'insomnie et consultation de son psychiatre, il lui fallut prendre une décision, un break s'imposait. Avec l'accord de son mari, Constance avait postulé pour être la mère de famille prête à participer à cette mission dans l'espace.

Les six mois d'entraînement d'entraînement lui avaient donné un autre but dans la vie, ses insomnies avaient disparu.

La première journée dans l'espace, après le voyage sans histoire, était passée bien vite, toute à la découverte de leurs conditions de logement exceptionnelles et de la qualité de ses compagnons de mission. Judas, avec son physique ingrat, ses regards de travers et son visage boutonneux lui inspirait quelque méfiance. Réflexe de vendeuse de produits de beauté, elle se demandait si elle oserait un jour lui proposer un traitement ; elle avait dans ses bagages une pommade à expérimenter qui pourrait

faire l'affaire ; c'était un des trois objets personnels qu'elle s'était choisi.

Le lendemain, un vide l'avait soudain envahie : que faire pour meubler les moments de temps libre ? Elle avait sauté de joie à la proposition de Charles de faire un jeu de société, mais c'est un jeu plus risqué qu'elle allait commencer en partant à sa conquête.

*

Mike, en tant que responsable, voulait que les missionnaires apprennent à mieux se connaître.

— Connaissez-vous le jeu de la vérité ? demanda-t-il un après-midi de temps libre.

— J'y ai joué une fois quand j'étais adolescent, dit Max, mais cela ne m'a pas laissé un très bon souvenir : un ami m'avait posé sur ma vie privée une question très indiscrete à laquelle j'avais dû répondre, et ma réponse m'avait définitivement brouillé avec une de mes copines.

— Pourrais-tu nous rappeler les règles du jeu ? demanda Natacha.

— C'est simple. Nous sommes huit, on va faire deux camps. Chaque personne d'un camp posera une question à une personne de l'autre camp, différente chaque fois. Cela fera donc huit questions auxquelles il faut répondre en toute vérité. Est-ce que tout le monde est d'accord pour jouer ?

— Moi j'y ai déjà joué, intervint Luc, mais en plus chacun pouvait refuser une fois de répondre.

— Bon, d'accord, accepta Mike. Cette formule paraissait plus *cool*. Chacun tira une carte dans un jeu de cartes à jouer, et en regroupant les plus fortes et les plus faibles apparurent deux équipes : Mike, Natacha, Max, Luc d'une part, Charles, Constance, Boris, Judas d'autre part.

— Qui veut commencer ?

— Je veux bien, dit Boris, j'ai une question pas méchante pour Natacha : Est-ce que tu aimes la vodka ?

— Je n'en ai jamais bu.

Question de Natacha pour Boris : Et toi, t'es-tu déjà soûlé à la vodka ?

Boris : Bien souvent, hélas !

Question plus osée curieusement posée par Luc à Judas :

— Dis-moi, Judas, as-tu déjà couché avec une fille ?

Réponse de Judas rougissant : Non, jamais.

Judas à Luc : Tu vas vraiment te faire moine ?

Luc à Judas : En vérité, j'hésite.

Constance, d'une voix à peine audible, pour Max :

— Tu as déjà trompé ta femme ?

— Bien sûr, elle le sait, et ça ne me gêne pas du tout.

Max à Constance : Et toi ton mari ?

Constance à Max: Joker.

Deuxième question de Max à Constance : Le ferais-tu si l'occasion se présentait ?

Constance à Max, en pensant à Charles : peut-être, si l'occasion se présentait.

Charles pour Mike :

— As-tu déjà eu peur au moment du décollage ?

— Non, vraiment, jamais.

Mike pour Charles :

— Si tu avais à choisir entre Natacha et Constance ?

Charles :

— Sans vouloir vexer Constance, je pense Natacha, forcément.

Forcément, pourquoi forcément pensait Constance, bien que l'ensemble des participants semble trouver ce choix évident.

— Dis-moi, Charles, j'aimerais te poser une question, pourquoi préfères-tu forcément Natacha ?

Il fallait vraiment se trouver à mille milles de toute terre habitée pour poser une telle question. Pourquoi un homme préfère-t-il une femme à une autre ? Est-ce parce que Natacha était blonde ? Pour la rondeur de ses seins, la finesse de sa taille, le fuselé de ses jambes interminables, son odeur, son sourire, le son de sa voix, son intelligence, ses connaissances en psychologie, sa nationalité ?

Charles était bien ennuyé pour répondre et regrettait de ne pas avoir utilisé son joker. Le risque était grand de se brouiller définitivement avec Constance ; il n'y avait que deux femmes à bord, et si ses tentatives auprès de Natacha devaient échouer, se rabattre sur Constance pourrait être un pis-aller.

— Mais voyons, Constance, ce n'était qu'un jeu !

— Ah non, dit Constance, un jeu certes mais un jeu de la vérité.

— Eh bien, répondit Charles, disons que j'ai répondu au hasard, comment pourrais-je avoir une préférence alors que l'on se connaît depuis si peu ?

C'est alors que Mike intervint, sauvant Charles de la situation critique dans laquelle il se trouvait :

— Bon, pour aujourd'hui, je propose qu'on en reste là.

— A condition qu'on y rejoue, c'est très instructif ce jeu, dit Constance qui se sentait frustrée.

Le lendemain de cette séance de jeu, Luc, toujours de bon matin levé, égrenait son chapelet tout en contemplant la terre derrière son hublot préféré de l'observatoire. Il repensait à la question de Judas « Tu vas vraiment te faire moine ? » et à sa réponse « En vérité, j'hésite. ». Pourquoi hésitait-il ? La vie dans un monastère semblait bien agréable, si l'on en croyait la mine réjouie des moines qu'il avait eu l'occasion de rencontrer ; leurs ventres souvent bedonnants attestaient qu'ils ne mouraient pas de faim, la vie avec ses offices réguliers (matines, laudes, primes, tierce, sexte, nones, vêpres et complies) qui alternaient avec les travaux manuels au champ ou à la vigne devait satisfaire le corps et l'esprit. Il y avait bien les matines, qui vous faisaient sortir du lit à deux heures du matin, mais comme à huit heures tout le monde était au lit, ce ne devait être qu'un rythme à prendre. A la réflexion, ce qui était perturbant, c'est qu'en faisant ses vœux, on s'engageait pour la vie. De plus, la soumission à la règle, l'obéissance à un abbé et la bonne entente nécessaire avec les autres

moines ne devaient pas toujours aller de soi. Imaginez qu'un frère vous prenne en grippe et vous fasse moult misères, comme vous pousser dans les processions, vous rationner au réfectoire, vous faucher vos outils de jardinage, que sais-je, la vie risquait vite de devenir un enfer. Et surtout, comme le montre l'histoire des différents ordres, les règles ne sont pas forcément immuables : Saint-Bernard avait bien fait revenir à plus d'ascèse les moines cisterciens en collant au plus prêt à la règle fondatrice de Saint-Benoît. Les changements n'étaient pas réservés aux monastères, la société avait connu en peu de temps le vote pour les femmes, la pilule contraceptive, le droit à l'avortement, la légalisation du mariage pour tous (homo ou hétéros), la procréation médicalement assistée, la gestation pour autrui...toutes chose qui au départ paraissaient impensables. Pour combien de temps encore verrait-on dans la femme celle qui tend la pomme à Adam, celle à qui l'on refuse la prêtrise, celle que l'on cantonne au rôle de mère productrice,

celle que l'on paye moins que les hommes à travail égal ? Et pourquoi pas le mariage des prêtres dans l'église catholique et la fin de la chasteté pour les moines ? Autre sujet de réflexion, se retirer dans un couvent, n'était-ce pas s'éloigner de Dieu qui est surtout présent en tout homme, croyant ou non croyant ?

Cela trottait fort dans sa tête, trop fort même, et l'arrivée de Natacha dans l'observatoire fut comme un soulagement.

— Oh, oh dit Natacha en souriant, tu as l'air bien pensif.

Allez savoir pourquoi, dès leur première rencontre, Natacha semblait avoir un petit penchant pour lui. Luc aimait bien discuter avec elle, il appréciait ses connaissances et son sens de l'écoute, mais il n'avait pas encore osé lui parler de son projet monacal. Ce fut enfin l'occasion. Natacha l'écouta parler sans l'interrompre, prenant simplement quelques notes. Quand il eut terminé, elle le quitta sur cette phrase :

« Les voies du Seigneur sont impénétrables », le laissant fort perplexe.

*

Pendant que Luc et Natacha devisaient, Charles se livrait à son occupation favorite : faire le point sur les lecteurs de son premier roman. Il le faisait trois fois par jour. Le site affichait les plus fortes progressions sur le mois ; un livre nouvellement arrivé bénéficiait au départ d'une bonne progression. Le premier roman de Charles avait atteint le classement de cinquantième sur deux cent, ce qu'il trouvait déjà une bonne performance. Voyant que son classement commençait à descendre, Charles se résigna à s'offrir un bandeau publicitaire ; après tout, ce n'était pas déshonorant. L'effet fut immédiat et son roman, avec vingt lecteurs en plus le premier jour se classait quarantième. Charles suivit alors ses performances heure par heure, en vrai drogué.

*

Pour la deuxième réunion, Mike ne pouvait éviter d'étudier comme promis la demande de Charles de réglementer les déplacements. Il lança donc le débat.

— Je suppose que vous avez réfléchi à la demande de Charles concernant la circulation et les mesures à prendre pour éviter les accidents. Qui veut prendre la parole ?

— On pourrait reprendre l'idée de Charles de se déplacer en gardant sa droite et de se doubler à gauche, cela ne changerait pas par rapport à nos habitudes sur terre, suggéra Max, toujours prêt à aller dans le sens de son ami.

— Moi je veux bien essayer, dit Boris, mais je ne garantis pas qu'après un ou deux verres de vodka...

— Vous voulez vraiment m'enlever cette liberté de nager, virevolter, rebondir demanda Natacha ?

— Je suis étonné, dit Max, d'avoir à rappeler à Natacha que « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ».

— Qui dit règlement, dit autorité pour le faire appliquer, et sanctions éventuelles. Personnellement, je ne suis pas venu dans l'espace pour faire le gendarme, dit Luc, manifestant une fois de plus son ambiguïté par rapport aux règlements.

— Si personne ne se propose, je veux bien le faire, dit Max.

— Il semble donc y avoir une majorité favorable pour établir un règlement de la circulation. Il faudrait être plus précis sur les règles, proposa Mike, et sur les sanctions éventuelles. Je propose que chacun approfondisse le sujet et que l'on en reparle à la prochaine réunion.

Bien qu'américain, Mike avait l'art, bien français, de remettre au lendemain ce que l'on pouvait faire le jour même.

La réunion suivante commença sur les chapeaux de roue.

— Je pense, dit Max, qu'il faut créer une échelle de punition et je propose :

- Faire la vaisselle pour une petite infraction de niveau un

- Nettoyer les WC pour un niveau deux

- Faire une heure de gymnastique en plus pour un niveau trois

- Privation de l'accès au Net pour un niveau quatre

- Interdiction de sortie dans l'espace pour le niveau cinq.

Murmures de désapprobation devant l'ampleur des sanctions que constituerait une privation du Net ou de cette sortie dans l'espace dont ils rêvaient tous.

— Les niveaux, c'est quoi ? demanda Luc.

S'en suivit alors une discussion confuse pour définir les infractions et leur gravité. Pour l'un, lire sa tablette en se déplaçant était le plus grave, car l'attention du lecteur n'étant plus concentrée sur les autres en mouvement, le risque d'accident était énorme. Pour

l'autre, doubler à droite était plus grave que ne pas tenir la droite. Mais non, disait un troisième, c'est celui qui ne tient pas sa droite qu'il faut punir puisque ce faisant il a permis ce dépassement par la droite. Et que dire du déplacement en état d'ivresse ? Et que dire d'une tenue trop sexiste génératrice d'une distraction bien compréhensible ? Devait-on punir le distrait, l'origine, les deux ? Et quid de la récidive ? Et la vitesse, fallait-il la limiter, partout ou juste dans le couloir ?

A ce stade, il devint clair pour tous que la complexité du problème avait été sous-estimée.

— Et si on abandonnait finalement toute réglementation, suggéra Natacha ?

— Je crois que c'est plus sage, dit Mike. On ne remerciera jamais assez Charles d'avoir attiré notre attention sur les risques d'accident liés à nos déplacements dans notre espace de vie restreint. A chacun de veiller à la sécurité de tous.

Il était temps de savoir ce que Natacha pensait de tout cela, décida Judas.

Mission Cocon, note II.

Pour le moment, la vie à bord semble ludique. Nous avons joué à deux jeux de société : un jeu de cartes, et un jeu plus dangereux, le Jeu de la vérité.

C'est Charles qui avait proposé un jeu de cartes, et Constance suggéré l'Ascenseur. Luc a d'emblée contesté la règle du jeu et menacé de quitter la partie ; Mike s'est vite chargé de le calmer. Je pense que Luc aura du mal à accepter la règle d'un ordre monacal, quel qu'il soit.

Comme on pouvait s'y attendre, le Jeu de la vérité a été très productif. Passons sur le goût prononcé pour la vodka vite avoué par Boris. Luc n'a pas caché ses doutes sur sa vocation. On en est vite venu aux questions inévitables sur la fidélité dans le couple.

Charles s'est laissé piéger en avouant sa préférence pour moi, mais il m'a semblé que Constance n'allait pas s'avouer vaincue, affaire à suivre.

Il a fallu deux réunions pour finalement se rendre compte qu'il était trop complexe de régler les déplacements, ouf !

Judas remit le journal à sa place, quelque peu dépité de ne pas s'y voir figurer.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

Constance, de par sa profession, disposait de trois parfums à usage spécifique. Le parfum *Repulse*, comme son nom l'indique, était utilisé pour les hommes trop entreprenants, et Dieu sait qu'ils sont nombreux. Le parfum *Director* était à mettre à l'endroit précis où l'on voulait attirer le regard ;

Constance s'en servait souvent pour faire signer un contrat : une simple goutte dans l'échancrure de son corsage, et le tour était joué, les pupilles se dilataient, il devenait impensable de perdre son temps dans une lecture approfondie, il fallait vite signer pour espérer obtenir dans la foulée un rendez-vous galant que Constance savait, avec regret, refuser. Enfin, le plus intéressant quand on voulait séduire, l'*Enveloppeur*. La victime était prise d'une envie irrésistible de vous prendre dans ses bras, elle y succombait, la suite est facile à imaginer. Constance ne s'en était servi qu'une fois, pour séduire son futur époux.

Enveloppeur devrait faire l'affaire pour capturer Charles. Elle s'en parfuma et attendit dans l'observatoire sa venue mais, cruelle déception, ce fut Max qui apparut. Bien encombrant, cet ami de Charles et vite entreprenant : contrairement aux baisers discrets sur les deux joues, il s'approche les bras grands ouverts ; mais Constance eut le réflexe de se retourner pour discrètement s'asperger de

Repulse, dont elle gardait toujours, en femme avisée, un flacon sur elle. Les bras de Max retombèrent, si l'on peut s'exprimer ainsi en apesanteur, le long du corps. Et c'est alors que Charles apparut :

— Vous ne trouvez pas qu'il y a une drôle d'odeur ici ?

*

La vie au quotidien dans Cocon présentait quelques difficultés.

Natacha, par exemple, avait eu beaucoup de mal à pratiquer le brossage des dents. Il était d'abord délicat de mouiller sa brosse à dent en y déposant de l'eau expulsée d'un sac en plastique par pression du doigt sans en laisser échapper une partie qui se répandrait dans l'air ambiant sous forme de bulles difficiles à rattraper. Déposer de la pâte dentifrice et se brosser les dents n'offrait pas de problème particulier. Mais le pire était à venir : l'absence de gravité rendait impossible de cracher dans un lavabo ;

la seule possibilité était de tout avaler. Il fallait ensuite rincer sa brosse à dent en la remouillant, aspirer et avaler de nouveau ; bigre !

Le plus compliqué restait de satisfaire ses besoins quotidiens en s'attachant sur un siège étroit (il fallait viser juste) et en s'appliquant un entonnoir relié à un tuyau aspirant l'urine. Force lingettes pouvaient être utilisées en cas d'accident ; il était encore plus que sur la terre nécessaire de laisser les lieux dans un parfait état de propreté.

Il y avait enfin cette cabine, individuelle, certes, mais libre d'accès. Si, mais c'était peu probable, elle devait se défendre contre une agression nocturne par un des membres de la mission, elle pourrait toujours saisir cette grande paire de ciseaux, aux lames parfaitement aiguisées d'ailleurs, qu'elle emportait toujours dans ses bagages. C'était un de ses trois objets personnels.

Natacha appréciait néanmoins sa participation à cette mission spatiale. Avec Constance, elles étaient deux femmes pour six représentants du sexe dit

opposé, situation plutôt avantageuse. Mike était un homme d'expérience, son autorité semblait devoir s'imposer en toute circonstance. Mais que dire de Boris, pourtant son adjoint, au penchant pour la boisson vite avéré ? Vivre dans un petit groupe, dans un espace somme toute confiné et loin de la terre allait-il aider Luc à opter pour la vie monacale ? En cas de conflit, Judas, au physique si ingrat, allait-il servir de bouc émissaire ? Charles allait-il accepter sportivement l'abandon de toute réglementation des déplacements ? Elle ne manquerait pas d'idées pour alimenter sa thèse dont le sujet était « Vivre dans l'espace ».

*

Constance cherchait le moment opportun pour proposer à Judas, en toute discrétion, sa pommade miracle. L'observatoire allait être un lieu propice, on pouvait engager la conversation tout en regardant à travers un hublot le globe dérouler la splendeur de

ses étendues terrestres et maritimes qui défilèrent dix-neuf fois par vingt-quatre heures. Or il advint qu'un jour elle et Judas se trouvèrent seuls dans l'observatoire et que, curieusement, ce fut Judas qui engagea la conversation.

— Dis-moi, Constance, c'est quoi ton boulot dans le civil ?

— Je travaille dans les produits de beauté, dit Constance, modeste.

— Ah bon, et dans quel secteur ?

— Et bien, je suis dans le domaine commercial, et ça marche de plus en plus fort. Au début, c'était dur, en particulier pour arriver à vendre nos produits aux hommes ; ça faisait efféminé de se mettre de l' « after shave », de se parfumer, de prendre soin de sa peau. C'est fou d'ailleurs, ajouta-t-elle en évitant soigneusement de le regarder, le nombre d'hommes qui ont gardé des traces de boutons d'adolescence mal soignés. Ma Société vient de mettre au point une pommade qui semble très prometteuse, j'en ai

apporté un échantillon, mais je ne sais pas à qui le proposer en test.

— Tu l’as sur toi, dit Judas brusquement ?

— Oui, tiens, si tu veux l’essayer, mais ça devrait facilement marcher avec toi, car franchement, s’il y a traces, elles sont à peine visibles.

— Il faut en mettre à quelle fréquence ?

— Oh, une fois par jour devrait être largement suffisant.

Et voilà, l’affaire était dans le sac. Constance prétextait un courriel urgent à envoyer pour s’éclipser. Judas allait pour une énième fois s’appliquer un remède miracle.

*

Boris, apparemment perdu dans la contemplation de la terre, revivait les derniers événements qui avaient bouleversé cette planète. Après la dissolution de l’URSS, l’effondrement du Mur de Berlin, les relations entre la Russie, l’Europe et les États-Unis semblaient

au beau fixe. L'espace était devenu un lieu de coopération internationale, en témoignait sa présence pour un an dans la station Cocon. Le nouveau maître du Kremlin ne pouvait se résigner à jouer un second rôle sur la scène internationale ; son soutien armé au dictateur en place en Syrie avait assuré son influence sur la résolution des conflits au Moyen Orient. La vente de gaz en Europe et en Ukraine, ex pays de l'URSS, avait renforcé le pouvoir économique de la Russie. La réussite des jeux olympiques d'hiver à Sotchi avait été incontestable, la main mise sur la Crimée, que Krouchtchev avait malencontreusement cédée à l'Ukraine, un coup de maître.

Boris en était là de ses pensées quand son attention fut attirée par la multitude de petits nuages vert pâle qui venaient de la Chine et envahissaient le ciel de l'immense Russie. Intrigué, il alla chercher dans sa cabine sa tablette et se connecta sur les informations de Moscou. Contrairement à son ton impersonnel habituel, le présentateur qui commentait l'actualité

était pris de fous rires, on le voyait se taper les cuisses comme s'il avait inhalé des gaz hilarants, et c'était bien le cas, car c'était de tels gaz que la Chine avait répandus pour envahir la Russie. La Chine dont la population avait largement dépassé le milliard d'individus à nourrir, vêtir, chauffer, distraire, avait un besoin vital des ressources minières et énergétiques de son proche voisin. L'Europe était désunie, les États-Unis souhaitaient limiter leur politique interventionniste, le moment était propice. Une véritable euphorie généralisée s'était installée grâce à l'efficacité de ce nouveau gaz qui avait fait l'objet de longues recherches dans des officines ultra secrètes. Prenant tout à la rigolade, les soldats russes rendaient sans résistance leurs armes à l'envahisseur au visage grotesque sous son masque protecteur, les maris en profitaient pour se débarrasser de leurs épouses en les proposant à la soldatesque, les joueurs de foot marquaient dans leur propre camp et trouvaient cela drôle, ah ! ah ! ah !, les employés quittaient le bureau une heure plus tôt, quelle bonne

farce jouée au patron, les filles de joie étaient encore plus en joie, aux enterrements le *Dies gaudiae* avait remplacé le *Dies irae*, les oiseaux semblaient pousser leurs trilles à la louange des nouveaux maître du territoire, y'avait d'la joie, y'avait d'la joie. La population russe vota dans l'allégresse la fusion de son pays au sein d'une nouvelle Chine, superpuissance mondiale que les autres nations furent condamnées à reconnaître. Il faut remarquer que tout s'était déroulé sans effusion de sang ; c'était tout à la gloire de l'envahisseur.

Ce fut évidemment un choc pour Boris, qui souhaita en parler à sa compatriote. Passé le premier moment de surprise, Natacha, optimiste par nature, avait vu tout de suite les conséquences positives en ce qui la concernait : sa thèse pourrait intéresser un public nettement élargi.

Natacha commençait à souffrir de la monotonie de la vie à bord : toujours les mêmes horaires à respecter, toujours les mêmes personnes à côtoyer. Certes, sa formation de psychologue lui avait appris à surmonter

ses petits moments de vague à l'âme : sur terre, quand elle sentait venir la crise, elle enfilait vite sa parka et sortait dans la rue pour une promenade à marche forcée entrecoupée de longs arrêts devant les vitrines des magasins de son quartier aux devantures toujours renouvelées. Il importait alors de fixer son attention sur un objet susceptible d'achat, paire de chaussures (bien qu'elle en fut largement pourvue), dessous chics, dernière jupe à la mode, sac à main : un plus grand, elle pourrait plus facilement y entreposer en vrac ses mouchoirs en papier, son portable, ses cachets d'aspirine, son nécessaire de beauté ; un plus petit, ce serait mieux, le sien était trop lourd. Quand on dit le sien, d'ailleurs, il fallait comprendre le sac en cours, ou en cour, comme on voudra, ses anciens achats impulsifs gisant abandonnés dans le fond d'un placard. Il ne fallait surtout pas résister à la tentation, l'important était de se faire plaisir. Et quel qu'en soit le prix, quand on aime, on ne compte pas. On pouvait certes faire des achats dans la station Cocon, en choisissant des sites

de vente par correspondance ; mais on était privé du plaisir de toucher, d'essayer et réessayer, souvent sans acheter, et les commandes passées ne pouvaient être livrées que par la prochaine navette cargo dont la venue était trimestrielle.

Donc, cette disparition de la nation russe arrivait pour Natacha comme un dérivatif à des pensées noires. Natacha était célibataire et se demandait si les mariages mixtes allaient être favorisés par les nouveaux maîtres. Elle avait du mal à imaginer la couleur de peau des métisses, les yeux bridés étaient-ils dominants ? Il est vrai que la Chine, avec sa politique de l'enfant unique avait un déficit en femmes et que les Russes célibataires étaient déjà très recherchés sur les sites de rencontre. Affaire à suivre.

*

Charles avait du mal à comprendre pourquoi Natacha prenait la nouvelle donne de la fin de la

Russie comme un événement somme toute de peu d'importance. Il ignorait qu'ayant rompu toute attache avec sa famille en Russie, suite à une brouille définitive avec ses parents qui voulaient lui faire accepter un mari de leur choix, Natacha s'était réfugiée en France chez un oncle célibataire qui avait fui le régime communiste et l'avait recueillie avec toute son affection, lui fournissant logement, nourriture et de quoi poursuivre ses études de psychologie. Il était cependant hors de question pour Natacha d'éclairer Charles sur son passé, malgré ses demandes de plus en plus pressantes, mais ce refus ne faisait qu'attiser sa curiosité. N'y tenant plus, Charles eut l'idée d'en savoir plus en le lui demandant par écrit ; il déposa un soir dans sa cabine ce petit mot :

Chère Natacha,

J'ai cru remarquer, lors de nos échanges, que tu restes très mystérieuse sur ton passé ; y-a-t-il

quelque drame qui t'ait marquée, un deuil, ou peut-être, si je puis me permettre, une désillusion amoureuse ? Si tel était le cas, pourquoi ne pourrions-nous pas en parler ? Tes études de psychologie t'ont certainement appris que la parole libère ; nous n'avons que quelques mois à vivre ensemble, pourquoi ne pas en profiter ? Je te promets que nos échanges resteront un secret bien gardé.

J'ai bon espoir que tu ne m'en voudras pas pour ce petit mot et que tu lui donneras une réponse favorable.

Ton ami (j'ose ainsi m'appeler),

Charles

A peine entrée dans sa cabine, Natacha avait remarqué le petit mot que Charles avait scratché sur sa table de nuit et s'était empressée de le lire ; c'était le premier courrier écrit qu'elle recevait depuis son séjour dans Cocon. Elle avait bien remarqué les tentatives de Charles pour la mettre en confiance,

rechercher son amitié. Mais l'amitié entre un homme et une femme est-elle vraiment possible ? Ne se transformait-elle pas toujours en une relation amoureuse ? Natacha tenait à garder encore quelque temps sa liberté de célibataire et se devait de repousser fermement les tentatives de Charles. Elle évita donc soigneusement de se retrouver en tête à tête avec lui ce jour-là et rédigea cette réponse qu'elle déposa à son insu dans sa cabine :

Cher Charles,

Je te remercie pour ton petit mot. Je l'ai lu attentivement. Je suis très touchée par l'attention que tu me portes, mais des considérations personnelles ne doivent pas venir troubler le rôle de psychologue que j'exerce dans notre mission dans l'espace. Je me dois d'avoir un tel comportement vis à vis de tous.

Je suis sûre de ta compréhension.

Bien cordialement,

Natacha

Quand Charles réintégra sa cabine, il se précipita pour lire la missive qu'il se doutait bien venir de Natacha. Sa déception, on le conçoit, fut grande. Décidément, elle se dérobait. Charles n'était pas homme à renoncer si vite à ses fins. Patience, patience pensa-t-il, je trouverai bien un moyen de la séduire. L'occasion se présenta plus vite que prévue le lendemain à l'heure de la gymnastique. Il traversait cette salle, toujours le long de la paroi comme il se doit, quand il entendit un petit cri poussé par Natacha qui venait d'avoir un malaise sur son tapis de marche. Charles se précipita vers elle, la détacha, la prit dans ses bras, poids plume à cause de l'apesanteur, lui donna quelques claques sur les deux joues, elle reprit des couleurs, merci Charles, merci, je ne sais pas ce qui m'a pris, heureusement que tu es passé par là.

— Ça va mieux ? dit Charles.

— Oui, ça va mieux. Il y a longtemps que je n'avais pas reçu de claques, mais ça m'a fait du bien.

— J'ai été secouriste dans le temps, c'est souvent le meilleur remède. Tu veux que je t'accompagne dans ta cabine ?

— Non, merci, tu es gentil, je vais me reposer en regardant la terre tourner.

— Ça tombe bien, j'y allais moi aussi.

Et les voilà partis ensemble vers l'observatoire.

— Quel spectacle ! dit Charles, je ne m'en lasserai jamais. Tiens, le nuage vert pâle de gaz hilarant a presque entièrement disparu

— Oui, dit Natacha, on voit juste quelques restes emportés par le vent qui flottent au-dessus de l'Europe ; il y en a qui vont bien rigoler sans trop savoir pourquoi.

— Salut les amoureux, dit Max en entrant dans l'observatoire.

— Très drôle, rétorqua Charles, tandis que Natacha quittait la pièce, dissimulant avec peine un début de rougeur. Tu pourrais te dispenser de ce genre de plaisanterie. Pour une fois que j'avais réussi à provoquer un tête-à-tête. J'ai un mal fou à la dérider ;

il y a quelque chose qui cloche chez elle, j'aimerais bien savoir quoi. Pas moyen de la faire réagir sur les événements en Russie.

— Dis-donc, Charles, tu ne serais pas en train de la draguer, par hasard ?

— La draguer, la draguer, comme tu y vas, c'est juste un peu de curiosité, de l'intérêt pour son prochain.

Mais sa voix avait pris une intonation que son ami Max connaissait bien, un ton plus haut qu'à l'accoutumée, il avait tourné la tête vers lui, lumière maligne dans l'œil, petit sourire en coin, Charles était vraiment parti à la conquête de Natacha.

*

La disparition de la Russie absorbée par la Chine poussa Mike à en faire l'ordre du jour d'une séance exceptionnelle prise sur le temps libre de l'après-midi.

— Nous avons tous découvert avec surprise cette invasion de la Russie par la Chine à l'aide de gaz

hilarants (il eut été de mauvais goût d'en rire). Certes il n'y a pas eu mort d'hommes, mais cela constitue une annexion qui doit tous nous interpeller.

— On pouvait s'y attendre, coupa Charles, fidèle à son habitude. En quelque sorte, les Russes l'ont bien mérité : en annexant la Crimée sans avoir à craindre une réaction sérieuse de l'Europe ou des Etats-Unis, ils ont donné des idées à la Chine qui est devenue une super puissance contre laquelle il devient urgent de se protéger.

— Vous avez l'air d'accepter le fait accompli, intervint Boris. Il y a une autre façon de faire pour rendre la vie impossible aux Chinois : fomenter des attentats, fournir en armes la rébellion, que sais-je.

— Ce n'est pas très pacifique tout ça, dit Luc.

— Moi, dit Natacha, je pense que cela peut être une grande chance pour les Russes de s'ouvrir à la civilisation chinoise, une des plus riches de l'humanité. Les Russes feraient bien de s'en inspirer, veule troupeau à la recherche par la corruption de postes de fonctionnaires, qui noie son mal de vivre

dans une ivresse devenue rituelle. Qui, en Russie, a entendu parler de Confucius, dont la sagesse a révolutionné le monde de l'éducation en l'ouvrant à toutes les couches sociales ? Il prônait la soumission au père et aux princes, certes, mais il recommandait de leur faire des remontrances si nécessaire.

— C'est très bien d'accepter la contestation, on voit ce que ça a donné avec le massacre de Tian'anmen : 1800 morts et des milliers de blessés lors de la répression le 4 juin 1989 par les chars et les armes lourdes. Tout ça pour résoudre un conflit avec les étudiants.

— Mais ce conflit avait commencé en avril et pris une ampleur qui faisait tort à la Chine sur le plan international. Il est vrai que la répression, ordonnée par Deng Xiaoping, fut terrible ; mais le même Xiaoping fera entériner plus tard par le bureau politique du parti communiste la mise en place d'une « économie socialiste de marché » qui a permis la croissance actuelle si fulgurante.

— Avec la création d'une classe très riche et l'expropriation en masse de paysans acculés à venir en ville pour travailler dans des conditions inhumaines. Et bravo pour la pollution dans les grandes villes.

— Stop, dit Mike. Restons calmes. Ce n'est pas ici que l'on va refaire le monde. Chacun est libre d'avoir ses opinions.

La conversation se poursuivit nonchalamment sur la vie à bord, le moral de chacun qui restait au beau fixe, le bon comportement du groupe, reconnu volontiers par Natacha.

*

Max s'était réveillé de bonne humeur. Pour le moment, la vie à bord lui plaisait, Mike était un bon commandant qui savait gérer les conflits. Ce que Max appréciait le plus, c'est d'avoir assez de temps libre pour réfléchir, et ce matin-là, c'est justement le temps qui le préoccupait.

Il se revoyait enfant, toujours trop lent à s'habiller, trop lent à prendre son petit-déjeuner :

— Dépêche-toi, Max, on va encore être en retard ; et sa mère le tenant fermement par la main courait comme une folle pour arriver à l'école avec finalement trois minutes d'avance.

A la récré, toujours interrompre une partie de passe à dix ou de balle aux prisonniers pour obéir à cette maudite cloche. Quel pouvoir elle avait, cette cloche ! Même la maitresse interrompait son cours :

— Bon, on n'a plus le temps, on terminera la prochaine fois.

Et ce temps, il fallait savoir le conjuguer :

— Prenez vos cahiers, vous avez dix minutes pour conjuguer le verbe être au présent, imparfait, futur.

Plus tard, on rajoutait du temps, avec le plus que parfait, le futur antérieur, le passif, et la liste n'était peut-être pas terminée.

Plus tard encore, il avait appris que le temps pouvait voler, et oui, souvenez-vous, « Oh temps, suspend ton vol, et vous, heures propices, suspendez votre

cours.. ». On pouvait aussi le voler à quelqu'un : « Il lui a volé son temps de parole ».

C'est peut-être pour tout ça qu'il avait un peu trop tendance à le prendre, son temps. Tant pis, les autres attendraient.

Il y avait aussi un temps à respecter, ou plutôt trois, les trois temps de la valse, qu'il aimait tant danser avec son épouse. Ce ne devait pas être facile de valser en apesanteur.

Comment omettre cette formidable réduction du temps, oui, on pouvait le réduire le temps, de travail, bien sûr : la fameuse RTT permettait en France de ne plus travailler que trente-cinq heures par semaine, et même en travaillant plus certaines semaines, de récupérer des jours de RTT, porte ouverte à de nombreux week-ends ou viaducs. Ah, ils en avaient bien profité ses parents, ils disposaient d'une résidence secondaire au bord de la mer accessible en trois heures vingt sans arrêt en respectant les limitations de vitesse. Il y avait les péages qui faisaient monter la pression dans la voiture : il fallait

voir alors son père passer à cent dix à l'heure devant les panneaux qui voulaient la limiter à quatre-vingt-dix, cette vitesse, pour se présenter au plus vite devant le poste de péage où la queue paraissait la plus courte, quitte à changer de file au dernier moment, ralentir brutalement, demander en urgence la carte bleue de son épouse, pester parce qu'elle ne la présentait pas dans le bon sens, mais qu'est-ce qu'il en avait à faire celui-là de son ticket, il faisait attendre tout le monde. Ouf, on était passé finalement sans trop de mal. Détente. Arrivés finalement dans le temps imparti. On décharge la voiture. Vite, l'apéritif, disait papa, pressant maman de stopper la préparation du dîner. Il n'y avait pas trop de monde, on a bien roulé, disait-il en sirotant son whisky avec force petits gâteaux salés qui lui étaient fortement déconseillés vue son hypertension largement augmentée par le stress de la conduite. Quand on pense aux embouteillages d'avant l'autoroute ! Oui, on en avait gagné du temps. Quel progrès !

A propos de temps, on peut certes dire qu'il passe trop vite, ou pas assez, on peut même le tuer, figurez-vous. Cela rappelait à Max une anecdote au cours d'un voyage avec des amis en Turquie. Ils avaient pris un guide pour visiter le Palais Topkapi à Istanbul, la visite avait été plus rapide que prévue, le guide ne savait plus quoi leur proposer, il avait eu cette phrase inouïe : il n'y a plus qu'à tuer le temps. Ils avaient alors proposé de s'installer à la terrasse d'un café. Et ce fut un régal de n'avoir rien d'autre à faire que de regarder cette foule bigarrée vaquant à ses occupations quotidiennes.

La préoccupation principale des contemporains de Max restait le temps au sens du temps météorologique qu'il fera aujourd'hui, demain ou dans les dix jours, c'est à dire le temps à venir. Ce qui n'empêchait point de revenir sur le temps passé : on a eu un temps de chien (difficilement avoué), il a fait super beau, on s'est baigné tous les jours. Pour en revenir au temps futur, on était même capable de prévoir avec une quasi certitude le temps dans l'heure

qui suit. Un progrès énorme avait été l'introduction de la température « ressentie », celle qui tenait compte de la vitesse du vent ; chacun sait que le vent dessèche et que l'évaporation crée du froid. Cette préoccupation du temps météorologique était certes plus ou moins marquée chez les individus, mais une prévision mauvaise avait toujours une influence sur le moral des troupes : les dépressifs s'enfonçaient dans la dépression, les optimistes en profitaient pour se livrer à des tâches d'intérieur souvent négligées ou affrontaient le vent et les intempéries avec défi. En tous cas l'espace se peuplait de satellites météorologiques qui ne manqueraient pas avec le temps de se décomposer en multiple débris peu écologiques. Il faut dire que les préoccupations écologiques, avec l'accroissement de la population mondiale et l'élévation de la température causée par la débauche de consommation d'énergie, étaient au centre des conversations sans déboucher pour autant sur des mesures correctives efficaces. Max, dont le sport favori était le golf, grand consommateur d'eau,

se sentit soudain mal à l'aise. Il était grand temps de changer de sujet. Bien qu'il fut dans l'espace, la pensée de la notion d'espace-temps chère aux mathématiciens de la relativité einsteinienne, mais qu'il avait toujours eu du mal à comprendre, fut elle aussi chassée de son esprit.

C'est alors que Constance pénétra dans l'observatoire.

Max était resté sur un souvenir étrange lors de sa dernière rencontre avec Constance : d'abord attiré vers elle de façon irrésistible, il avait été repoussé par une odeur pestilentielle. Cette fois, tout allait bien.

— Ça tombe bien que tu sois là, engagea Constance. Je voulais te demander, il y a longtemps que vous vous connaissez, Charles et toi ?

— Oh !, ça fait une paye, on ne se quitte plus depuis le lycée.

— Toi, tu as deux enfants, mais Charles ?

— Oui, c'est un problème dont il me parle souvent, Sophie, sa femme, ne peut pas en avoir.

— C'est terrible, on sait pourquoi ?

— Au début, c'est sûr, ils ne voulaient pas en avoir tout de suite ; et quand ils ont voulu, ça n'a pas marché. Puis les analyses ont montré que Sophie était stérile.

— Mais le don d'ovocyte, ça existe.

— C'était contre leurs principes.

— Il doit en souffrir beaucoup, Charles.

— Oui, j'ai même du mal à comprendre comment ils sont restés ensemble.

— Les principes, c'est bien, mais ça a ses limites.

— Certes, moi je suis fidèle à ma femme, mais ça n'empêche pas une petite aventure de temps en temps.

— Toi, au moins, tu es franc, dit Constance, qui comprit qu'elle n'aurait pas besoin d'utiliser son parfum l'*Enveloppeur* pour que Max succombe à ses charmes ; mais ce n'était pas à l'ordre du jour.

— Je ne sais pas ce que tu en penses, Constance, faire l'amour dans l'espace, j'aimerais bien voir comment ça se passe.

— Je comprends, je comprends... A propos, tu as des nouvelles de tes enfants ? demanda Constance d'un air faussement intéressé.

— Oui, oui, ils vont bien.

L'arrivée de Luc dans l'observatoire mit fin opportunément à leur conversation. Chacun s'assit devant un hublot pour observer un spectacle fascinant : à trois cent cinquante kilomètre, la terre, sur fond noir de l'espace intersidéral, remplissait les deux tiers du hublot et on reconnaissait la vallée du Nil grâce à la concentration des lumières des habitations.

*

Mission Cocon, note III.

Que d'évènements depuis ma dernière note !

D'abord, cette nouvelle stupéfiante de l'invasion de la Russie par la Chine à l'aide de gaz hilarants, qui a

abouti à une superpuissance acceptée par les autres nations sans coup férir.

J'ai eu un petit coup de blues, vite surmonté.

Charles a manifestement cherché à me draguer en me questionnant sur mon passé. Je l'ai refroidi sans hésiter ; sa tentative n'en reste pas moins flatteuse.

Peu de temps après, j'ai eu un malaise dans la salle de gymnastique, Charles m'a secourue et nous nous sommes rendus dans l'observatoire ; il était bien prêt à renouveler ses avances, mais je fus sauvée par l'arrivée de son ami Max.

C'est drôle, mais j'ai l'impression que les boutons du visage de Judas sont moins visibles ; suit-il un traitement ?

Lors de mes déplacements j'ai aperçu plusieurs fois Max et Constance dans l'observatoire ; y aurait-il anguille sous roche ?

Tiens, tiens se dit Judas à la lecture de cette note, elle n'est pas si solide que cela notre Natacha. Par contre elle est observatrice, un bon point pour elle.

*

Ce matin-là, Luc s'était réveillé après une nuit agitée. Il s'était endormi après une prière à la Vierge Marie « Oh Vierge très belle, oh mère fidèle... » et la Vierge lui était apparue dans son sommeil sous les traits d'une madone revêtue d'une superbe tunique bleue laissant transparaître deux seins plus que volumineux. De sa tête légèrement inclinée tombait jusqu'aux épaules une chevelure blonde comme les blés d'été bien murs prêts à être moissonnés, ou comme le sable des dunes au soleil couchant, ou la bonne brioche du petit-déjeuner, mais surtout très exactement blonde comme l'était Natacha, qui le regardait d'un petit air moqueur, allez petit moine, fais-moi donc une petite place dans ton sac de couchage, puisque tu en meurs d'envie. Allait-il succomber à la tentation ? Après tout, il n'avait pas encore fait vœu de chasteté. En deux temps trois mouvements, Luc avait tiré la fermeture éclair, et la Vierge Natacha dévêtue s'était coulée tout

naturellement contre lui. La fermeture refermée, les voilà tous deux serrés dans un cocon pour faire l'amour dans l'espace, une première. Et la Vierge Natacha s'était révélée plus Natacha que vierge, et ses seins offerts, ses tétons à mordiller surgis comme par enchantement, sa langue fousseuse et sa salive goûtée, ses caresses douces et intimes avaient ressuscité le membre de Luc endormi dirigé habilement vers l'entrée du jour. Ah qu'il était loin du couvent notre petit moinillon tout occupé à ahaner pour exploser en elle en une profusion de sperme capable d'ensemencer tout le vide de l'espace sidéral. Mais au matin Luc s'était réveillé seul dans son couchage, son rêve encore bien présent à l'esprit. « Seigneur, Seigneur prends pitié, car en pensée j'ai péché ». Alors Luc avait pris sa discipline, un des trois objets personnels qu'il avait emportés, et s'était dirigé vers l'observatoire pour s'en flageller. Mais au troisième coup une main l'avait interrompu : c'était Natacha qui le fixait, sidérée :

— Arrête, Luc, que fais-tu ? Tu n'as pas le droit de te faire du mal.

— J'ai péché en pensée cette nuit, Natacha, grandement péché.

— Quelle pensée peut justifier un tel châtement, tu peux me le dire ?

— J'ai eu une apparition, c'était une Vierge très belle, très blonde, un peu comme toi, Natacha, et je l'ai attirée dans mon sac de couchage, et tu devines la suite ; pour un futur moine, ce n'est vraiment pas fort.

Un silence s'installa. Luc, tout penaud, regardait Natacha en rougissant comme un enfant pris en faute. Natacha comprit.

— Tu sais, Luc, c'est bien compréhensible que l'on fasse des rêves érotiques, ce n'est pas interdit, on n'est quand même pas de bois. Je peux même t'avouer que moi aussi j'en fais, parfois, et même avec un futur moine ; ce n'est pas à toi que je vais apprendre que, depuis Adam et Eve, la femme est la tentatrice, et séduire un moine, c'est alléchant.

Tenter de séduire un futur moine, même en rêve, là elle y allait un peu fort, Natacha ; ne profitait-elle pas des doutes sur sa vocation qu'il lui avait un jour révélés ? « Les voies de Seigneur sont impénétrables », lui avait-elle dit en le quittant.

Il est vrai que la tentation des moines était un sujet bien connu. Luc n'ignorait pas que Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevraud, couchait dans le cloître des femmes avec d'anciennes prostituées, ni que Saint-Benoit avait été tenté de quitter le désert pour retrouver une femme qu'il avait autrefois connue, tentation repoussée en se jetant tout nu dans un fourré de ronces et d'épines.

Natacha était proche de Luc, de plus en plus proche, pénétrable. Passant du rêve à la réalité, il n'eut qu'un pas à faire pour la prendre dans ses bras dans une première étreinte oh combien prometteuse mais interrompue malencontreusement par l'arrivée de Judas.

— Oh, pardon, dit Judas, surtout ne vous gênez pas pour moi.

D'un demi-tour rapide Judas s'éclipsa, mais il en avait assez vu.

Natacha invita Luc à poursuivre leurs ébats le soir même dans sa cabine.

*

Luc avait entrepris d'apprendre à nos missionnaires des chansons sacrées et profanes comme Natacha le lui avait suggéré. C'était merveille d'entendre Boris chanter « Ah le petit vin blanc qu'on boit sous la tonnelle... », Natacha « Ce sont les filles de la Rochelle qui ne sont pas bégueules du tout ... » (elle ne l'était pas non plus au vu de ses ébats avec Luc), Mike « L'homme de Cro, l'homme de Ma, l'homme de gnon, l'homme de Cro-Magnon » avec son accent américain. Max avait réussi à convaincre Constance de chanter en duo « Mourir d'aimer ». Charles excellait dans l'air de la *Vie parisienne* « Je suis brésilien, j'ai de l'or, et j'arrive de Rio de Janeiro... », et ce faux-jeton de Judas accompagnait Luc dans son

répertoire de chants grégoriens, et qui plus est ils chantaient bien, on aurait dit deux moines chantant les vêpres.

En plus de ces répétitions de chant, d'autres habitudes étaient petit à petit apparues. Ainsi Boris défiait Mike tous les mardi matin aux échecs. Ces rencontres, sans atteindre le niveau des championnats du monde célèbres, comme la finale de Bobby Fischer gagnée sur Boris Spassky (encore un Boris) en 1972, étaient souvent suivies par nos missionnaires, dont la présence était tolérée moyennant un silence respectueux et total. Max adorait jouer au golf sur le Net seul ou en équipe avec son ami Charles. Constance, toujours sur le Net, faisait des réussites, c'était plus reposant. Elle passait aussi beaucoup de temps à préparer une commande de fringues qui arriveraient par le prochain cargo spatial, en l'occurrence juste avant Noël, ainsi qu'un cadeau pour chaque missionnaire. Natacha suivait à distance des cours de psychologie et rédigeait sa thèse au fur et à mesure du déroulement de la

mission. Ses ébats avec Luc constituait une base de données inépuisable, sans cesse renouvelée. Ebats, d'ailleurs, qui n'étaient plus un secret pour personne : les lumières éteintes, il aurait fallu être complètement sourd pour ne pas être au courant.

De Judas, on savait peu de choses ; on remarquait surtout qu'il se déplaçait souvent, à se demander s'il n'était pas atteint d'espionnite.

La lecture des livres numériques était pour tous un passe-temps favori ; le premier roman de Charles fut fort apprécié.

*

Le premier cargo arriva, apportant de la nourriture, des vêtements de rechange, les lettres des proches, les inévitables cadeaux de Noël.

En ouvrant sa commande de tee-shirts, Constance eut la désagréable surprise de constater que la taille était S à la place de M, c'était un peu serré mais avait l'avantage de mieux faire ressortir sa poitrine, on ne

peut pas tout avoir. Comme le short qui l'accompagnait avait subi la même erreur, sa taille s'en trouvait d'autant affinée ; Charles ne devrait pas rester indifférent.

*

Il y avait comme un grand bâtiment rectangulaire coiffé d'une tour pointue sur laquelle un coq était perché. Debout devant la porte grande ouverte du portail, un homme et une femme souriaient à la foule massée dehors. Leur tenue vestimentaire était étrange, sorte de combinaison de cosmonaute, une rose, une blanche, casques tenus sous le bras. Par moment on voyait s'envoler dans leur direction des petits grains de lumière, on aurait dit des grains de riz. Certains, dans cette foule, tenaient devant eux un boîtier au centre duquel un petit tuyau sortait, effectuait des mouvements de va-et-vient pour enfin s'immobiliser ; on percevait alors comme un déclic. Une phrase courte et maintes fois criée, « Vive la ... ;

Vive la ...» dont le vent rendait la fin inaudible, semblait porter des vœux de bonheur. Charles avait l'impression d'avoir déjà vu une scène analogue, mais n'en comprenait pas le sens. Si au moins il avait pu identifier les personnages ; il fallait qu'il fasse un effort, qu'il focalise son regard sur leurs visages. Il comprit enfin qu'il s'agissait de son propre mariage avec Natacha, mais la sonnerie de sa montre-réveil retentit, l'arrachant à ce rêve, pensa-t-il aussitôt, prémonitoire.

*

Fêter Noël.

Comment fêter Noël avec un groupe aussi hétéroclite ? Luc, certes, était catholique et pratiquait depuis sa tendre enfance. Il se souvenait des santons de Provence de la crèche et des moutons que ses parents faisaient avancer quand il avait été sage. On attendait vraiment la naissance de Jésus. Mais dans Cocon, il n'y avait que des adultes, et personne n'était

venu avec des santons parmi ses trois objets personnels. Judas était juif et Noël n'avait de sens pour lui. Seule possibilité pour ne pas être totalement exclu de cette période de fête, célébrer la Hanouka, fête de la lumière, en allumant chaque jour de la semaine une bougie du chandelier à sept branches. Le chandelier était fort heureusement un de ses trois objets personnels. Mike se disait mormon, mais c'était un mormon peu orthodoxe vu son goût pour le whisky. Constance élevait ses enfants dans la religion catholique ; elle se devait de fêter Noël en communion à distance avec son mari et ses enfants restés sur terre. Natacha et Boris, élevés dans la tradition orthodoxe, n'étaient pas contre quelques beaux chants de circonstance. Charles et Max ne pratiquaient depuis longtemps qu'à l'occasion des grandes fêtes religieuses ; Noël en était une où le cœur se laissait attendrir en souvenir des fêtes de leur enfance.

Luc se devait de prendre la direction des opérations. Il avait fait répéter « Il est né le divin enfant », « Les

anges dans nos campagnes » (bien qu'ici les campagnes paraissaient bien lointaines). Et pour ne pas être en reste, à tout hasard et bien que cela puisse paraître un peu ridicule, l'inévitable « Petit papa Noël », que l'on pouvait toujours chanter en pensant à tous les enfants de la terre. Il n'était pas question de dire une messe, ou même de lire quelques prières.

Le vingt-quatre décembre au soir, nos cosmonautes étaient rassemblés dans l'observatoire. Judas avait allumé les bougies de son chandelier fixé sur une table au milieu de la pièce. Une discussion interminable eut lieu pour savoir dans quel ordre il fallait chanter les trois chants du répertoire : d'abord « Petit papa Noël » ? Cela faisait un peu païen. Finalement on choisit de l'intercaler entre les deux autres chants plus religieux. Puis chacun eut cinq minutes pour communiquer avec les siens sur la planète terre. Enfin, ce fut la distribution des cadeaux. Une règle simple avait été adoptée : chacun apportait un cadeau de son choix et l'attribution se faisait par

tirage au sort. Le sort fit pour une fois bien les choses, on en veut pour preuve la bouteille de vodka pour Boris, de whisky pour Mike, de balles de golf pour Charles et Max. Seul petit bémol, un chapelet pour Judas, qu'il échangea avec Luc contre un couteau suisse. Natacha reçut un flacon du parfum *Enveloppeur* (en avait-elle vraiment besoin ?) et Constance, la plus gâtée, un foulard de chez *Kermes*. A minuit démarra un somptueux repas de Noël préparé par *Médiard*, merveilleuse façon pour la marque de se faire de la publicité. Passons sur les chansons paillardes qui égayèrent la deuxième partie de la nuit. Il fallut enfin regagner les cabines, non sans mal pour Constance qui dut se vaporiser de *Repulse* pour résister aux avances de Boris. Quant à Luc et Natacha, ils n'avaient pas pris de précaution ; si dans neuf mois un enfant venait à naître, ils n'auraient pas de peine à lui trouver un prénom.

Noël fut une fête réussie ; qu'allait-il en être du trente et un décembre ? Il était clair qu'il fallait célébrer de façon originale cette fin d'année dans l'espace. Constance avait toujours trouvé cette fête artificielle, tout en attendant avec impatience une invitation qui pouvait tarder à venir. Le pire était de venir avec un déguisement dont le choix pouvait révéler une face soigneusement cachée de sa personnalité. Cette façon de s'offrir des vœux, à moitié sincères, et de s'embrasser sous une boule de gui à minuit précise, heure que l'on se devait d'attendre sans impatience, frisait le ridicule. Au moins, dans Cocon, une chose était sûre, il n'y aurait pas de gui. Se feraient-ils des vœux ? La réponse fut donnée lors de la réunion de la veille dirigée par Mike. Il fut en effet convenu que chacun lirait une petite note exprimant sans retenue les points négatifs et positifs depuis le début du séjour dans Cocon. Cela pouvait paraître un peu sérieux pour une fête de fin d'année, mais permettrait à tous de prendre de bonnes résolutions pour la suite de la mission. Il n'y

aurait pas à se déguiser, ce qui d'ailleurs eut été difficile. Ils passeraient à table pour un repas amélioré, sans excès, ils en avaient fait assez à Noël. Les inévitables baisers à minuit (tant pis pour Constance), seraient suivis de danses variées ; en état d'apesanteur, cela ne devrait pas manquer de piquant.

A huit heures précises les missionnaires se retrouvèrent dans la cuisine pour préparer le repas : foie gras et dinde farcie, fromages variés, vacherin ; pour accompagner les mets, un Sauterne avec le foie gras et du Côte de Blaye sept ans d'âge pour le reste du repas. Le couvert mis dans la salle à manger, un petit tour dans les cabines pour se changer et Natacha et Constance, sans s'être donné le mot, en ressortirent toutes deux en corsage largement échancré et jupette. On ne pouvait pas ne pas voir le rouge à lèvres pétard dont Natacha s'était peinturlurée, ni ne pas sentir l'*Enveloppeur* dont Constance s'était copieusement parfumée. Les hommes s'étaient contentés de chemises blanches à manches longues,

parfaitement repassées par leur soin, et avaient tous enfilé un pantalon foncé, pas de cravate ni de nœud papillon. Pour une fois, Luc ne portait pas sa croix en or. Chacun tenait à la main sa petite note.

A peine assis à table, Mike prit la parole :

— Qui veut commencer ?

Silence.

— Allez, Charles, je vois que tu en meurs d'envie.

— Bon, d'accord, mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Au début, j'ai trouvé que l'ambiance était bonne, les jeux en commun, les discussions, nous étions contents de nous retrouver à la gym ou de regarder ensemble dans le salon une émission à la télévision. Petit à petit, j'ai l'impression que chacun rentrait dans son cocon, passait des heures sur le Net, fuyait les contacts. Nos réunions hebdomadaires s'écourtaient, faute d'idée nouvelle à proposer. Personnellement je crois que nous allons au-devant de grands problèmes si nous continuons à nous éviter, à masquer les points de différend. Chacun a remarqué les ébats de Luc et Natacha, ils font bande

à part, mais personne n'ose s'en offusquer. Les regards se tournèrent immédiatement vers les fautifs, voisins de table comme par hasard. Mais Natacha prit aussitôt la parole :

— Personnellement, en tant que psychologue (elle s'y voyait déjà), je dois dire que je me suis vite sentie obligée de m'intéresser à notre ami Luc qui n'arrivait pas à faire son choix d'avenir ; au risque de vous choquer, je ne regrette en rien d'avoir entamé avec Luc une petite aventure. Je ne pensais pas que faire l'amour dans l'espace, même confinés dans l'espace restreint d'un sac de couchage, pouvait procurer tant de plaisir, et ce plaisir devrait aider notre ami Luc à comprendre qu'il est illusoire pour lui, voire dangereux de vouloir s'en passer. Voyez d'ailleurs comme depuis quelque temps il paraît plus détendu. N'est-ce pas, Luc ?

— C'est bien vrai, dit Luc, et grâce à Natacha, ma décision est prise : ce serait une folie pour moi de faire des vœux de chasteté que je ne saurais tenir. Pour aller dans le sens de Charles, il faut retrouver un

esprit plus communautaire, et pour cela il faudrait mettre en route des projets communs ; pourquoi ne pas faire une chorale ?

— Bonne idée, intervint Constance. On a aussi parlé de danser tout à l'heure, ce n'est pas évident en apesanteur, mais en s'y montrant créatifs, cela pourrait déboucher sur une vraie chorégraphie que l'on filmerait et enverrait sur le Net, cela donnerait la preuve de la bonne ambiance à bord à nos collègues restés à terre et à tous nos proches.

— Et toi, Judas, qu'en penses-tu ?

— Moi, la danse, ce n'est pas mon fort, mais je veux bien tenir la caméra.

Pour une fois Judas allait se montrer participatif, mais avoir la maîtrise de la caméra devait aussi lui permettre de filmer discrètement la vie à bord, ce qui pourrait s'avérer un complément utile aux notes de Natacha.

— Pas de problème pour moi, dit Max qui ne s'était pas encore exprimé, j'ai fait partie d'une chorale

quand j'étais enfant, et j'adore danser, mais je me sens toujours un peu lourdaud alors que là...

Mike prit alors la parole :

— Boris sera d'accord avec moi, ces petits problèmes d'adaptation dans l'espace, que vous semblez pour la plupart avoir constatés, sont tout à faits normaux. Notre mission est rendue d'autant plus difficile que nous n'avons pas de travaux scientifiques à exécuter à bord. Nous avons donc à meubler de longs moments de liberté, à nous créer un emploi du temps qui soit compatible avec notre enrichissement personnel et avec celui du groupe ; ces projets de chorale et de spectacle de danse me paraissent tout à fait aller dans ce sens, je vous en félicite.

Il était temps de passer à table ; après ces échanges l'ambiance était repartie au beau fixe. Ils mangèrent de bon appétit puis passèrent dans l'observatoire pour la partie dansée. Difficile d'envisager de danser un rock and roll en apesanteur où les corps flottent dans l'air à la moindre impulsion, un slow devait être plus adapté pour commencer, *Warum* pourquoi pas ?

Max sous l'emprise de l'*Enveloppeur*, invita Constance ; ils chaussèrent les chaussures prototypes conçues par l'Ecole Polytechnique pour marcher en apesanteur, c'était l'occasion de les tester. Max serrait Constance de près, attentif au rythme de la musique, tournant sans à-coups, jusqu'au moment où un appui trop fort sur son pied gauche les firent monter tous les deux en l'air sous le regard amusé des autres missionnaires qui n'attendaient que cela, ricocher sur la voûte du plafond qui les renvoya piteusement au sol. Essai peu concluant pour les chaussures. C'est alors que Natacha se lança, enchaînant telle une nageuse godille, pirouettes, vrilles ; son corps s'allongeait, se mettait en boule pour se redéployer. A la surprise générale elle se retrouva soudain entièrement nue. Ses vêtements flottant dans l'air furent récupérés par Max et Charles au terme d'une belle course poursuite. Poussés par l'exemple, faisant fi de toute retenue, les missionnaires se dévêtirent à leur tour pour rejoindre Natacha dans une chorégraphie encore maladroite

mais d'une pureté semblable à celle d'Adam et Eve avant la faute ou à celle que l'on pourrait souhaiter trouver plus tard au paradis. C'était un spectacle de toute beauté dont Judas filma tout le déroulement.

Les meilleures choses ayant une fin, chacun se souhaita la bonne année avec force baisers appuyés et, les vêtements sous le bras, repartit heureux dans sa cabine pour un sommeil bien mérité. Cette nuit-là Luc dormit seul pour que Natacha, reine de cette nuit, puisse être dans les rêves de tous.

*

L'année commença avec les bonnes résolutions prises. Luc s'était trouvé sur le Net un répertoire de chansons faciles à chanter, à une ou deux voix maximum, il fallait tenir compte du fait qu'ils n'étaient que huit, amateurs qui plus est. A raison d'une chanson par semaine, ils purent enregistrer en deux mois leur répertoire et l'envoyer sur You tube. Ce fut un succès planétaire, les courriels de

félicitations provenant de leurs proches restés à terre ou d'admirateurs anonymes saturèrent le Net. Il y avait bien sûr *Le temps des cerises*, cette évocation de chanter le temps des cerises, ou le gai rossignol, ou le merle moqueur était d'autant plus nostalgique qu'il n'y avait pour nos cosmonautes ni arbres fruitiers ni oiseau à écouter gazouiller ou voir sur les pelouses sautiller. *Les copains d'abord* de Brassens avait été ainsi adaptée :

*Non ce n'était pas qu'un vaisseau
 D'hommes se prenant pour des oiseaux
 Qu'on se le dise à ceux à terre
 Dis'à ceux à terre
 Il naviguait en père pépère
 Par les étoiles de l'univers
 Et s'app'lait Le Cocon d'abord
 Le Cocon d'abord.*

...

On imagine aisément que la recherche en commun des paroles adaptées avait grandement contribué à

la création d'un bon esprit de groupe, que d'aucuns pourraient pourtant trouver cependant un peu boy scout.

Par contre, la stupeur et la réprobation furent générales lorsqu'il fut possible de visionner une vidéo de leur danse dénudée envoyée par Judas sans qu'il ait demandé leur accord. J'ai vu papa tout nu avait crié Julie, dix ans, la fille de Max. Sa mère avait alors regardé cette vidéo qui pouvait donner l'impression qu'une énorme partouze s'était déroulée dans Cocon. Était-ce la vie dans l'espace qui avait entraîné ces mœurs dissolues qui n'étaient pas celles de son mari ? Max eut beaucoup de mal à convaincre son épouse que l'impression enivrante procurée par les déplacements en apesanteur avait tout naturellement entraîné une libération des contraintes vestimentaires imposées par la civilisation dans l'optique d'un spectacle chorégraphique dont les premières répétitions avaient été prématurément envoyées sur You tube. Il n'y avait pas d'habilleuse dans Cocon, et la nudité était l'uniforme naturel le plus facile à trouver

pour des cosmonautes de nationalités variées, et d'ailleurs, sur terre, le nu intégral dans les spectacles de danse avait fait depuis longtemps son apparition.

*

Mission Cocon, note IV.

Ma thèse s'enrichit chaque jour de la connaissance des rêves que peuvent faire les hommes : ainsi, Luc a rêvé que j'avais pris l'apparence de la Vierge Marie et fait l'amour avec lui. Qui plus est, on a réellement fait l'amour ensemble toutes les nuits jusqu'à la Saint-Sylvestre. J'avoue y avoir pris grand plaisir. Quant à Luc, il a compris que la chasteté monacale n'était pas pour lui.

Les fêtes de fin d'année se sont bien passées : nous nous sommes fait des cadeaux à Noël et le dernier jour de l'année a été l'occasion de faire le point sur la vie à bord qui mérite d'être enrichie par des tâches collectives. Il a donc été décidé de créer une chorale

et de monter un spectacle de danse suite à première tentative où, moi la première, nous nous sommes tous retrouvés nus à ébaucher une chorégraphie filmée, avec notre accord, par Judas. Ce fut un moment de liberté des corps absolue dans la pureté originelle. Que du bonheur ! Malheureusement, Judas s'est empressé de mettre le film sur le Net, ce qui a entraîné des réactions offusquées à terre.

*

Déjà trois mois de passés à bord, et Charles n'avait toujours pas obtenu les faveurs de Natacha. Elle avait dû aider Luc à régler ses problèmes, c'était difficile de lui en vouloir de ne pas s'être intéressée à lui en même temps. Charles était néanmoins persuadé que son tour viendrait, mais qu'il valait mieux ne pas brusquer les choses. Son expérience des femmes lui avait montré que l'indifférence pouvait se montrer tout aussi efficace qu'une cour passionnée. Une femme ne pourrait supporter

longtemps de ne pas être admirée. Un doute l'envahit : sa conception des relations entre l'homme et la femme n'était-elle pas un peu désuète ? Par un raccourci saisissant lui vint à l'esprit cette nouvelle théorie du genre, si tant est que l'on puisse parler de théorie, qui prétendait que le genre féminin ou masculin était surtout déterminé par l'éducation reçue et non par la nature du sexe. Pour faire simple, donnez comme jouet des poupées à un petit garçon et vous le féminiserez, donnez des petites voitures et un garage à une petite fille et elle acquerra les capacités habituellement attribuées au sexe dit fort. Vous la verrez alors se jucher sur des tracteurs, conduire des autobus, piloter des avions de chasse, diriger d'une main de fer les entreprises. Théorie dangereuse, car pouvant participer à l'émancipation des femmes ; et si la femme devient l'égale de l'homme, où va-t-on ? Charles pensa qu'il pourrait utilement amener le sujet lors d'une réunion.

La difficulté pour Charles dans son entreprise de séduction était justement qu'il ignorait l'éducation

reçue par Natacha ; si ses formes plaidaient pour une sexualité féminine, la mâle détermination avec laquelle elle s'était emparée du cas de Luc l'avait impressionné.

Charles mit quand même en route sa nouvelle stratégie : ignorer Natacha un maximum, quitte à passer pour un rustre, ne plus lui adresser la parole, ne pas la suivre dans ses déplacements, comme il avait eu tendance à le faire, s'arranger pour ne pas se retrouver seul avec elle et donner l'impression d'être parfaitement heureux dans cette station Cocon, très occupé par le deuxième livre qu'il avait commencé, qui narrait l'aventure d'une équipe de scientifiques à bord d'une station internationale chinoise (il fallait bien transposer un peu leur aventure actuelle). Charles se devait de respecter les trois unités de lieu, de temps et d'action chères aux pièces classiques : le lieu, une station en orbite, le temps, une année, l'action restant encore au stade de l'ébauche. Il avait bien décrit le lieu, le caractère des personnages commençait à se dessiner, mais l'action hésitait entre

une mission parfaitement réussie sur le plan scientifique avec un retour sur terre triomphant, ou une fin dramatique due à un crime passionnel perpétré à bord ou à la rencontre avec un météorite pulvérisant tout sur son passage. Il avait encore du temps pour se décider.

*

Constance, fine mouche, avait vite repéré le désintérêt apparent de Charles pour Natacha, et comptait bien en tirer profit. L'occasion se présenta lorsque Charles proposa à nos missionnaires la théorie du genre comme sujet de discussion. Natacha avait défendu cette théorie, et s'était étonnée que certains pays, comme la France, pour ne pas la nommer, se soient opposés à ce qu'on l'enseigne à l'école. C'était d'ailleurs étonnant pour un pays qui avait l'habitude de copier ce qui venait des Etats Unis, avec certes toujours un retard conséquent. Mais l'époque n'était plus aux idées révolutionnaires, un

conservatisme encore puissant, appuyé par les membres intégristes d'un catholicisme déclinant avait empêché la diffusion de ces idées. Il fallait remarquer que la plupart de ceux qui étaient contre n'avaient pas pris la peine de se documenter par eux-mêmes, suivant, tels les moutons de Panurge, l'opinion des médias conservateurs.

— Conservateurs, conservateurs, c'est vite dit s'était insurgée Constance. Avec votre théorie du genre on ouvre la possibilité de manipuler l'espèce pour aboutir à un individu intermédiaire, mi-homme mi-femme, ou plutôt ni homme, ni femme. Plus d'attrait entre deux sexes, juste une camaraderie, baisse de la natalité et en un mot, fin de l'humanité.

— Mais non, avait contesté Natacha, le seul but de ces études est d'aller plus loin dans le respect de l'égalité des droits des hommes et des femmes. Et cela doit commencer dès la plus tendre enfance. Ainsi, à la maternelle, si vous proposez les poupées comme jouet uniquement aux petites filles et les petites voitures uniquement aux garçons, où est

l'égalité des droits ? Pourquoi ne pas laisser à l'enfant la liberté de son choix ? Peut-être que si les filles s'intéressaient plus aux voitures, les voitures seraient plus sûres, plus confortables, mieux aménagées ; disparaîtrait aussi cette course à la vitesse, la voiture comme moyen de drague, que sais-je encore ?

— Ah bon, parce que ce n'est pas bien la vitesse ? Avec des arguments comme ça on en serait encore à se déplacer en diligence. On peut bien me traiter de conservatrice, si mon conservatisme débouche sur les progrès considérables dans nos moyens de transports, et à ma connaissance c'est surtout le sexe masculin qui en est l'origine.

— Progrès, progrès, quand on voit les embouteillages sur nos autoroutes, on peut en douter, intervint subitement Judas.

— L'heure tourne, dit Mike, mettant fin à la discussion. Cette notion de progrès pourrait faire un thème intéressant pour une prochaine réunion.

C'était étonnant de voir Judas prendre parti dans une discussion, et plus surprenant encore de voir que

Charles n'était pas intervenu en faveur de Constance ou de Natacha. Quant à Mike, dans son souci habituel d'éviter les conflits, il avait interrompu la discussion quand elle devenait vraiment intéressante, c'était bien dommage.

*

En se réveillant un lundi du quatrième mois dans l'espace Max eut l'impression bizarre que sa cabine avait légèrement diminué de volume. Se frotter les yeux ne fit que confirmer cette impression pour le moins angoissante. Passant rapidement un pantalon, Max pénétra dans le couloir qui lui parut plus étroit. La station se comprimait-elle ? Si oui, pour quelle raison ? Il fallait alerter Mike sans tarder. Il se dirigea vers sa cabine, entrouvrit la porte : Mike dormait comme un bienheureux. Cela n'empêcha Max de le secouer avec force.

— Mike, Mike, réveille-toi, il se passe un phénomène curieux, la station se comprime.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Mike après avoir retiré son masque anti-lumière ?

— La station se réduit de volume.

— Allons, allons, c'est un effet de ton imagination. Va vite refaire un petit somme, et tout ira bien.

Mike remit son masque, mettant fin à la conversation.

Max retourna dans sa cabine et ne voulant pas s'avouer vaincu prit le mètre, un de ses trois objets personnels, nota sur son calepin les dimensions de sa cabine et pris d'une idée subite celles de son sac de couchage, sait-on jamais. Puis il se recoucha, pour se relever aussitôt et passer sous la toise. Toute cette activité était peu propice pour retrouver le sommeil. Il y avait encore une heure avant le petit déjeuner qu'il occupa à faire discrètement des relevés dans le couloir et les autres pièces de leur appartement.

Au petit déjeuner, Mike lança :

— Vous savez par qui j'ai été réveillé cette nuit ?

N'obtenant pas de réponse :

— Par Max qui avait des hallucinations : il pensait que la station avait diminué de volume.

Sourires moqueurs des autres cosmonautes.

— Vous avez tort de vous moquer, dit Mike. Ce phénomène est fréquent dans l'espace et peut traduire une certaine angoisse.

— Angoisse que cette station devienne notre cercueil, suggéra Natacha ?

— Peut-être, dit Boris, mais personnellement je ne pense pas à ça, et s'il m'arrivait d'avoir de telles pensées, un petit verre de vodka et tout rentrerait dans l'ordre.

— Chacun ses trucs, dit Constance. Moi, quand j'ai le spleen, je pense à mes enfants, à ce qu'ils feront plus tard, ça me sort de mes pensées négatives.

Pensées négatives. Il faut positiver. Tel était le langage des psycho-philosophes de l'époque. *Carpe diem*, cette tarte à la crème. A propos de crème, d'ailleurs, la sienne avait fait des miracles sur la peau de ce pauvre Judas. Il ne se grattait plus, tant mieux pour lui et pour la propreté de leur environnement.

*

Mission Cocon Note V.

Enfin un peu d'angoisse. Après Luc, il va falloir que je m'occupe de Max : il a l'impression que notre espace de vie se rétrécie.

Je me demande ce qui se passe dans la tête de Charles ; il semble me fuir.

Constance est cool, comme toujours, mais commence à s'affirmer : elle m'a tenu tête lors d'une réunion sur la théorie du genre au cours de laquelle Judas a pour la première fois pris position.

De Boris, il n'y a rien de nouveau à dire.

*

Un mois plus tard Max fit à nouveau un relevé des dimensions de sa cabine : elles avaient toutes perdu dix centimètres ; à ce rythme-là, songea-t-il, je vais

vite me trouver à l'étroit, d'autant plus que sous l'effet de l'apesanteur son corps s'était déjà allongé de cinq centimètres. Ces résultats étaient inquiétants, mais il décida de les garder pour lui.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours. Lancée à vingt-huit mille km l'heure, elle faisait le tour de la terre en une heure trente. Que de couchers de soleil à contempler pour nos cosmonautes !

*

Au cinquième mois de la mission, Mike fit part en réunion d'un message reçu de Guyane qu'il lit à haute voix :

« Aimerions explications concernant une tête de club de golf ».

— Quelqu'un nous a trahi, dit-il. Qui ?

Personne ne dit mot. Curieusement aucun regard ne se tourna vers Judas ; nos missionnaires savaient se contrôler. Ils n'en pensaient pas moins.

— Si personne n'avoue, je serai obligé de couper toutes vos communications avec la terre : plus de liaisons téléphoniques, plus de Net.

C'était énorme, impensable.

— Enfin Mike, dit Constance choquée, je ne vais pas laisser mes enfants et mon mari sans nouvelles, je les appelle tous les jours, ils vont s'inquiéter, envisager le pire.

— J'ai pris sur moi de reporter notre départ, malgré le coût énorme engendré, et vous avais bien demandé de garder le secret sur les vrais raisons qui avaient provoqué le faux départ. Tant que le coupable ne se sera pas fait connaître, je maintiens ma décision. La réunion est terminée.

*

Le lendemain, Charles et Luc étaient seuls dans le salon.

— Qu'est-ce que tu penses de la décision de Mike, demanda Charles à Luc ?

— Je trouve ça excessif, voire étrange. Je me demande si ce n'est pas un coup monté par Mike en connivence avec Natacha. Peut-être même n'y a-t-il pas eu de message, une simple invention pour tester les réactions du groupe, de quoi enrichir sa thèse.

— Ce serait machiavélique.

— Et risqué, imagine que l'un de nous se soit déclaré coupable pour dénouer la situation.

— En tous cas, on est dans la panade. On pourrait essayer d'obtenir discrètement des aveux de Judas ?

— Si c'est lui.

— Tu en doutes ? Rappelle-toi la fois où il a diffusé sans nous en parler la vidéo de notre danse du réveillon. Remarque, on ne le lui avait pas interdit.

— Bon, d'accord, allons le voir, mais l'entreprise est délicate. Tiens, justement, le voilà.

— Salut

— Salut Judas ! Ça tombe bien que tu sois là, on voulait te demander, t'aurais pas une idée sur la fuite ?

— Une idée, j'en ai une, mais je préfère la garder pour moi.

— Tu n'as pas confiance en nous ?

— Si, bien sûr, mais mon idée pourrait m'attirer des ennuis.

— Tu sais, ça restera entre nous. Motus et bouche cousue.

Judas hésita, puis finalement, se lança :

— Je me demande si ce n'est pas Boris qui a trahi. Il est clair que la vérité est gênante pour son supérieur Mike, avec lequel il ne semble pas avoir beaucoup d'atomes crochus. Il est probable que la raison invoquée par Mike, à savoir les conditions météorologiques, a dû sembler peu plausible pour l'équipe à terre qui doit être en attente d'éclaircissements, et que cette fuite tombe à point.

— Intéressant, dit Luc.

— Possible, renchérit Charles. Boris pourrait briguer le poste de Mike dans une future mission. Déposer une peau de banane est pratique courante pour qui

veut réussir en affaire, Charles était bien placé pour le savoir.

— L'ennuyeux, si ton hypothèse est la bonne, c'est que je ne vois pas Boris se dénoncer.

— A moins que sous l'effet de la vodka sa langue se délie, suggéra Judas.

— On pourrait en demander une caisse dans le prochain cargo.

— Bonne idée, je m'en occupe, dit Charles.

*

Natacha avait jusqu'à présent suivi de près les changements dans l'ancienne Russie. Tout n'y semblait pas négatif. Si l'on considérait par exemple la distribution massive et gratuite de dosettes de gaz hilarant à prendre tous les matins, c'était un peu artificiel, comme la boîte à rire mise en route avant une comédie, mais efficace, quelle meilleure façon de démarrer sa journée ! Natacha se souvenait du supplice du petit-déjeuner en famille où il fallait

toujours trouver quelque chose d'intelligent à dire alors qu'elle émergeait avec peine de son sommeil ; si seulement ils avaient pu tous avoir une dosette à leur disposition ! Il y avait une grande variété de dosettes en fonction du rire déclenché : rire de simple détente, rire de séduction, les femmes adorent qu'on les fasse rire, dit-on, rire satanique, rire pour rire aux éclats, ou pour rire sous cape, pour rire aux larmes quand vous écoutez une histoire qui ne vous fait pas rire. Natacha se souvenait de la phrase favorite de son père quand elle avait fait une bêtise : « Tu crois que cela me fait rire ? » ; il lui aurait fallu un bon petit coup de dosette. Enfin, dosette à rire jaune, c'était la moindre des choses. Cette envahissement du rire avait eu un effet bénéfique sur le moral et entraîné une baisse significative de la consommation de vodka. On pouvait s'attendre à une diminution sensible des cancers dus à l'alcool et à la baisse concomitante des dépenses de santé. Sans parler de la raréfaction des bagarres lors des bals publics du samedi soir. Il est à noter que l'on ne possédait pas

d'étude sérieuse sur l'effet génétique de cette thérapeutique. Les rires allaient-ils remplacer les cris du nouveau-né ? Ce serait formidable. Force nous est de mentionner la dosette à mourir de rire proposée aux contestataires pour échapper à la déportation à vie.

L'opinion avait aussi été préparée à une modification des programmes scolaires, le mandarin devenant la langue officielle mais l'enseignement du russe maintenu pour ceux qui le choisiraient comme langue étrangère. Les manuels d'histoire feraient à la rentrée la part belle à l'histoire de la Chine. De nombreuses heures seraient consacrées à l'enseignement de Confucius, et ce dès la maternelle. Pour le moment, liberté était laissée à la pratique religieuse.

Les principaux journaux et les télévisions étaient dès le départ passés sous le contrôle des envahisseurs ; les rebelles à la ligne du parti avaient déjà fait connaissance avec les lieux de détention cachés dans l'immensité du territoire chinois où les conditions inhumaines avaient été habilement portées à la

connaissance de tous, favorisant grandement la soumission du peuple.

*

Mission Cocon Note VI.

C'est étrange, en reprenant mon carnet de notes, j'ai eu l'impression qu'il n'était pas à sa place habituelle ; quelqu'un serait-il entré dans ma cabine à mon insu, la nuit par exemple ? Je savais bien dès le départ que ces cabines sans porte fermant à clef poseraient problème. Je ne vois pas bien qui aurait eu intérêt à consulter mes notes, sauf peut-être Charles qui semblait à un moment très curieux à mon égard. En tous cas, c'est bien gênant, et je rangerai dorénavant ce carnet au fond de mon sac de couchage, bien malin qui l'y trouverait.

La situation à bord de Cocon a changé brutalement : il y a eu une fuite concernant le faux départ lié à la tête de club de Charles. Mike a cherché en vain à

connaître le coupable, et dans l'attente qu'il se dénonce a décidé de supprimer le téléphone et l'accès au Net. C'est très dur pour tous, mais cela va être intéressant de voir les réactions des uns et des autres, c'est pain béni pour ma thèse.

Les nouvelles de l'ex-Russie sont assez bonnes : la Chine accroit progressivement son pouvoir, les investissements sont importants, le niveau de vie augmente, la corruption diminue. La distribution de boîtes à rire maintient une ambiance euphorique. Existe-t-il un risque d'extension en Europe ?

*

La punition infligée par Mike était vraiment très difficile à supporter. Nos missionnaires menaient déjà une vie sans saison, sans animaux, dans un air confiné et artificiel. Manquaient les petits plats amoureuxment préparés, les premières fleurs aux cerisiers, les petits pas sonores des parisiennes en talon aiguille faisant tressauter leurs petites

fesses bien fermes, le bon croissant au beurre et la baguette à l'ancienne, ou tradition, aux céréales ou craquante, les papas conduisant leur petit à la maternelle en évitant de répondre à ses questions, on n'a pas le temps, la maitresse nous attend. Dieu comme la vie sur terre paraissait agréable ! Ils oubliaient les petits désagréments comme les crottes de chiens non ramassées, les bousculades dans les transports en commun, les maux de dos au bureau, les engueulades du patron ou ses attouchements, les pleurs des enfants juste au moment où, les chaussons enfilés, on s'est vautré sur le canapé pour regarder à la télé son émission préférée, souvent d'ailleurs de bien peu d'intérêt sauf peut-être d'éviter de penser à la prochaine traite à payer. A propos de traite, elle s'appelait bien Traite cette femme qui les avait embauchés pour cette mission. En connaissait-elle les risques ? Leur avait-elle parlé des maux de tête qu'ils auraient, des cachets à prendre pour s'endormir, de leur perte musculaire qui les verrait à leur retour sur terre, s'ils en revenaient, incapables de

se déplacer sans aide pendant plusieurs mois. Comment avait-elle pu recruter Max, sous le simple prétexte qu'il était l'ami de Charles ? Max devenu une vrai lavette, qui ne voulait plus manger, ni venir à la chorale ou à la danse, ni participer aux réunions, ni aller voir les couchers de soleil dans l'observatoire, et qui restait des heures assis dans le salon à regarder un tableau représentant un paysage lacustre. Et dans ce lac l'envie lui prenait parfois de se jeter. Cette femme, serait-elle la première à critiquer Luc pour ne pas avoir résisté à Natacha ? Qu'en savait-elle de l'amour, cette célibataire aux charmes désuets et sans désirs ? Et franchement, avoir fait venir Judas, un ver dans le fruit, et Boris, cet alcoolique, et Charles, cet ambitieux de première, séducteur en plus !

Mike :

— Aujourd'hui je veux que l'on parle de Max. Vous avez tous remarqué son état dépressif. J'ai déjà eu le cas lors de mes précédents voyages, ce n'est peut-être que passager. Je lui ai prescrit des tranquillisants à faible dose. Je pense qu'il est de notre devoir à tous de l'entourer au maximum en lui proposant des activités nouvelles, mais sans se formaliser en cas de refus. Charles, toi qui es son ami, as-tu idée de ce qui pourrait l'intéresser ?

— Je pense surtout que l'état de Max s'est encore plus dégradé depuis qu'il ne peut plus communiquer avec sa femme et ses enfants.

— J'en souffre aussi beaucoup, dit Constance, réprimant avec dignité l'envie de pleurer.

— Cela fait une semaine que nous ne pouvons joindre nos proches sur terre, renchérit Natacha, et le coupable ne s'est toujours pas dénoncé. Je n'ai d'ailleurs pas vraiment compris cette interdiction.

— C'est pourtant simple, dit Mike, je ne cherchais pas à punir le coupable, mais à savoir ce qui avait été

réellement dit avant de faire ma réponse. Bon, je veux bien rétablir pour vous les communications avec la terre. Par contre, il n'y aura pas de sortie dans l'espace tant que le coupable ne se sera pas fait connaître. C'est mon dernier mot.

La sortie dans l'espace, c'est ce dont ils rêvaient tous.

*

Constance ne savait pas bien quelle attitude prendre pour sortir Max de sa déprime. Et d'abord, devait-elle s'en préoccuper ? Oui, si l'on pense que les problèmes de Max pouvaient nuire à la réussite de leur mission. Oui aussi, si le fait d'avoir repoussé ses avances avait entraîné chez Max une perte de confiance et un repli sur soi. Le but premier de Constance restait cependant de séduire Charles ; pouvait-elle le faire tout en se rapprochant de Max ? Elle avait certes l'outil de son parfum l'*Enveloppeur*, il lui restait un stock appréciable, elle pouvait sans

risque en dépenser pour Max. L'occasion se présenta un matin où, seul dans le salon, il contemplait d'un œil vague un tableau représentant Adam et Eve dans leur nudité d'avant la faute. Deux petites aspersion sur les joues et Max allait se jeter dans ses bras. Mais non, il sembla ignorer sa présence. L'*Enveloppeur* s'avérait inefficace face à un déprimé ; il faudrait qu'elle en fasse part à son entreprise dès son retour sur terre. Il ne manquait pas de déprimés qu'on pourrait utiliser pour faire tous les tests de mise au point nécessaires ; ce serait un nouveau débouché pour un parfum dont elle aurait été l'initiatrice ; elle en tirerait une belle prime. Elle pensait déjà l'appeler l'*Exodéprime*.

Constance ne voulait pas encore s'avouer vaincue :

— Qu'est-ce que tu regardes dans ce tableau ?

Pas de réponse.

— Elle est belle Eve, tu ne trouves pas ?

— Boff !

C'était au moins ça. Il est vrai que le tableau représentant Adam et Eve chassés du paradis avait de quoi en déprimer plus d'un.

— Pas très gai ce tableau, dit Constance. Je préfère ceux qui représentent Eve nue, ou à la rigueur une main cachant son sexe, tendant une pomme à Adam.

— Tu crois qu'on pourrait faire changer les tableaux ? demanda Max, sortant soudain de son mutisme.

— Super, ton idée. Je vais en parler à Mike.

*

A la réunion qui suivit Constance demanda qui avait fait le choix des tableaux. Mike et Boris n'en savaient strictement rien. Elle raconta alors son entretien avec Max, plongé dans la contemplation de ce tableau démoralisant. Il était peut-être temps de mettre en doute cette histoire du bien et du mal et ce rôle imparti à la femme. Toute son enfance elle avait cru que l'humanité descendait d'un seul couple, ce qui fut

ultérieurement contredit par les études anthropologiques ; elle avait eu beaucoup de mal à remettre en cause ce en quoi elle avait longtemps cru. Si Dieu existait et avait créé le monde, comment imaginer qu'il avait dès le départ fait l'inégalité entre l'homme et la femme dans la recherche du plaisir, pourquoi était-ce la femme qui tentait et l'homme qui succombait ?

— Pourrait-on obtenir un renouvellement des tableaux demanda-t-elle en se tournant vers Mike ?

— *Why not* ? Que suggérez-vous ?

Comme une vanne qui aurait libéré la parole, un flot de propositions révéla les centres d'intérêt de nos missionnaires : des tableaux abstraits à la Mondrian, le cri de Munk, vite refusé, des estampes japonaises, acceptées avec enthousiasme, surtout si elles étaient érotiques, ou même des sculptures, malgré leur poids ; une miniature du penseur de Rodin serait la bienvenue pour les aider dans leurs réflexions. Pourquoi pas une belle image du Concorde, prouesse technique et gouffre commercial, ou du Rafale, ce

très beau chasseur français si difficile à vendre, ce serait une façon pour lui de voler ? Quelques nus féminins (gouache, pastel ou huile) à afficher à droite et à gauche, une belle sculpture d'Apollon...bref c'était le trop-plein. On laissa à Mike le soin de faire le choix définitif, charge à lui de passer commande pour le prochain cargo, ce qui fut fait.

*

Charles mettait enfin à profit son séjour dans l'espace pour faire le point sur son existence. De sa tendre enfance, il avait peu de souvenirs. En fouillant dans un tiroir, il avait retrouvé les rares photos le concernant : des photos d'identité en noir et blanc tirées en de multiples exemplaires, une photo en premier communiant sur laquelle il se trouvait l'air plutôt faux-jeton, une autre fier comme un coq lors de la remise de son diplôme, c'était peu. A l'époque de son enfance, les photos étaient rares et chères. Les progrès considérables apportés depuis par les photos

numériques permettaient, elles, de garder de nombreuses traces du passé à moindre coût, du moins si on ne prenait pas en compte la faible durée de vie des appareils numériques et la pression croissante de l'environnement à acquérir le dernier modèle avec plus de pixels, plus de zoom, communication par wifi permettant une transmission aisée des photos d'un appareil à l'autre, Gps qui enregistre pour chaque photo la trace de l'endroit où elle a été prise, très commode pour faire des livre-albums souvenirs de voyage. Charles avait du mal à imaginer la vie de ses parents vu le peu d'images d'eux qui l'auraient aidé à en garder le souvenir. Sans photo de lui, comment savoir quel enfant il avait été, quel adolescent, difficile ou non. Ce dont il se souvenait, c'est de la petite épicerie de ses parents, de l'école privée payante où ils avaient tenu à le mettre quand ils l'avaient vu réussir si bien à l'école : il savait déjà lire en entrant au CP, où il s'ennuyait tant qu'on le fit passer en CE1 au deuxième trimestre. Il faisait ses devoirs seul, sans l'aide de ses parents

épuisés par leur journée de travail et bien incapables de l'aider au-delà des quatre opérations élémentaires. Son origine modeste ne l'aida pas à se faire des amis avant la classe de seconde où il rencontra Max, fils d'ingénieur et de milieu aisé. Charles n'oublierait pas la première fois où il lui avait rendu visite dans son hôtel particulier ; le majordome qui lui ouvrit la porte l'avait fort impressionné. Par un escalier en pierre de taille on accédait au premier étage à la chambre de Max dont la dimension était celle de l'appartement de ses parents. Des centaines de 33 tours soigneusement rangés attendaient d'être écoutés sur la chaîne haute-fidélité équipée de deux baffles monumentaux. Un bureau et une armoire Empire, un lit qui pourrait en loger deux, une paire de rideaux doubles laissant entrevoir un jardin privatif, c'était beaucoup de richesse dévoilée d'un seul coup. Comme il s'en étonnait, Max lui avait expliqué :

— C'est grâce à mon père. C'est un ingénieur qui a fait fortune dans les mines de diamant en Afrique du sud.

De ce jour-là naquit la vocation de Charles : comme le père de Max, il serait ingénieur.

Ingénieur, ingénieur, notre fils est ingénieur ! Lors de la remise du diplôme, les parents de Charles n'en revenaient pas. Qui plus est, ingénieur des Arts et Métiers, cela sonnait bien. Les arts, ce n'était pas très clair, mais métiers, ils comprenaient, leur fils unique aurait une belle situation, bien plus belle que la leur. Ils en étaient très fiers.

Si ses parents étaient économes, ce ne fut pas le cas de Charles qui, diplôme en poche et salaire vite confortable mena la belle vie : golf tous les week-ends avec son ami Max dans un club privé dont ils étaient membres, dîners dans les restaurants les plus chics, sorties fréquentes en boîte souvent suivies de coucheries, la vie était belle. Puis Max lui présenta celle qui devait devenir son épouse : Sophie. Mariage en grande pompe, voyage de noces à Tahiti, Charles mari fidèle, carrière prometteuse, mais pas d'héritier en vue. Après examen, force fut de constater que son épouse était stérile. Ce fut pour Sophie, on l'imagine,

une révélation bouleversante. Charles chercha à noyer sa déception dans des infidélités conjugales vite découvertes par son épouse. La vie devenait infernale. Sophie l'avait finalement encouragé à faire le point en se lançant pour une année dans cette aventure spatiale.

Et il y eut Natacha, perle blonde venue de sa Russie profonde, jeune psychologue aux lèvres pulpeuses en quête permanente du plaisir, formes généreuses tantôt suggérées, tantôt révélées, prête à se donner au premier qui le demanderait, ce fut Luc le gagnant, Luc avec son questionnement monacal, et bientôt peut-être Max qu'il fallait sortir à tout prix de son début de déprime.

Charles se demandait pourquoi Natacha lui avait jusqu'à présent résisté. Qu'avait-il fait pour lui déplaire ? Plus elle semblait s'éloigner, plus il la désirait, c'était stimulant. Il n'en était pas à sa première conquête, il savait être patient, rusé. Cette fois-là, ce n'était pas uniquement pour la bagatelle. Il y avait longtemps qu'il pensait rompre avec Sophie ;

elle l'avait laissé partir, elle avait pris le risque, imprudemment peut-être. Elle aurait dû se rendre compte que dans la proximité dans laquelle les missionnaires allaient vivre pendant une longue année son mari allait être exposé à des tentations propices à un nouveau départ dont elle ne ferait pas partie. Quarante ans, un cap délicat à franchir. Y aurait-il un après avec Natacha ?

*

Mission Cocon Note VII.

De quoi se mêle Constance ? J'avais déjà cru remarquer qu'elle s'intéressait à Max. Elle ne croit quand même pas que changer les tableaux va suffire pour le guérir ? Il faut que je reprenne les choses en main.

*

Pâques approchait et déjà se posait pour Luc la question de comment célébrer la résurrection du Christ. Côté Judas, il n'y avait pas beaucoup à attendre : il avait chanté à Noël « Il est né le divin enfant » du bout des lèvres, c'était déjà beaucoup pour un juif qui ne croit pas en la divinité du Christ. Quant à la résurrection, c'était au-delà de l'entendement pour Judas ; cette histoire de pierre du tombeau roulée toute seule permettant la sortie du corps du Christ et son apparition ultérieurement à ses disciples, c'était un peu fort de café. Et comme par hasard, sorti sans que personne le voie, et apparu uniquement à ses disciples. C'était trop commode. Un miracle, diriez-vous ?

Luc décida qu'il fallait quand même préparer quelque chose et lança le sujet en réunion :

— C'est Pâques dans une semaine ; qu'est-ce qu'on fait ?

— Si on pouvait ressusciter Max, ce serait déjà pas mal lança Charles.

— Je peux m'en occuper, dit Natacha. J'ai déjà vu dans mes études des cas qui pourraient m'aider.

— Voilà une bonne nouvelle, dit Luc, cachant la petite jalousie qu'il éprouvait à voir Natacha s'intéresser à Max ; il connaissait les moyens efficaces qu'elle utilisait.

— L'arrivée des tableaux et sculptures va aussi l'aider, dit Mike.

— On pourrait quand même faire une petite fête, pour ceux qui veulent, insista Luc.

— Ecoute, dit Charles, si le Christ était vraiment ressuscité, ce serait un miracle, d'accord. Personne ne croit plus aux miracles.

— Moi j'y crois, dit Luc. C'est en faisant des miracles que le Christ s'est fait connaître. Par exemple, à Cana lors de noces, tout le monde sait qu'il a changé l'eau en vin.

— Oui, je me souviens, on en parlait au catéchisme, poursuivit Charles. J'étais enfant et j'y ai cru. Mais plus tard, j'ai relu le récit du miracle : personne n'a vu les serviteurs remplir les jarres d'eau qui allaient se

changer en vin. Il a dû y avoir un mouvement de flottement quand le vin a semblé manquer, le temps que les serviteurs retournent en acheter. Ces miracles, c'est juste pour faire du Christ un homme pas comme les autres et lui attirer les foules, déjà à cette époque avides de surnaturel.

— Et la résurrection de Lazare, qu'en fais-tu ?

— Alors là, de la part d'un médecin, ça me sidère. J'imagine que tu crois aussi aux miracles de Lourdes ?

Là, Luc hésitait. Croire aux miracles du Christ, après tout, c'était une question de foi. En tous cas, l'existence du Christ ne pouvait être niée, quand on pense à tout ce qui s'était déroulé depuis plus de deux mille ans. Mais les miracles de Lourdes étaient plus discutables : n'avaient-ils pas été inventés par l'Eglise catholique ?

— Et le Christ a-t-il vraiment existé ? reprit Charles, comme s'il avait pu lire dans ses pensées. Les évangiles ont été écrits plus de cinquante après sa

soi-disant mort par des hommes qui ne l'avaient pas connu.

— La meilleure des preuves de son existence n'est-elle pas tous ceux qui sont morts martyrs à cause de lui ? Et puis, si tu vas sur le Net, tu verras que nombre d'hommes politiques ou historiens de son époque parlent de lui.

— Bon, dit Mike, on pourrait en rester là. Chacun a le droit d'avoir ses convictions. Alors, qu'est-ce qu'on fait pour Pâques ?

Il n'y eut pas de réponse. Pour la première fois une activité proposée par un des missionnaires avait été rejetée.

*

Influencé par l'ambiance qui se dégradait à bord de Cocon, Charles décida que, dans son deuxième roman, des discussions entre scientifiques tourneraient au vinaigre, ils en viendraient même aux mains. Il opta aussi pour une fin dramatique.

*

A Kourou, la demande par Charles d'une caisse de bouteilles de vodka avait posé question. On connaissait déjà le penchant de Boris pour cet alcool ; avait-il fait école ? Etait-ce le signe d'un besoin excessif de faire la fête à bord, d'une baisse de moral des missionnaires ? Refuser serait manquer de confiance en cette équipe dirigée par l'homme d'expérience qu'était Mike. L'expédition en fut donc faite à l'attention de Charles, dans un emballage ne laissant pas deviner son contenu.

Charles invita un soir Boris à prendre l'apéritif dans sa cabine avec son ami Max pour lui remonter le moral. La vodka se trouvait dans des petites bouteilles en matière plastique ; il fallait les vider en une seule aspiration pour retrouver la façon russe de vider son verre d'un seul coup. Après la première bouteille, la conversation s'engagea :

— Le golf, ça ne vous manque pas trop ? demanda Boris.

— Beaucoup, répondirent en chœur Charles et Max, comme s'ils s'étaient donné le mot.

— Il n'y a pas de logiciels sur le Net ?

— Il y en a, certes, mais ça ne remplace pas le plaisir d'un parcours en plein air dit Charles.

— Et on fait plus facilement de bons scores ; il n'est pas rare de faire un « trou en un », dit Max.

— Un « trou en un », je suppose que ça s'arrose, dit Charles en distribuant une nouvelle dose de vodka.

— Santé

— *Na zdarovié,*

— Santé.

— A propos, lança Charles à l'adresse de Boris, qui a reparlé de ma tête de club d'après toi ?

— Il n'y a que Judas pour avoir fait ça.

— Ah bon, tu penses que Judas...

Charles servit une troisième dose de vodka ; l'hypothèse Judas était trop facile, il fallait délier les langues.

La troisième dose commençait à faire de l'effet sur Max qui, soudain, s'approcha de Boris et le regarda d'un air soupçonneux :

— Judas ou quelqu'un d'autre ?

— Ne me regarde pas comme ça rétorqua Boris en repoussant Max brutalement. A mon avis, tu as trop bu, tu ferais mieux d'aller cuver dans ta cabine.

— Je le raccompagne, dit Charles, sentant que la discussion allait dégénérer.

*

Le lendemain Max n'apparut pas au petit-déjeuner. Natacha décida d'aller le voir dans sa cabine : elle le trouva profondément endormi, ronflant comme un sonneur. Elle n'hésita pas à le réveiller.

— Debout, Max, lève-toi et va faire ta gymnastique.

— Gymnastique ? répondit une voix pâteuse, pas la force.

— Justement, tu sais que si tu arrêtes la gym tu seras encore plus faible.

— Pas la force.

— Ecoute, Max, tu es en train de te laisser aller. Il faudrait te trouver une occupation. Est-ce que tu as déjà peint ?

— Jamais, non.

— Eh bien ! pourquoi pas essayer ? J'ai quelques pinceaux, des cartons, des tubes de peinture à l'huile, si tu veux je te les prête.

— Peindre quoi ?

— Oh, c'est toi qui vois ; tu sais l'inspiration, ça vient tout seul.

Max aimait bien Natacha, c'était difficile de ne pas l'écouter.

— Je peux faire ça où ?

— Dans le salon, il y a de la place, ça ne gênera personne.

Natacha l'y installa et s'éclipsa discrètement. Deux heures après, passant par là, Charles vit que Max avait barbouillé ce qui ressemblait vaguement à un parcours de golf ; on y voyait au départ la forme floue

d'un golfeur et très nette, quelques mètres plus loin dans l'herbe, une tête de club.

— Tiens, tu t'es mis à la peinture, c'est pas mal, dit Charles, dissimulant sa colère. Il fallait vraiment que son meilleur ami fut malade pour exposer la cause de tous leurs ennuis.

— Et tu vas le mettre où ce tableau ?

— Natacha m'a dit de l'accrocher sur un mur du salon.

— Elle a raison, comme ça tout le monde pourra en profiter et on verra que tu t'es remis à occuper ton temps intelligemment.

A la demande de Natacha, le prochain cargo apporta un nombre impressionnant de tubes de peinture et de toiles de formats variés.

La production de Max ne s'arrêtait pas. Il appliquait la peinture au couteau en couches épaisses, il eut été trop compliqué de la diluer. Ses croûtes tapissaient le salon qui empestait la peinture en permanence. Quel que soit le motif, on y trouvait toujours représentée comme un reproche cette fameuse tête de club.

L'air que l'on respirait dans Cocon, normalement filtré, purifié et recyclé commençait singulièrement à se dégrader : odeurs de transpiration, parfums plus ou moins capiteux, lingettes utilisées à tout bout de champ semblaient avoir dépassé la norme, et maintenant ces odeurs de peintures !

*

Mission Cocon Note VIII.

Constance pensait qu'il suffirait de renouveler les tableaux pour redonner le moral à Max, quelle sotte ! Heureusement, j'ai eu cette idée de le mettre à la peinture, il semble aller beaucoup mieux. Ses tableaux sont un peu envahissants, c'est sûr, mais il était grand temps de s'occuper de lui intelligemment. Cela aurait été terrible pour notre mission de revenir sur la terre avec un déprimé.

*

Judas était ravi du couteau suisse qu'il avait échangé à Noël avec Luc contre un chapelet. Tous les soirs dans sa cabine il prenait plaisir à ouvrir les lames une à une, à sentir leur tranchant du bout du pouce avant de les replier comme à regret. Quelques fois même il s'exerçait à sortir la grande lame le plus rapidement possible et à la projeter en avant comme s'il avait à se défendre d'un ennemi en le poignardant. Geste inutile dans Cocon, personne ne le menaçait.

*

Depuis qu'il avait reçu un chapelet, Luc hésitait à s'en servir. Réciter des dizaines de « Je vous salue Marie » avait-il encore un sens pour lui ? Eclairé par Natacha sur sa non vocation de moine, fallait-il pour autant rejeter toute pratique religieuse ? Son échec à organiser une célébration pour la fête de Pâques le faisait douter de ses capacités. Pour ce qui était du sens, l'essentiel pour lui était maintenant de savoir

quelle orientation il allait donner à sa vie : revenir à son premier métier de médecin, c'était peu tentant, à moins de se spécialiser en reprenant ses études, mais était-ce possible ? Partir exercer la médecine dans une ONG, il était libre de tout lien familial, pourquoi pas ?

En attendant de se fixer définitivement sur son avenir, Luc, qui n'était pas fanatique des heures à passer sur le Net, occupait une grande partie de son temps à se déplacer dans l'appartement. Déplacements peu coûteux en efforts physiques, vu l'apesanteur, mais demandant une grande richesse imaginative pour en rompre la monotonie. Le couloir circulaire desservant les différentes pièces avec comme noyau central les cabines pouvait servir de piste. Les modes de propulsion étaient variés, un pied après l'autre, à cloche-pied, quelques mouvements de brasse à la façon de Natacha, avec de temps en temps de petits tours sur soi, mais c'était toujours tourner en rond, il se sentait un peu prisonnier comme un poisson rouge dans son bocal. Il se surprenait

parfois à ouvrir et fermer la bouche comme une carpe cherchant à avaler de plus en plus d'air. Lors de ses rotations, les rencontres avec d'autres missionnaires n'étaient pas rares ; au cours de l'une d'elle Natacha avait remarqué ces mouvements de bouche : était-ce un cri d'appel vite réprimé? Lors d'une réunion, elle s'était risquée à faire discrètement quelques appels analogues en direction de Luc ; ils étaient restés sans réponse. Après tout, ce pouvait n'être qu'un ancien tic réapparu de façon temporaire. On verrait bien.

Quant à Judas, fidèle à sa mission de cinéaste, il n'avait pas raté l'occasion de filmer Luc et ses petits mouvements buccaux qui pourraient ultérieurement être sonorisés, effet comique garanti.

*

Quinze jours étaient passés, l'auteur de la fuite sur la tête de club ne s'était toujours pas dénoncé. Mike était conscient du climat qui se détériorait. Il lui fallait remonter le moral de sa troupe qui se dégradait. Il

restait encore six mois à bord, six mois sans sortie dans l'espace, c'était trop dur. Il se débrouillerait bien pour donner une explication à Kourou, même si elle devait s'avérer peu convaincante.

L'interdiction fut donc levée, pour la plus grande joie de nos missionnaires. La sortie, c'était la récompense pour six mois d'entraînement contraignant, la séparation des siens et la cohabitation qui commençait à devenir pesante.

Les sorties furent organisées à raison de cinq minutes par cosmonaute pour limiter les risques de collision avec des météorites ou des débris spatiaux qui pourraient percer le casque et entraîner une mort rapide.

Sortir dans l'espace n'était pas une mince affaire : il fallait d'abord enfiler les encombrantes combinaisons et tester leur bon fonctionnement. La pression qui règnerait dans la combinaison étant d'environ un tiers de la pression atmosphérique, les cosmonautes devaient ensuite passer environ deux heures dans un

sas de décompression en respirant de l'oxygène pour évacuer l'excès d'azote.

Le premier à sortir fut Charles, comme par hasard. Observant la consigne, il s'était arrimé à la station à l'aide d'une fine corde de trois mètres et contemplait admiratif au-dessus du Canada une superbe aurore boréale verte. Deux techniciens besognaient autour des panneaux solaires alimentant le circuit principal de l'air conditionné ; il y avait manifestement un problème. La vue de la station Cocon long cylindre d'une centaine de mètres avec en son centre l'anneau qui hébergeait leur appartement était unique. Charles vivait cette expérience rare de flotter dans l'espace. Il eut un moment la tentation de se détacher et d'aller voir de plus près le travail en cours à l'aide des propulseurs individuels de sa combinaison mais se souvint fort heureusement que cela lui était interdit. A peine le temps de prendre quelques photos, et c'était déjà l'heure de rentrer, comme le lui rappela la voix de Mike dans son casque.

Puis ce fut le tour de Constance, qui eut la chance de survoler une France sans nuages ; une bouffée d'émotion la saisit en pensant à ses enfants qu'elle allait bientôt retrouver. Que faisaient-ils en ce moment ? Avaient-ils les yeux tournés vers le ciel ? Elle le leur demanderait quand elle leur montrerait ses photos. Elle se fit même un *selfie* avec la terre en arrière-plan, quel souvenir !

Ayant souvent contemplé la terre derrière les hublots de l'observatoire, les missionnaires, dès leur sortie, reconnaissaient sans hésiter les territoires que Cocon survolait ; la visibilité donnée par le casque de la combinaison était remarquable. Judas avait décidé d'utiliser ses cinq minutes à filmer la terre en mouvement ; la prise de vue sans l'interposition d'un hublot comme dans l'observatoire donnerait une qualité optimale, et si le mouvement pouvait paraître un peu lent, l'accélérer à la projection resterait possible. Ses masses bleues océaniques, ses déserts, ses villes, ses plaines et montagnes, son ciel dégagé ou clairsemé de nuages, qu'elle était belle la

terre, mais qu'elle paraissait fragile avec cette mince couche, l'atmosphère, qui la protégeait !

La dernière sortie fut celle de Natacha. Cocon survolait alors la nouvelle Chine, immense territoire qui devait abriter ses parents ; ils lui semblèrent bien loin.

Mis en commun, film et photos constitueraient un souvenir unique.

*

La sculpture d'Apollon avait été installée dans l'observatoire. Un bel Apollon en marbre blanc représenté en jeune homme, tenant sa lyre, comme il se doit pour le dieu de la musique, avec à ses pieds un serpent enroulé sur un tronc d'arbre, pour rappeler qu'il était aussi dieu de la médecine. Mais le drame de ce beau jeune homme fut ses amours malheureux. Constance voulait-elle inconsciemment le consoler par les longs regards langoureux qu'elle lui lançait en entrant dans l'observatoire, en faisant chaque fois le

tour de la statue avant de se fixer devant un hublot pour contempler la terre sur laquelle son mari menait sa petite existence routinière ? Routinière, en était-elle si sûre ? Voilà six mois qu'elle l'avait quitté. Les premiers jours il ne manquait pas de l'appeler pour lui demander comment elle vivait son aventure ; en retour, elle le questionnait sur sa vie et celle des enfants : pensait-il à leur faire de bons petits plats, avaient-ils de bonnes notes à l'école, est-ce qu'elle ne leur manquait pas trop ? Puis ses appels s'espacèrent comme s'ils n'avaient plus rien de bien nouveau à se dire. A moins que ce qu'il aurait pu lui dire ne fut pas avouable, comme une petite aventure sentimentale. Non, elle l'en croyait incapable. Il est vrai qu'elle-même espérait bien en démarrer une avec Charles, mais cela faisait partie des petits plaisirs sans suite auxquels les missionnaires qu'ils étaient pouvaient se livrer juste pour garder le moral.

Judas avait bien sûr remarqué les changements de tenue vestimentaire de Constance : d'abord deux, puis trois fois par jour avec chaque fois une tenue des

plus affriolantes. Il put même la filmer qui rendait son sourire à Apollon. Oui, Constance croyait voir Apollon lui sourire à chaque petit tour qu'elle effectuait autour de lui. Ce petit manège fut vite repéré par tous, sauf par Charles qui restait de marbre.

*

Mission Cocon Note IX.

Des phénomènes curieux apparaissent.

Luc se déplace sans arrêt, il est pris d'une sorte de tic qui lui fait ouvrir et fermer la bouche comme la carpe avide d'oxygène. Il ne semble pas s'en rendre compte Je n'en connais pas pour l'instant la signification cachée, s'il y en a une.

J'avais oublié de noter que Luc avait proposé de célébrer Pâques, sans succès.

Plus cocasse est l'attitude de Constance, qui tourne autour de la statue d'Apollon comme si elle en était

amoureuse, arborant des tenues aguichantes pour tous sauf pour Charles qui semble l'ignorer.

Max va mieux, ses peintures se raréfient, ouf ! Il ne parle plus du rétrécissement de sa cabine.

Fidèle à sa mission, Judas filme à tort et à travers.

En dehors des repas, je ne vois pas souvent Boris. Il va peut-être picoler dans sa cabine. Tant que Mike garde la forme, Boris ne sert pas à grand-chose.

*

Seul lien familial, l'oncle de Natacha la tenait régulièrement au courant des derniers déroulements dans l'ex-Russie. Les dernières nouvelles étaient très bonnes : la Chine n'avait pas étendu son empire sur l'Europe et se contentait de consolider la fusion entre les deux peuples. De toute façon les pays de l'Europe avaient déjà fabriqué les doses anti-hilarantes. Les anciens Russes qui avaient fui le régime communiste pouvaient rentrer sans risque, ils étaient les bienvenus. L'expérience spatiale de Natacha serait

très appréciée, elle pourrait même être sollicitée pour de nouvelles missions.

*

Un soir, voulant s'offrir une petite dose de vodka, Charles eut la désagréable surprise de constater que son stock de bouteilles avait fondu comme neige au printemps. Ce ne pouvait être que Boris. Boris était son supérieur, c'était délicat d'en faire part en réunion. Ce larcin resta caché. Boris était donc alcoolique et voleur. Était-ce tout ? Charles avait depuis longtemps remarqué que les regards d'envie de Boris sur Natacha n'étaient pas payés de retour. Alcoolique, voleur, et bientôt violeur ? Il fallait qu'il en parle à Natacha. C'était une bonne raison pour renouer le contact.

*

Dans le deuxième roman de Charles, madame Truite, chargée du recrutement, avait jugé opportun d'intégrer Lucie, « Jeune fille sortant tout droit de son couvent, innocente et jolie... », comme on aurait pu le chanter sur un air de Schubert. Un visage tout en douceur, une enfance toute pure ayant franchi sans encombre les différentes épreuves d'une éducation religieuse chez les sœurs : première communion, communion solennelle, profession de foi, communion tous les jours à jeun, avalant sans le croquer le corps du Christ, prenant pour argent comptant toutes les sornettes des différents prédicateurs qui s'ingéniaient à la persuader que personne n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime, comme le Christ l'avait fait, tout l'avait poussée à entrer comme novice dans un couvent où, par la prière, elle contribuerait au salut du monde, loin de ses tentations. Mais la mère prieure avait remarqué les regards appuyés que Lucie lançait au jeune prêtre lors de la messe journalière ; elle aurait même juré que ces regards étaient payés de retour. Aussi avait-

elle conseillée à Lucie, avant de s'engager plus à fond dans la vie monastique, de prendre cette fameuse année sabbatique qui l'avait opportunément rendue libre pour cette mission dans l'espace avec des scientifiques ; elle n'aurait pas de rôle particulier à jouer et pourrait ainsi se consacrer à elle-même. Sa présence parmi des chercheurs dont le rationalisme avait depuis longtemps évacué toute préoccupation religieuse pourrait s'avérer salutaire.

*

C'était l'été en France. Le mari de Constance avait dû aller en vacances comme tous les ans à La Baule avec les enfants et Maude, la jeune fille au pair qu'il avait lui-même recrutée. Constance en avait bien reçu une photo en pièce jointe ; on la voyait mal, elle se tenait derrière les enfants qu'elle serrait dans ses bras. La photo prise à contre-jour laissait son visage dans l'ombre d'une chevelure brune abondante. Les enfants avaient l'air heureux, leur mère ne semblait

pas leur manquer. Quelle mère n'aurait pas éprouvé un brin de jalousie devant cette image du bonheur où elle était absente ? Constance pensait aux vacances précédentes, à la liberté retrouvée dans la chaleur de l'été, aux poitrines enfin dévoilées aux regards surpris, choqués ou reconnaissants des voisins de plage nonchalamment abandonnés sur leurs grandes serviettes de plage aux motifs bariolés. Elle-même, d'ailleurs, n'hésitait pas à s'exposer ainsi, la présence des siens la protégeant du risque d'être abordée. Et Maude, osait-elle ? Portait-elle un de ses petits bikinis d'autant plus chers à l'achat qu'économies en tissu ? Osait-elle enlever le haut pour dévoiler sa poitrine aux formes fermes et pleines de la jeunesse conquérante ? Et lui, regardait-il ailleurs, d'un air gêné ? De retour à la villa, elle devait veiller au bain des enfants, préparer le dîner, ils mangeraient tous ensemble sur la terrasse. Puis les enfants iraient au lit. Maude et lui, assis chacun à un bout du canapé. Avait-elle par hasard découvert son parfum *l'Enveloppeur* et s'en était-elle parfumée, avec les

conséquences prévisibles d'un adultère fougueux à consommer à même le plancher, heureusement interrompu par l'arrivée inopinée de leur fille... Je suis folle, se dit Constance, quelle idée d'imaginer tout cela, il est si sérieux mon homme.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

Ah ! il va enfin sortir de son silence, se dit Natacha en voyant Charles s'approcher d'elle d'un pas hésitant.

— Salut, Charles.

— Salut, Natacha. Je vois que tu aimes Mondrian.

— Je n'aime pas toutes ses toiles, mais celle-là, avec ses angles droits, ses rectangles de couleur décentrés, ses traits noirs verticaux et horizontaux, c'est typique de lui ; c'est pour moi la représentation d'un déséquilibre équilibré auquel il tenait tant. Au fond, cet état est très humain.

— A propos d'équilibre, justement, tu as remarqué le comportement de Luc ? On dirait qu'il veut gober des mouches, heureusement qu'il n'y en a pas à bord.

— Ce n'est pas très gentil de te moquer, Charles.

— Oh, ce n'était pas méchant, on a tellement peu d'occasion de rire. Je pensais que ça te distrairait du mal que tu te donnes pour Max.

— Ce n'est pas du mal tu sais, ça me sert pour la thèse que je prépare. C'est comme une étude de cas.

— Après Luc et Max, quel sera le prochain ?

— Boris, peut-être. J'aimerais bien savoir pourquoi il est devenu alcoolique ; il y a toujours une explication.

— Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de te méfier de lui. J'ai souvent remarqué qu'il avait une drôle de façon de te regarder, pas un regard admiratif, qui serait justifié, il faut reconnaître que tu es bien agréable à regarder, mais un regard de prédateur qui, sous l'effet d'un excès de vodka, pourrait bien devenir violent.

Natacha avait légèrement rougi. Elle était depuis longtemps consciente de ses charmes et trouvait

toujours du plaisir à les voir mentionner, mais ce n'était qu'un don de la nature, elle n'y était pour rien, et si elle devait un jour se marier, ce serait avec un homme capable de laisser s'épanouir sa vraie nature, une nature qu'elle savait tournée vers l'autre comme l'y préparaient ses études de psychologie qu'elle compléterait par une formation de psychothérapeute. Il y avait tant de gens mal dans leur peau qui n'avaient jamais eu une âme pour les écouter, tant de malades que les écoles freudiennes, lacaniennes ou autres ne réussissaient pas à guérir vraiment, tant de souffrance causée par l'inceste, le viol, tant de femmes battues. A cette évocation, elle sentait son cœur se soulever dans un élan de générosité qui la ramena au cas précis de Charles qui, sous le prétexte de la protéger de Boris tentait inconsciemment de la faire s'intéresser à son cas à lui ; Charles, oui, que faisait-il dans cette station Cocon, quel était le motif qui l'avait fait prendre une année sabbatique loin de son épouse ?

— A propos, Charles, je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, mais j'ai beaucoup aimé ton livre. On te voit moins ces temps-ci, tu en écris un second ?

— Eh bien, oui, écrire est devenu mon deuxième hobby après le golf. Le livre, c'est un petit cadeau que l'on fait aux lecteurs, c'est un peu ma façon de donner, et ça fait plaisir quand le cadeau est apprécié.

— C'est un peu de soi dont on s'inspire quand on écrit, tu ne penses pas ?

— Oui un peu de soi, mais il faut aussi de l'imagination.

— C'est sur quoi ton livre ?

— Tu vas rire, ça se passe dans l'espace, ce sont des scientifiques qui passent un an dans une station internationale.

— Ah bon, je vois, un peu comme nous. J'imagine que, comme moi pour ma thèse, tu t'inspires de ce qu'on vit actuellement.

— Un peu, oui, ce n'est pas interdit.

— Des scientifiques, donc on ne risque pas de s'y trouver décrits.

— Non, sauf pour un des personnages, une jeune novice qui voulait entrer au couvent, un peu comme Luc.

— Et un scientifique se chargera de la déniaiser ? Excuse-moi, mais comme imagination, ça se pose là !

Natacha ne savait pas quoi penser ; d'une certaine façon, elle serait présente dans le livre de Charles, trop présente. Charles avait-il été jaloux de Luc ? C'était un cas à traiter.

— Tu sais, Charles, il n'y a jamais rien eu de sentimental entre Luc et moi, c'était purement sexuel.

— Je veux bien le croire, si tu le dis.

— Oui, je le dis. Bon, salut, je te laisse à ton écriture.

*

Constance souriait à Apollon, Charles ignorait Constance dont les insomnies avaient recommencé. A trois heures du matin, ne tenant plus en place dans

son sac de couchage, toujours vêtue de sa petite chemise de nuit en satin parsemée de fleurs, elle entamait sa déambulation nocturne dans le couloir qui baignait dans la lumière fantasmagorique des éclairages de sécurité. Le calme régnait, la climatisation tournant au ralenti n'émettait plus qu'un léger bruissement que ne venaient plus troubler les ébats nocturnes de Luc et Natacha. Passant devant la cabine de Charles, elle entrouvrait délicatement la porte et contemplait sa belle tête virile qui émergeait de son sac ; qu'il eut été doux de déposer un baiser léger sur ses lèvres légèrement entrouvertes d'où s'échappait son souffle régulier ! Mais elle refermait bien vite et reprenait son périple pour arriver enfin dans l'observatoire où l'attendait Apollon, son Apollon. Là, sous le regard attentif des hublots, elle enlevait sa nuisette et réchauffait le marbre d'un enlacement langoureux qui semblait durer une éternité pendant laquelle Judas, qui bien sûr la suivait, avait tout le temps nécessaire pour photographier et filmer cette étreinte pour le moins inhabituelle, Judas qui n'en

revenait pas de voir Apollon sourire. Nuisette renfilée, Constance terminait son tour pour réintégrer sa cabine et enfin s'endormir du sommeil du juste, apaisée.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours. Si Constance n'avait pas été obsédée par Charles et par Apollon, elle aurait pris le temps de regarder par un hublot la terre la nuit. Elle aurait admiré le reflet argenté des océans sous la lune, les nombreuses étoiles colorées, les guirlandes de lumière jaune reliant les villes entre elles, les torchères des raffineries, le sombre des régions non peuplées, mais on ne peut pas tout faire.

*

A la fin de l'été les premiers boutons apparurent sur la peau de Charles. On crut d'abord à une intoxication alimentaire. Depuis quelque temps, nos missionnaires

avaient remarqué une baisse de qualité des aliments débarqués du dernier vaisseau cargo. Les étiquettes *Médiard* avaient été remplacées par une appellation inconnue, *Spacefood*. La terre était-elle en train de tester sur ses missionnaires des aliments moins coûteux, dans l'optique des futurs voyages de longue durée ? Curieusement, seul Charles semblait perturbé : il se grattait le visage avec vigueur et de minuscules déchets de peau flottaient dans l'espace, augmentant chaque soir la durée du ménage. Si ce n'était pas la nourriture, par quoi Charles était-il perturbé ? Était-ce le manque d'intérêt que lui manifestait Natacha, difficile à accepter pour ce tombeur de dames ? Était-ce psychosomatique, ce mot à la mode ? En tout cas, il ne pouvait échapper aux bons soins de Constance qui avaient déjà fait leur preuve avec Judas.

L'heure de Constance était venue. Il était temps d'arrêter cette éruption qui gagnait tout le corps : ce fut pour elle une joie d'appliquer sa pommade sur la peau de Charles dans les endroits les plus

inaccessibles, voire intimes, elle avait été formée pour cela. Elle crut même discerner que son patient y prenait un certain plaisir. Il fallut quand même un mois de traitement bi-journalier pour faire disparaître tous les boutons. Constance, qui y avait pris goût, imposa une semaine supplémentaire, par sécurité.

*

Mon Charles chéri.

Ceci est une lettre d'adieu. Après mûre réflexion, et quoiqu'il m'en coûte énormément, j'ai pris la décision de m'engager dans une O.N.G. pour m'occuper d'enfants orphelins. Quand tu rentreras, je serai partie, j'aurai débarrassé notre maison de toutes mes affaires personnelles. Je sais que ce sera dur pour toi, mais je connais ton courage.

Nous avons passé ensemble cinq années merveilleuses faites de la découverte des qualités et même des défauts de chacun, il y en a forcément.

Passée ta précipitation initiale, bien fréquente m'a-t-on dit chez les hommes, mais vite corrigée, nos rapports charnels m'ont toujours comblée.

Nous avons décidé d'avoir des enfants ; trois longues années infructueuses nous ont amenés à consulter. Tu sais quelle épreuve terrible a été la découverte de ma stérilité.

Je te pardonne les petites infidélités conjugales que tu as pu commettre alors comme pour te venger de moi qui ne pouvais faire de toi un père.

Je pars en te suppliant de refaire ta vie. Oublie-moi vite pour te consacrer à celle qui te donnera les enfants que tu mérites. Si je peux émettre un dernier souhait, que ton travail, où tu excelles, laisse une large place à leur éducation ; ce ne sera que du bonheur pour eux et pour toi.

Je ne sais qui de nous deux partira le premier, sache que j'aurai tous les matins une pensée pour toi.

Il paraît qu'avec l'âge la mémoire nous revient. Tu aimeras alors te souvenir de celle qui t'a tant aimé.

Sophie

*

Le moins que l'on puisse dire est que Charles était loin de s'attendre à un tel courriel de sa femme. Certes Sophie n'avait pas fait d'objection à sa participation à cette mission dans l'espace, mais Charles pensait qu'elle espérait le voir revenir à elle pour qu'ils repartent dans la vie avec d'autres projets enthousiasmants pour leur couple, comme adopter un ou deux enfants. Elle avait quand même, pensait-il, pris un risque : au cours de cette année passée dans l'espace réduit qu'était la station Cocon, n'allait-il pas rencontrer une âme sœur ? C'est alors lui qui aurait pris l'initiative de la rupture et écrit cette lettre d'adieu. Ou plutôt non, pas une lettre, il aurait eu le courage de le faire de vive voix, il aurait obtenu une séparation à l'amiable et lui aurait assuré la sécurité financière jusqu'à la fin de ses jours. Là, c'est elle qui avait pris seule la décision, son orgueil de mâle était atteint.

Charles relisait le courriel. Sophie l'avait toujours appelé « mon Charles » ; le « mon » lui sembla

soudain inapproprié, il ne lui appartenait pas, un objet peut vous appartenir, et on peut s'en débarrasser si on n'en a plus besoin. Mais un être humain, ça n'appartient à personne, ou alors à l'humanité, à cette chaîne de vivants dont l'origine n'était pas encore très sûre, qui avaient subi de formidables mutations pour s'adapter à un environnement changeant et qui nous réservaient encore tant de surprises, si l'on en croit les bouleversements provoqués par les progrès de l'informatique qui prenait de plus en plus possession de vous en influant sur vos goûts, en envahissant votre espace familial avec ses multiples écrans, télévision dans toutes les pièces, ordinateurs mini, moyen ou maxi, tablettes, téléphones portables qui permettaient de vous suivre à la trace, lunettes avec caméra, montres avec accès au Net et qui contrôlent votre pouls... Sans parler des appareils photos numériques qui vous inondaient d'images dont on renonçait bien vite à faire le tri, vous obligeant à accroître sans cesse les capacités de stockage : CD, puis DVD, puis disque externe, puis le cloud où l'on

vous garantissait un espace privé inviolable, alors que par ailleurs on parlait régulièrement de ces hackers capables de pirater vos références bancaires, de pénétrer dans les fichiers des entreprises, et peut-être un jour de provoquer par virus un blocage mondial, virus encore plus inquiétant que ce nuage de gaz hilarant qui avait fait fondre la Russie dans la Chine.

Poursuivant sa relecture, Charles trouva l'allusion à son éjaculation précoce particulièrement humiliante, et fort déplacée cette allusion à ses « petites infidélités conjugales » ; et pourquoi petites, qu'en savait-elle au juste ? Pourquoi les rappeler puisqu'elle disait les avoir pardonnées ?

La fin de la lettre, avec son dernier conseil, comme s'il en avait besoin, au lieu de lui laisser entière liberté, montrait en fait qu'elle serait toujours présente ; elle penserait à lui tous les matins, donc lui aussi à elle espérait-elle sans le dire ; sûre d'elle, elle reviendrait même hanter ses derniers jours.

Charles se rendit soudain compte que ses pensées étaient injustes et avaient été provoquées par la

surprise de cette rupture qui lui avait été imposée. Sophie et lui avaient longtemps été très heureux. A la réflexion, la décision de Sophie était généreuse, et, surtout, elle lui laissait le champ libre.

C'est par son ami Max que Charles avait rencontré Sophie ; comment lui annoncer la nouvelle ? La longue amitié qui les unissait avait permis à Charles d'informer son ami de la stérilité de Sophie. Max, comblé par son épouse et ses deux enfants, ne se posait pas de questions existentielles et l'avait suivi dans cette aventure spatiale par pure amitié, motivation insuffisante qui avait vite entraîné chez lui une petite dépression dont heureusement il semblait sortir : il commençait à se rendre compte que ses tableaux n'étaient pas assez réussis pour justifier d'envahir les murs de l'appartement et avait entrepris de les décrocher pour le grand soulagement de Charles qui voyait disparaître ces têtes de club omniprésentes. Max s'apprêtait à retirer le dernier tableau du salon quand Charles entra.

— Salut Max. Tu décroches tes tableaux ?

— Comme tu vois. Tu les trouvais comment toi ?

— Pas mal, pas mal. Peut-être un peu répétitifs.

— Pourtant tu aimes bien le golf, comme moi.

— C'est vrai, mais des parcours, toujours des parcours...

— Je vois, tu veux dire que ça devenait une obsession.

— Hé oui !, mais ça se comprend, tu aimes tellement le golf, tu es en manque, c'est tout.

— Tu sais, ça va mieux, j'ai arrêté les médicaments. Il n'y a plus que deux mois à tenir et je retrouverai ma femme et mes enfants.

— Tu as bien de la chance, moi je ne reverrai pas Sophie.

— Pourquoi tu dis ça ; vous allez divorcer ?

— Oui, enfin, non, on va se séparer.

— Vous séparer ?

— Tu sais que j'ai décidé de prendre cette année sabbatique quand j'ai compris que nous ne pourrions pas avoir d'enfant. J'avais besoin de faire le point.

— Oui, tu me l'avais dit.

— Figure-toi, je viens de l'apprendre par un courriel : Sophie me quitte pour s'occuper d'orphelins dans une O.N.G.

— Diantre, comment tu prends ça ?

— Ça m'a un peu vexé, je te l'avoue, qu'elle me place devant le fait accompli. A vrai dire, ça m'arrange aussi. Elle ne regrette rien et m'encourage à refaire ma vie.

— En tout cas, tu pourras toujours compter sur mon amitié.

*

Charles s'endormait d'habitude facilement ; la réception de ce courriel allait profondément perturber son endormissement. Compter les moutons s'avéra vite inefficace. Il testa alors une nouvelle technique consistant à penser au premier prénom qui lui venait à l'esprit en récitant l'alphabet :

Adèle pour la lettre A

Brigitte pour B

Carole pour C. Carole, mais oui, il avait connu une Carole quand il était étudiant. Il se souvenait maintenant de leur première rencontre, quand elle était venue s'asseoir à sa droite sur le banc pendant le cours de mathématiques. Elle était gauchère, leurs mains faisaient un étrange ballet, s'éloignant et se rapprochant parfois à presque se toucher. Elle avait les doigts effilés terminés par des ongles recouverts d'un vernis violet, violet qu'il avait retrouvé, par un rapide regard de côté, soulignant d'un trait fin ses paupières. Brune aux paupières violettes. Maintenant lui revenait son parfum sentant bon la violette, décidément, et légèrement épicé, peut-être de cannelle. Elle écrivait fort penchée, laissant deux seins manifestement libres de tout soutien effleurer la feuille de papier qu'elle remplissait d'une écriture à gros caractères sagement arrondis. Quand elle lui avait demandé s'il pouvait lui prêter sa règle, ils s'étaient un instant autorisé un premier regard curieux bien vite interrompu par la nécessité de continuer à prendre en notes ce cours qu'un professeur brouillon

écrivait sur l'immense tableau vert. Après la règle, ce fut la gomme. Après la gomme, un stylo, le sien n'avait plus d'encre. A la fin du cours, échange des prénoms :

— Je m'appelle Carole, et toi ?

— Moi, Charles.

— Qu'est-ce que tu penses du prof ?

— Bof, plutôt souillon.

— Tu m'offres un pot ?

— Dac !

Charles et Carole se rendirent à la *Rhumerie*, dans le quartier latin. Deux grogs délièrent les langues ; ils firent plus ample connaissance et se quittèrent en échangeant leurs adresses électroniques. Ils étaient appelés à se revoir.

Au cours suivant, Charles avait réservé une place à sa droite pour Carole. Il la vit monter les marches de l'amphi et se diriger vers lui un large sourire aux lèvres. Charles remarqua aussitôt ses ongles et ses lèvres de rouge vermillon colorés. Le rouge aux lèvres, c'était bon signe. Carole sentait bon la

noisette. Sa courte jupe laissait admirer deux belles jambes bronzées qu'il aurait bien aimé caresser. Après le cours, ils se retrouvèrent au fond d'une salle de cinéma pour faire de plus amples découvertes. Ils flirtèrent pendant deux années d'étude jusqu'au jour où Carole disparut, sans laisser d'adresse. Les courriels de Charles n'arrivèrent plus à leur destination. Charles en fut fort dépité. Il aurait bien aimé savoir ce qu'elle était devenue : était-elle mariée, mère de famille ? Mais comment la retrouver ? Ces questions le turlupinèrent longtemps, il s'endormit au petit matin et se réveilla avec des cernes sous les yeux, épuisé.

Au petit déjeuner, Natacha crut bon de questionner Charles sur sa mauvaise mine :

— Dis donc, Charles, j'ai l'impression que tu as bien mal dormi.

— Oui, c'est vrai répondit Charles, gêné que sa mine fut un sujet de discussion partagé avec les autres missionnaires.

— On peut savoir pourquoi ? demanda Mike, toujours soucieux de l'état de ses troupes.

— C'est très personnel, dit Charles, hésitant. J'ai eu de mauvaises nouvelles de ma femme.

— Des problèmes de santé ? poursuivit Mike.

— Non, pas vraiment. En fait, pour ne rien vous cacher, elle m'a quitté.

— Comme ça, brutalement ?

— Oui, brutalement. On ne pouvait pas avoir d'enfant, elle avait découvert qu'elle était stérile, et elle a voulu me rendre ma liberté.

Cette nouvelle recueillit un silence gêné. Puis Mike prit la parole.

— Somme toute, c'est très généreux de sa part. Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

Charles fit part de l'engagement de Sophie ; tous les regards étaient admiratifs.

Le soir, Charles eut de nouveau du mal à s'endormir, et essaya de nouveau l'alphabet.

Adèle pour A

Brigitte pour B

Cécile pour C, qui avait remplacé Carole. Charles pensait l'avoir oubliée celle-là. Voilà qu'il revoyait cette petite prétentieuse qui avait pris la suite de Carole et dont il avait eu un mal fou à se débarrasser. Il avait vite compris son petit jeu : lui faire du gringue pour qu'il l'aide à faire ses devoirs, mais vraiment elle était trop nulle et puis moche par ailleurs avec ses gros mollets et ses traits épais ; seule une poitrine anormalement abondante, décidément c'était une obsession, pouvait susciter l'envie, vite contrariée par le choix de lourds parfums capiteux et bon marché, parfums qui lui rappelaient trop ceux de sa mère, révélateurs de son origine modeste, lui le fils d'un épicier. Ce mot d'épicier se mit à tourner dans sa tête, il revoyait les étagères de légumes, les rayons de boîtes de conserve, les bouteilles de vin d'origine non contrôlée, sa mère trônant à la caisse dans sa blouse bleue parsemée de petits points roses ou sa rose de petits points bleus. La honte ! C'en était trop. Charles finit par s'endormir, sans attendre la lettre D.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, personne ne fit remarquer les traits tirés de Charles.

Le lendemain soir, Charles se coucha avec une grande appréhension. Les prénoms de ses diverses conquêtes défilèrent jusqu'à la lettre K.

Il chantonna alors dans sa tête le passage de la chanson des Quatre Barbus

L, L, L, M, N O, P

L, L, L, M, N, O, P

L, L, L, M, N, O, P

qui se mit à tourner en boucle de façon de plus en plus assourdissante au point de se boucher les oreilles et de se retourner dans son sac de couchage avec de terrifiants « assez, assez, par pitié ! ». La pitié vint enfin, il s'endormit épuisé.

Le surlendemain au réveil, Charles, pour se rassurer, voulut réciter son alphabet ; jusqu'à R, pas d'hésitation, puis blocage, trou de mémoire énorme, pas moyen de se souvenir du S qui aurait légitimement donné Sophie. C'était stupéfiant cette

facilité à l'oublier, mais les conséquences en furent terribles : il était bien difficile de parler ou d'écrire sans les dernières lettres de l'alphabet ; il en fit l'expérience dès le petit-déjeuner.

— Bonjour, Charles. Est-ce que tu dors mieux ? lui demanda Mike.

— Non, j'ai è mal dormi, j'ai fai une in omnie.

Mike trouva que Charles avait la langue bien pâteuse et le soupçonna d'avoir abusé de la divine bouteille avant de se coucher.

— Excuse-moi de te poser cette question, Charles, tu n'aurais pas un peu trop bu hier soir, ça n'aide pas forcément à bien dormir ?

— Non, j'ai ju bu oi erre.

— Tu veux dire que tu as juste bu trois verres, eh bien essaie de n'en boire qu'un ce soir, ça ira certainement mieux.

Mais ça n'alla pas mieux.

Mission Cocon Note X.

Notre Charles commence sérieusement à m'intéresser. J'avais bien aimé son premier livre et voilà qu'il en écrit un second en s'inspirant de notre mission : avec une adroite inversion des sexes Luc devient Lucie, jeune novice qui sera déniaisée par un scientifique de la mission, parallèle évident avec moi qui avais aidé Luc à renoncer à son idée d'entrer au couvent.

D'autre part, il a fait une éruption inexplicée de boutons que Constance a réussi à soigner par une de ses pommades miracles. J'aimerais mieux qu'il ne s'intéresse plus à moi, mais je ne peux pas ne pas étudier son cas.

Enfin il a appris que sa femme le quittait et cela a provoqué chez lui la perte d'une partie de l'alphabet, depuis le S (comme la première lettre de son ex Sophie) jusqu'au Z. C'est très intéressant pour ma

thèse, j'aimerais bien savoir ce qu'en penseront les médecins et plus particulièrement les psychiatres.

*

L'absence de la voyelle U devait être la plus pénalisante. Natacha, cherchant à se mettre à la place de Charles, devinait aisément les difficultés qu'il devait rencontrer :

Comment prononcer sans l'U hurler ou hululer ?

L'union fait la force devenait Le nion fait la force, ce qui n'est quand même pas la même chose

J'aime l'amour j'aime la mort

La mouche la moche

A la rigueur ploff pouvait passer pour plouf

Mais quid du Q sans l'U qui le suit ?

Oui, la lettre U était la première que Charles devait retrouver.

Natacha lui proposa des séances d'exercices en début d'après-midi. Charles s'asseyait en face d'elle dans le salon et elle essayait de lui faire prononcer le

son U tout en lui montrant l'ardoise sur laquelle elle avait écrit la lettre à la craie blanche.

— Tu peux prononcer cette lettre, Charles ?

— Je ne la connais pas.

— Commence par prononcer la lettre I et regarde-moi bien, fait comme moi et amène les lèvres en avant, ça devrait faire le son de cette lettre. C'était comique de voir les tentatives, d'ailleurs infructueuses, de Charles face à Natacha ; leurs deux lèvres s'arrondissant en culs de poule donnèrent l'occasion à Judas qui passait par là comme par hasard de filmer cette scène qui, sortie de son contexte, ferait à coup sûr une parfaite séquence érotico-jubilatoire.

*

Charles était aussi occupé à faire le point sur la façon dont il avait vécu jusqu'à ce jour ; il était temps, la mission se terminait dans deux mois. Il revivait son ascension sociale, ses emplois exercés avec succès,

ses nombreuses conquêtes féminines et ses années de vie conjugale avec Sophie. Il prenait conscience peu à peu de l'ambition dévastatrice qui avait guidé ses actes. Comment avait-il pu ne pas voir tous les sacrifices qu'il avait imposés à ses parents ? Il avait eu honte des blouses portées par sa mère, des invendus du jour qui faisaient le repas du soir. Il ne s'était jamais étonné que ses parents n'aient pas d'amis, mais comment les inviter dans leur minuscule deux pièces au fond de l'épicerie dont l'une lui était réservée ? Il avait toujours trouvé normales les longues journées de travail de son père : dès quatre heures du matin faire ses courses aux halles, disposer avec soin ses achats sur les étagères, debout à servir les clients jusqu'à huit heures du soir, sans une plainte. Il fallait voir comme il était fier quand un client lui demandait des nouvelles de son fils : ah ! Charles, disait-il, pour sûr, c'est un battant, il ira loin. Aussi loin que d'aller en orbite autour de la terre, il n'aurait pu l'imaginer. Il n'avait pu aller assister au départ depuis Kourou, ne pouvant

abandonner son épicerie, mais il avait suivi le décollage et la mise en orbite sur l'écran de sa petite télévision. Charles pouvait maintenant imaginer l'angoisse de ses parents et la crainte qui devait les habiter pendant son séjour dans l'espace. Même en orbite, un accident était toujours possible et l'on savait la rentrée dans l'atmosphère risquée. Quand même, quelle folie ! devaient-ils penser.

Charles se rendait compte aussi du peu de liberté qu'il avait en fait pu exercer. Faire une belle carrière professionnelle, c'est d'abord ses parents qui l'y avaient poussé en se saignant pour lui payer ses études, et le monde de l'entreprise n'avait cessé d'exploiter ses dons à son profit dans une course infernale à la réussite moyennant hausse de salaire sur hausse de salaire. Il en voyait maintenant les côtés négatifs, défilaient les collègues de travail dont il avait freiné la progression, ceux qu'il avait sans vergogne dénigrés auprès de la hiérarchie, cette sacrée hiérarchie qu'il fallait satisfaire dans ses exigences de rentabilité, de mobilité, qu'il fallait aimer

plus que soi pour qu'elle ne se débarrasse pas de vous du jour au lendemain, sans souci de l'impact sur votre famille, il voyait ces cohortes de licenciés pointant au chômage, il les imaginait rentrant à la maison pour annoncer la nouvelle à leur conjoint, la honte pour les enfants d'avoir le père à la maison qui s'occupe comme il peut en faisant les courses, la cuisine, en passant des heures à lire son journal et à faire des mots croisés, dont la consommation d'alcool va croissant, un verre à midi, un le soir, puis deux, puis trois, sans parler des apéros, qui finalement retrouve un boulot moins bien payé le condamnant à passer la semaine loin de sa famille, les nuits dans une chambre d'hôtel minable dans une petite ville de province mortelle le soir après le turbin.

Concernant sa vie sentimentale, si on pouvait ainsi l'appeler, où avait été sa liberté, lui qui succombait aux premiers charmes venus, incapable de résister à ses envies sexuelles, passades d'un soir qui vous laissent le lendemain dans le vide d'une existence sans autre but que de rechuter dans l'assouvissement

du seul plaisir des sens ? Bien sûr, il y avait eu du mieux avec sa rencontre avec Sophie, mais c'était son ami Max qui en avait été l'instigateur, il n'avait pas eu la liberté de choisir, comment résister à cette occasion de s'unir avec quelqu'un de la haute société. ? Sophie lui apprendrait les bonnes manières, on ne met pas les coudes sur la table, on repose les couverts après chaque bouchée et on ne tient pas son couteau pointant vers le ciel, on ne parle pas la bouche pleine, on lève le petit doigt quand on boit le thé, on laisse passer les dames, on se mouche discrètement. Sans parler des vêtements à se procurer chez un tailleur, des chaussures de marque au prix exorbitant, des chemises et des mouchoirs à faire repasser par la femme de ménage, des sous-vêtements à changer tous les jours, de l'after-shave, du déodorant à se passer sous les aisselles, du savon de toilette que Sophie choisissait et dont le parfum l'écoeuraient. Ce n'est pas parce que Sophie lui avait rendu sa liberté qu'il se sentait l'envie d'un retour en arrière, sorte de désapprentissage de toutes

les règles de bonne conduite que la société lui avait inculquées. Il n'allait pas s'exiler dans le Larzac pour élever des moutons et vivre en communauté avec des ex hippies, fumer des joints, boire à tire larigot et baiser à tout bout de champ, il n'avait plus vingt ans. Il y avait bien Natacha, jeune, belle, intelligente, pas trop guindée. Etait-ce une possibilité ? Ses trous de mémoire avaient fait de lui un patient, un sujet d'étude, mais probablement un obstacle à ce qu'il devienne pour elle un compagnon pour la vie. Pourtant, Charles n'avait pas oublié le rêve qu'il avait fait où il les voyait elle et lui sortant de leur messe de mariage.

*

Constance n'en revenait pas de l'ingratitude humaine. Elle s'était occupée de Charles, l'avait guéri de ses boutons, et voilà qu'il passait son temps avec Natacha sous le fallacieux prétexte de recouvrer la mémoire de ces quelques lettres de l'alphabet qu'il

avait oubliées. Eh bien, tant pis se dit-elle un matin, et d'ailleurs, Charles n'est qu'un vaniteux, et ses problèmes lui feront perdre de sa superbe. Vaniteux. Lui revint alors en mémoire la phrase qui avait déclenché en elle des insomnies et l'avait poussée à prendre une année sabbatique : « Vanité, vanité, tout n'est que vanité ». Elle revoyait avec précision ce vagabond qui se prenait pour un moraliste. C'est étrange comme une simple phrase prononcée par un inconnu pouvait avoir un tel impact. Constance venait de réaliser qu'il était vain pour elle de chercher à s'attirer les faveurs de Charles, il n'était tout simplement pas fait pour elle. En cherchant à plaire à tout prix, ne reniait-elle pas son éducation de petite bourgeoise, qui l'avait entraînée à épouser un fonctionnaire modeste mais à l'emploi garanti, époux fidèle qui lui avait donné deux beaux enfants. Elle avait tout pour être heureuse, c'est cela que ce vagabond lui avait fait comprendre ; bien sûr, tout n'est pas vanité, mais tout peut n'être que vanité si l'on ne sait pas accepter son destin. Constance se

sentit soudain soulagée d'un grand poids. Ce fut la fin de ses promenades nocturnes.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

Les odeurs de peinture avaient cessé, mais la qualité de l'air laissait toujours à désirer, et non seulement la qualité, mais la quantité ; on avait l'impression d'en manquer. Le sujet fut lancé en réunion par Constance :

— Dis-donc, Mike, tu ne trouves pas qu'on a de plus en plus de mal à respirer ?

— C'est vrai, renchérit Luc, je me sens très vite à bout de souffle quand je fais de la bicyclette.

— Sans parler de l'odeur, dit Natacha. Il n'y aurait pas un problème avec la climatisation ?

Mike prit son temps avant de répondre. Il y avait bien longtemps qu'il avait été mis au courant par l'équipe technique de la panne de l'un des deux

climatiseurs que de multiples sorties dans l'espace n'avaient pas réussi à réparer. Sans climatisation, un retour sur terre dans la précipitation s'imposerait. Fallait-il en informer son équipe ? Non, ce serait trop les inquiéter. Un mensonge était préférable.

— Il y a dix mois que nous sommes dans l'espace, cette impression de manquer d'air a déjà été observée dans des missions de plus courte durée ; elle est due à une fatigue générale de l'organisme. Allez, ne vous inquiétez pas, il n'y a plus beaucoup de jours à tenir, ce n'est pas le moment de flancher. Quant à l'odeur, c'est difficile à entendre, mais évitez une hygiène excessive, ménagez les lingettes. On a bien supporté un temps les odeurs de peinture et on n'en est pas mort ajouta-t-il avec un petit sourire amical à l'attention de Max.

Mission Cocon Note XI.

Il est temps de faire le point sur un certain nombre de problèmes.

D'abord l'air devient irrespirable ; Mike a beau dire que c'est la fatigue qui en est responsable, je n'en crois pas un mot. Il doit y avoir une raison technique que l'on nous cache, c'est inquiétant.

Depuis le début, j'ai noté :

_ Luc qui fait la carpe

_ Max dont la cabine se rétrécit, qui récupère lentement d'une bonne déprime

_ Constance qui se promenait la nuit et embrassait la statue d'Apollon ; elle a d'ailleurs cessé sans que l'on sache trop pourquoi

_ Charles qui fait une éruption de boutons, heureusement soignée par les pommades de Constance et qui en rajoute avec la perte de mémoire des dernières lettres de l'alphabet. J'essaye de le guérir à raison d'une séance par jour, sans succès jusqu'à présent.

Qui va être la prochaine victime ?

Concernant Judas, avec sa manie de filmer à tout bout de champ, je me demande bien si ce n'est pas lui qui lisait mes notes à mon insu ; c'est sans doute lui qui est à l'origine de la fuite sur la tête de club, mais dans quel but ?

*

Ce matin-là, Mike ne parut pas au petit-déjeuner. Un petit coup de fatigue, pensa-t-on. Personne ne le vit de la matinée, il ne se présenta pas pour le déjeuner.

— Tu devrais aller voir dans sa cabine, suggéra Luc à Boris.

— Ok, j'y vais.

Boris écarta le rideau de la cabine, non sans appréhension. Ce qu'il vit l'horrifia : Mike sans vie dans sa tenue de cosmonaute sur laquelle une lettre était scotchée qu'il parcourut rapidement avant d'aller la lire au reste de la mission. Elle disait :

Chers missionnaires,
quand vous lirez ces quelques lignes j'aurai quitté le monde des vivants. Je me dois de vous expliquer pourquoi. Le déclencheur en a été l'affaire de la tête de club. Il était hors de question pour moi de révéler que Charles, un membre de mon équipe, avait causé le faux départ. Je n'ai pu donner de réponse satisfaisante à Kourou qui m'a fait comprendre que cette mission serait ma dernière. Je n'en veux absolument pas à Charles, on a tous nos faiblesses. De toute façon, mon âge me donnait peu de chance d'être choisi pour une nouvelle mission. L'aéronautique a, depuis l'enfance, été ma passion. Tout a commencé par la lecture de « On a marché sur la lune ». Je voulais ressembler à Tintin, ce personnage si aventureux. Mes parents ont tout fait pour que leur fils unique réalise ses rêves. Je me souviens des petites fusées de fabrication ô combien artisanale que nous faisons partir, non sans risque, avec ma bande de copains. Doué pour les études, j'ai

pu entrer à l'université Embry Riddle, en Floride, l'une des meilleures pour une formation en aéronautique. J'y ai été repéré par La Nasa, qui m'a proposé d'entrer dans ses services comme futur astronaute, ce que j'ai bien sûr accepté. La conquête spatiale est enthousiasmante, malgré ses risques : souvenez-vous des sept membres de l'équipage de la navette Challenger morts en 1986 et des sept de la navette Columbia en 2003, sans parler des accidents mortels à l'entraînement, en vol, des décès de civils et d'équipes au sol. J'ai toujours apprécié les différentes missions que j'ai pu effectuer et plus particulièrement cette dernière : vous avez tous été formidables. Je pars avec en tête les parfums de Constance, le sourire et la générosité de Natacha, la solide amitié entre Max et Charles, les talents de cinéaste de Judas, les dons de Luc pour le chant choral, les parties d'échecs avec mon second Boris qui pourra enfin être à la tête d'une mission puisqu'il aura la responsabilité de vous ramener sur terre . J'ai toute

confiance en lui, malgré son petit penchant pour la vodka.

Voilà, avant de vous quitter, j'ai une dernière demande à vous faire : lâchez-moi dans l'immensité de l'espace pour qu'il soit ma dernière demeure.

Mike

*

Ce suicide tombait à point pour le deuxième roman de Charles. Il plaidait pour une fin tragique de l'expédition de scientifiques recrutés par madame Truite et constituée, juste revanche féminine, de six femmes et de seulement deux représentants du sexe dit fort. Comment faire confiance à Boris pour ramener à terre les missionnaires sains et saufs ? Donc, comment croire que Marguerite, commandant en second de la mission et dont la couperose et le nez bourgeonnant trahissaient une forte addiction au bon vin rouge de nos cépages pourrait remplacer au

pieu levé Raja la commandante en chef qui avait pris la décision de changer l'orbite de la station pour éviter une collision avec une grosse météorite contre l'avis de Kourou ? Là, Charles était fier de sa trouvaille, la raison du limogeage pour désobéissance qui avait été promis à Raja à son retour était beaucoup plus plausible que cette histoire de tête de club. Il avait fait preuve d'imagination, Natacha en serait satisfaite. Fierté aussi pour le titre qu'il avait enfin trouvé : après avoir pensé à « Drame dans l'espace » ou « Un drame dans l'espace », ou « Dans l'espace, un drame » il avait opté pour « Orbite tragique », qui intriguait et incitait à la lecture pour en savoir plus. Mais finalement, « Ah ! que cette orbite fut tragique ! », qui avait l'avantage de commencer par la première lettre de l'alphabet et d'apparaître ainsi en tête dans les recherches sur le Net, fut son choix définitif. Il fallait qu'il demande son avis à Natacha à la fin de sa prochaine séance.

— Alors, ce roman, tu en es où ? questionna justement Natacha.

— J'ai trouvé un titre, non sans mal.

— Ah bon ! dis-moi vite, c'est quoi ?

— Ah ! que cette orbite fut tragique ! Tu aimes ?

— C'est original, mais pourquoi tragique ?

— Doublement tragique, Natacha : le changement d'orbite opéré par Raja entraînera son suicide et son remplacement par Marguerite causera la perte de tout l'équipage.

— Moi, j'ai confiance en Boris, dit Natacha.

— Justement, tu vois, j'ai fait preuve d'imagination, c'est un roman que j'écris, répondit Charles en se rengorgeant.

— Oui, mais quand même, Raja se suicidera, comme Mike.

— Pas pour les mêmes raisons, tu l'auras remarqué.

— C'est vrai. Dis-moi, questionna Natacha, comment fais-tu pour écrire sans les lettres qui te manquent ?

— C'est très simple, je laisse des blancs que je comblerai quand tu m'auras fait retrouver la mémoire.

*

Chaque jour qui passait voyait les efforts de Natacha stériles, mais les séances quotidiennes dans le salon excitaient la jalousie ; Charles accaparait Natacha de façon anormale, et elle se laissait faire pensait Max, il devait y avoir anguille sous roche. Il n'était certes pas concevable pour Max d'entrer en concurrence avec son meilleur ami mais il lui restait la possibilité, depuis qu'il avait repris goût à la vie, de tenter une petite aventure avec Constance ; il fallait profiter des derniers jours qui leur restaient à passer ensemble. Il se souvenait qu'il lui avait fait une fois une proposition en ce sens qu'elle avait repoussée, mais c'était l'époque où elle avait des vues sur Charles ; cette époque paraissait révolue. Comment s'y prendre ? Par la force, en l'entraînant dans sa cabine à son corps défendant, c'était risqué, elle pourrait se mettre à hurler, se trouver vite secourue par Luc, Boris ou Charles, et Judas ne manquerait pas de filmer la scène ; ce serait la honte. Non, il lui fallait engager la

conversation sur un sujet qui l'intéressait ; les mauvaises odeurs dans l'appartement pouvaient en être un. Constance devait certainement sa réussite professionnelle à un odorat développé ; il avait eu l'occasion de remarquer combien ses parfums pouvaient être attirants ou parfois curieusement repoussants.

Un matin où Constance était seule dans le salon plongée dans la lecture d'un livre sur sa tablette, Max s'assit en face d'elle et se plongea à son tour dans un roman commencé la veille pour lequel il éprouvait un faible intérêt, mais il fallait bien faire semblant de s'occuper. Il ne pouvait s'empêcher de jeter par instant des regards vers Constance qu'il trouvait particulièrement agitée, ne cessant de croiser et de décroiser les jambes, ce qui attirait logiquement le regard ; son index droit tournait d'une pression légère les pages de son livre à une fréquence anormalement rapide laissant supposer un survol du texte, s'immiscer dans sa lecture ne devrait pas l'indisposer.

— Excuse-moi de t'interrompre, Constance, mais il n'a pas l'air terrible ton livre.

— Plutôt barbant, oui. Je l'ai choisi un peu au hasard, j'avais bien aimé un livre du même auteur, mais là, je suis franchement déçue, rien ne m'accroche.

— Ça parle de quoi ?

— De la fabrication des parfums chez les Romains, c'est très technique et je n'apprends pas grand chose de nouveau.

— Ils utilisaient beaucoup les parfums ?

— Bien sûr, les hommes comme les femmes. J'aurais aimé qu'il y ait une intrigue, avec une femme de la haute société à qui son amant offrirait des parfums coûteux, comme le *Regale Unguentum*.

— C'est quoi ce parfum ?

— C'est, comme son nom l'indique, le parfum royal, que l'on fabriquait avec au moins vingt-cinq plantes provenant d'Orient.

— J'imagine qu'à l'époque les mauvaises odeurs à Rome étaient fréquentes. A propos de mauvaises

odeurs, que penses-tu de la réponse que nous avait faite Mike quand on s'en était plaint en réunion ?

— Franchement, j'avais trouvé cela un peu léger ; en gros il nous avait conseillé de moins nous laver sous le prétexte des odeurs dégagées par nos lingettes, mais c'était odeur pour odeur. Quant à ne pas reconnaître les problèmes de la climatisation c'était nier la réalité. Je pense que si elle tombait vraiment en panne ce serait la fin pour nous tous.

— Oui, je suis d'accord, mais le pire n'est jamais sûr. Il vaut mieux penser à bien vivre l'instant présent. Tu ne trouves pas que c'est bien agréable d'être là tous les deux ? Tiens, viens donc t'asseoir à côté de moi, j'ai un truc marrant à te montrer sur le Net.

Constance s'exécuta et sortit de sa poche un petit flacon de parfum.

— A propos de parfum, que penses-tu de celui-là ? dit-elle en lui faisant respirer quelques gouttes délicatement déposées sur l'envers de son poignet.

Max respira à plusieurs reprises de plus en plus avidement. Il sentit les battements de son cœur

s'accélérer. Jamais sa femme n'avait utilisé un tel parfum.

— Je vois que tu apprécies, dit Constance. Elle se rapprocha de lui et posa une main légère sur sa cuisse.

— Il sent bon la rose.

— Oui répondit Constance, mais pas n'importe laquelle, la rose *damascena* qui naît dans les jardins d'Ispahan.

— C'est un peu épicé.

— Oui, un peu épicé.

Sans autre forme de procès, Constance se pencha sur lui pour l'embrasser enfin du baiser de la découverte où leurs langues fousseuses mêlèrent leurs salives, baiser qu'il leur fallut interrompre au bruit discret de la caméra qui l'immortalisait.

— Tu exagères, Judas. Viens, Max, allons dans ma cabine.

Judas les vit partir à regret, tout en appréciant l'opulence de la fragrance laissée par Constance

dans son sillage ; à quand l'heure des films odorants ?

Vite déshabillés, préliminaires écourtés, la main qui guide, les va-et-vient, l'explosion, les dernières caresses, l'endormissement, c'était cela coconner. Mais ce n'était qu'un début. Le lendemain au petit-déjeuner leur absence fut vite interprétée, comme celle au déjeuner ; on les attendit vainement pour le dîner. Le surlendemain Constance et Max apparurent au petit-déjeuner comme si de rien n'était. Ils se jetèrent sur la nourriture avec avidité ; personne ne trouva rien à redire.

*

Devant le mal de son patient à récupérer la lettre U, Natacha, en Russe cultivée qui avait lu Racine, traça un grand S majuscule sur son ardoise et le montrant du doigt proposa à Charles de répéter après elle le vers célèbre d'Andromaque aux S sifflants « Pour qui

sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?» Ce fut le déclic.

— C'est un S hurla soudain Charles triomphant.

— S comme quoi, Charles ?

— S comme, comme...

— Cherche bien.

— S comme Sophie reconnut-il enfin.

La suite se devine : la mémoire lui revint aisément des dernières lettres oubliées, Natacha était enfin comblée.

Charles remplit les blancs de son roman qu'il termina et mit sur le Net après une relecture méticuleuse. Les missionnaires se précipitèrent pour le lire. Ils l'apprécièrent beaucoup, il y avait de l'action : on y voyait même deux scientifiques qui se querellaient sur une formule mathématiques ; ils en étaient venus aux mains et avaient dû être séparés par la commandante Raja. Ils s'amusèrent beaucoup des ressemblances avec leur mission mais ne trouvaient rien à y redire, un romancier s'inspire souvent de faits réels. Même Luc apprécia ce qui

arrivait à Lucie. Seul bémol, mais de taille : la fin. Lors de la rentrée dans l'atmosphère, le bouclier thermique s'était fendillé entraînant la perte de l'équipage. Etait-ce prémonitoire ?

*

Mission Cocon Note XII.

Un évènement tragique c'est produit, Mike s'est suicidé. Il n'avait pu donner de raison vraiment valable pour expliquer le faux départ de notre mission, et Kourou lui avait signifié qu'on ne ferait plus appel à lui. Dans une lettre d'adieu il nous a quand même fait comprendre qu'il pensait avoir rempli son contrat avec la vie ; il la quittait sans regret. Je n'ai pas accepté cette explication et regretté de n'avoir eu avec lui de son vivant de conversation plus intime ; il devait cacher une fragilité que je n'ai su déceler. A sa demande nous l'avons lâché dans l'espace ; c'était terrible de le voir

s'éloigner, tout le monde pleurait, même Judas qui filmait.

Charles a retrouvé la mémoire de tout l'alphabet quand il a pu prononcer le prénom de sa femme Sophie. Comme s'il avait essayé de l'oublier, mais c'était impossible, évidemment, elle lui avait quand même donné beaucoup de bonheur.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

Natacha n'avait pas oublié la mise en garde de Charles concernant un comportement violent de Boris, mais ce qui l'intéressait surtout, c'était de comprendre les raisons qui l'avaient amené à cette addiction à la vodka. Déconvenue professionnelle, aventure sentimentale mal terminée, origine génétique, angoisse existentielle, les raisons pouvaient être nombreuses, mais il y en avait toujours une. L'idée était d'amener Boris à la confiance, mais

le moyen n'était pas évident : Boris était assez sauvage, peu présent dans le salon car souvent réfugié dans sa cabine. Par contre il passait plus de temps que les autres missionnaires dans la salle de gymnastique, c'est là qu'il fallait l'aborder.

— Salut le sportif dit Natacha en montant sur le vélo voisin de celui sur lequel s'entraînait un Boris apparemment en pleine forme.

— Salut Natacha, super ton petit short.

— Merci, c'est gentil. Tu viens souvent t'entraîner tout seul, ça ne te dérange pas si je te tiens compagnie ?

— Pas du tout. Mais tu sais que je ne suis pas très bavard.

— Ça ne me dérange pas du tout, j'ai horreur des gens qui parlent à tout bout de champ de tout et de n'importe quoi, ou qui ne peuvent s'empêcher de s'épancher sur leurs goûts personnels. Remarque que, si je peux me permettre, je n'ai jamais bien compris comment tu peux aimer la vodka à ce point-

là ; personnellement j'ai toujours trouvé cet alcool trop fort et pas assez fruité.

— Ça dépend de ce que l'on cherche dans la vodka, moi c'est surtout le bien-être procuré dès qu'on avale le contenu du verre d'un seul coup. On oublie tous ses soucis.

— Oui, on boit pour oublier, mais peut-on vraiment oublier ?

— C'est vrai, dit Boris après un temps de silence, il y a des choses que l'on ne peut pas vraiment oublier.

— Des choses, ou des gens que l'on a rencontrés, qui vous ont vraiment marqué. Tu n'as jamais été marié toi ?

— Marié, non, mais quand j'étais étudiant...

— Ah ! oui, raconte, quand tu étais étudiant...

— Eh bien ! puisque tu m'y pousses, je vais te parler de cette fille aux cheveux noirs comme jais coiffés en une longue queue de cheval qui vous donnait l'envie irrésistible de laisser tout en plan pour partir à sa suite chevaucher la steppe immense à bride abattue. Je te parlerai aussi de ses petits yeux noirs pétillants de

malice qui avaient attiré mon attention un jour au restaurant de l'université quand se tournant vers moi elle m'avait demandé innocemment de l'aider à choisir pour dessert entre un vatrushka au fromage et une part de paskha-tsar, elle était très gourmande. J'avais alors suggéré qu'elle prenne le premier, je prendrais le paskha et chacun en donnerait à l'autre une moitié. Marché conclu. Nous voilà attablés à une même table. Elle m'avait demandé mon nom, j'avais répondu Boris. Elle s'appelait Annushka, celle qui possède la force. Sa force, c'était surtout la littérature, car en mathématiques elle s'énervait facilement, sans trouver la solution. Le hasard faisait bien les choses, pour moi c'était tout l'inverse, la littérature me paraissait perte de temps, j'excellais dans les matières scientifiques. Tout se prêtait à ce que nous collaborions.

Le soir même, à sa demande, je l'avais rejointe dans sa chambre, bien que la chose fût strictement interdite, mais cela n'en était que plus excitant. Nous étions sagement assis sur son lit. Je pensais qu'elle

allait me demander de l'aider à faire un devoir de mathématiques, je me trompais. Elle tenait à la main « Vol de nuit », un livre de l'auteur français Saint-Exupéry qu'elle avait à son programme. Elle se mit à lire : « Les collines, sous l'avion, creusaient déjà leur sillage d'ombre dans l'or du soir...

Sa diction était parfaite, lente et régulière. Le texte campait avec une grande sobriété de mots une scène où j'aurais pu aisément me projeter. Elle en avait lu trois pages où l'on parlait d'un certain Fabien qui transportait dans son avion vers Buenos-Aires le courrier de Patagonie. Mais ce n'était pas l'histoire en elle-même qui m'intéressait, c'était le plaisir d'être assis à côté d'Annushka, de sentir son parfum de musc, son épaule qui parfois me frôlait, s'éloignait, puis revenait dans le bercement de sa lecture. Je la sentais capable de force mais aussi de tendresse. C'est justement la tendresse qui me manquait, les sciences exigeaient une rigueur sans faiblesse. Elle s'était arrêtée, m'avait tendu le livre. J'eus beau m'écrier que je lisais très mal, je dus m'exécuter. Je

n'aimais pas ma voix, c'était celle d'un fausset, mal à l'aise. Je l'aurais aimée grave, celle d'un homme sûr de lui et sécurisant. Annushka m'écoutait sans m'interrompre, je sentais sa présence encourageante. Je réalisais qu'il y avait deux êtres en moi, celui qui lisait et commençait à s'intéresser à l'histoire, et celui dont j'entendais la voix qui prenait de l'assurance. Je m'arrêtais à la fin du deuxième chapitre, épuisé. Elle m'avait raccompagné à la porte, un petit baiser sur la joue, à demain, j'étais congédié.

Le lendemain soir, j'étais là, bien sûr, et je dus continuer la lecture. Foin des mathématiques, comme si elle n'avait pas besoin de mon aide. J'avais pris de l'aisance et lançais de temps en temps des petits coups d'œil dans sa direction ; elle avait les yeux fermés, un léger sourire à ses lèvres pulpeuses trahissait son plaisir à m'écouter et m'encourageait à plus d'audace dans la lecture, j'en variaais le rythme, diversifiais les intonations. Parfois mon regard s'attardait sur ses formes généreuses cachées sous son pull en angora mais ses petits yeux impérieux

s'ouvraient, m'engageant à poursuivre la lecture. Le troisième chapitre terminé, ce fut tout pour la soirée. Je me sentais frustré.

Les soirées suivantes alternèrent enfin des séances de mathématiques et de lecture. Elles se prolongeaient maintenant par des discussions sur les sujets variés qui ne manquent pas à des jeunes de vingt ans qui aimeraient bien refaire le monde. Nous nous querellions parfois mais bien vite réconciliés, les yeux dans les yeux, nous buvions nos paroles, nous faisons des projets d'avenir. Notre amour était né.

Un soir, trois mois plus tard, Annushka m'avait interrogé.

— Boris, je voudrais te demander, tu me trouves comment ?

— Comment cela, tu veux dire physiquement ?

— Physiquement oui, mais pas seulement.

— Je trouve que j'ai une grande chance de t'avoir rencontrée.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Je crois que tu me plais beaucoup

— Beaucoup ou passionnément ?

— Eh bien ! oui, passionnément.

— Passionnément et pour la vie ?

— Oui, passionnément et pour la vie.

Je l'avais prise dans mes bras, mais elle m'avait gentiment repoussé. Elle s'était dirigée vers sa table de chevet, en avait extrait une bible.

— Jure- moi sur la bible que je serai ton seul amour.
J'avais juré.

— Retourne-toi deux minutes.

Deux minutes plus tard, Annushka était nue devant moi et me tendait les bras en me disant « prends-moi ». Ce fut un peu maladroit, forcément, la première fois, mais au fil des nuits nous atteignîmes l'harmonie que bien des couples auraient pu nous envier.

Un soir, elle me dit de ne pas venir le lendemain, je ne m'en offusquai point. Le surlendemain, sa chambre était vide : sur la table de chevet une lettre m'attendait. Je déchirai l'enveloppe et la lus précipitamment.

Boris, mon amour,

Tu vas souffrir beaucoup, je le sais, en lisant cette lettre. Je viens d'apprendre une terrible nouvelle, les jours me sont comptés, j'ai un cancer généralisé. Ne cherche pas à me revoir, je veux que tu gardes de moi la mémoire de la jeune femme sportive et belle que tu as connue. Prends bien soin de toi, continue à lire.

Annushka, ton amour pour la vie

— J'avais promis qu'elle serait mon seul amour, et j'ai tenu ma promesse. Je n'ai plus eu que des petites aventures sans lendemain. J'ai eu le malheur de me consoler en me mettant à boire ; mon addiction est venue petit à petit : d'abord un verre de vin à midi, et un le soir, et un verre de vodka en apéritif le soir, pour tromper ma solitude. Puis les doses doublèrent sans que j'y prenne vraiment garde. Heureusement, mes études terminées, j'avais été embauché par *Roskosmos*, l'agence spatiale russe que tu dois connaître. Je me suis porté candidat pour des vols

dans l'espace, il a fallu que je subisse une petite cure de désintoxication, qui s'est montrée efficace. J'ai fait un premier séjour de trois mois dans la station internationale et j'ai dû attendre trois ans ma prochaine mission. Roskosmos me gardait à son service, mais le job était peu passionnant, et j'ai replongé. Nouvelle cure de désintoxication, mais mon avenir était fort compromis, d'où mon poste de commandant en second dans cette mission, qui sera certainement la dernière.

— Vous étiez jeunes quand le destin vous a soudain séparés.

— Oui, on avait tous les deux vingt ans. Ça a été très dur pour moi, mais au moins j'ai compris une chose : cette croyance en Dieu qu'on m'avait inculquée, ce n'était qu'illusion. Comment un Dieu présenté comme bon aurait-il permis ce drame qui nous était arrivé ? Alors, j'ai tout envoyé promener : les beaux offices avec les prêtres orthodoxes dans leur chasuble en forme conique, leur étole sacerdotale brodée d'or autour du cou, les mains qui

cueillaient nos âmes pour les emporter vers le ciel, la bonne odeur de l'encens, la beauté des cantiques. Plus de signe de croix maintes fois répétés, plus de génuflexion, plus de prière. De tout balancer, ça m'a soulagé.

— J'imagine que ça soulage, oui, mais ça doit créer un vide, et ce n'est pas l'alcool qui va le combler.

— Ne me fais pas la morale, Natacha, tu es trop jeune pour comprendre. Il faut bien vivre avec ses faiblesses.

— D'accord, mais vivre pour quoi ?

— Et maintenant le coup du sens ! Eh bien ! , quitte à te choquer, le seul sens que je vois c'est le sens unique qui nous mènera tous entre quatre planches.

Brisant là, Boris s'en était retourné dans sa cabine.

*

J'ai eu une longue conversation avec Boris au cours de laquelle il s'est expliqué sur son penchant pour l'alcool. Il a vraiment dû connaître un amour de jeunesse exceptionnel pour qu'il n'ait pas réussi à l'oublier et à se refaire une vie, et c'est bien dommage, car il m'a paru bien désespéré. J'ai des sueurs froides en pensant que c'est lui qui doit nous ramener sur terre.

Je dois noter ici une petite aventure bien étrange qui m'est arrivée. J'étais assise dans le salon et contemplais la reproduction en modèle réduit du penseur de Rodin quand j'ai eu l'impression que sa tête se redressait et qu'il me regardait intensément. Je me suis frotté les yeux, me croyant victime de mon imagination, mais c'est alors que je l'entendis très distinctement me questionner :

— Tu penses que ça va bien se terminer, cette mission ?

J'avais en face de moi quelqu'un qui partageait mes préoccupations, je me devais de lui répondre.

— *A vrai dire, je suis un peu inquiète. J'aimais bien la façon dont Mike animait son équipe. Avec Boris, rien n'est plus pareil. Regarde les réunions, elles sont de plus en plus courtes, comme si on n'avait plus rien à se dire.*

— *Ou comme si on voulait éviter les vrais sujets.*

— *A quels sujets tu penses ?*

— *Eh bien ! , par exemple, comment va se passer le retour sur terre.*

— *Tu as peur que ça se passe mal ?* répondit Natacha, oubliant à qui elle s'adressait.

— *Tu sais, à force de penser, on finit par se faire des idées noires.*

Le penseur s'était tu soudain, ses yeux refermés annonçaient la fin de leur conversation et sa tête reposée dans sa main droite avait repris l'attitude habituelle du penseur pensant.

J'ai d'abord cru m'être assoupie, que ce n'était qu'un rêve. Pour en avoir le cœur net, j'ai repris le lendemain la même position devant la statue.

— *Je me doutais que tu reviendrais.*

— *Je voulais en avoir le cœur net. Tant pis si je rêve, t'avoir en face de moi m'aide au moins à penser.*

— *Pourquoi tu ne m'emporterais pas dans ta cabine ? Vue l'indifférence générale, personne ne le remarquerait, et tu m'aurais tout à toi.*

C'est ce que j'ai osé faire. Tous les soirs nous conversions, nous apprenions à mieux connaître nos besoins intimes. J'ai compris qu'il avait besoin qu'on l'extrait de ses pensées, il a compris mes manques. Un soir, étais-je vraiment éveillée, je l'ai vu décroiser les jambes, offrir à ma vue son membre immense en érection et je l'ai pris en moi et j'ai joui comme jamais, sans honte. C'est fou ce qui m'arrive, m'étais-je dit. Fou ou pas, la scène s'est plusieurs fois reproduite, pour mon plus grand plaisir. J'en avais bien besoin pour faire face à notre avenir incertain.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

Sa petite aventure avec Max n'empêchait pas Constance de broyer du noir. Les visages soucieux des missionnaires trahissaient la crainte d'une fin tragique. Qu'advierait-il alors de ses enfants ? Certes, avec l'aide de leur père, ils avaient appris à se passer d'elle, mais c'était dans l'attente de son retour triomphal. Constance n'avait pas trop de crainte pour son aîné, Damien, douze ans, fort en thème et sûr de lui ; elle lui manquerait, certes, mais il saurait s'adapter. Par contre Hortense, la cadette, était plus fragile, pleurant pour un oui ou pour un non, se contentant de picorer à table après avoir inspecté son assiette comme si on allait l'empoisonner, sans parler de son incapacité à être à l'heure, et surtout, surtout, peu attentive à son look comme l'étaient déjà ses copines de classe. Comme elle aurait aimé lui faire découvrir ses multiples eaux de toilette et plus tard ses parfums si recherchés ! Ça n'en prenait pas le chemin. Constance avait même essayé de lui faire voire un psychologue, c'était d'ailleurs fort à la mode,

mais elle s'était mise en colère, tapant du pied et criant qu'elle n'ouvrirait pas la bouche. Si elle disparaissait avant l'adolescence de ses enfants, quid du complexe d'Œdipe si cher à Freud ? Enfin, chose prévisible et probablement souhaitable, son mari se remarierait, elle imaginait facilement Hortense très malheureuse dans sa famille recomposée et rejetant toutes les démarches affectueuses de sa belle-mère pour le grand désespoir de son père. Peut-être ferait-elle des fugues voire des tentatives de suicide. L'accumulation de pensées négatives était souvent suivie chez Constance par un regain d'optimisme : l'expérience ne montrait-elle pas que les enfants s'en sortent toujours, qu'il fallait faire confiance à leur instinct de survie, à la créativité de leur jeunesse ? Optimisme tout de même tempéré par un sentiment de culpabilité de s'être laissée embarquer dans une aventure très risquée.

La situation en Chine s'était dégradée. Un double attentat terroriste venait de détruire les deux seules usines capables de fabriquer du gaz hilarant. Après s'être rués comme des désespérés sur les rares stocks existants, les mauvaises habitudes des Russes avaient vite repris le dessus : somnolence au bureau, alcoolisme, femmes battues, chiens martyrisés, dénonciation du mauvais camarade, tentatives d'évasion, que sais-je encore. Les nouveaux maîtres chinois avaient dû réagir rapidement, ouvrant de nouveaux camps de déportation en Sibérie, remplaçant la main d'œuvre russe par des milliers de paysans chinois déplacés, il en restait encore dans le fin fond des campagnes, arrachés à leur condition sans autre forme de procès et relogés tant bien que mal dans des baraquements insalubres installés au sein même des entreprises anciennement russes, surveillés par des gardes armés prêts à mater toute tentative d'évasion. Seul aspect positif : ils étaient bien nourris, chacun sait que l'on travaille mal le ventre vide. Le pouvoir central

assurait leur survie, pendant qu'un nombre grandissant de privilégiés affiliés au parti s'enrichissait des profits considérables tirés de la vente des produits pétroliers, des mines, de la construction immobilière frénétique dans les grandes villes où les gratte-ciel poussaient comme des champignons mais où la pollution régnait en maître, les voitures remplaçant les bicyclettes et les industries proches tirant leur énergie du charbon dont les particules fines produites par une combustion incomplète vous encombraient les bronches, sans parler des gaz à effet de serre qui contribuaient au réchauffement climatique. Au fond, la Chine avait renoncé au socialisme pour se convertir à un capitalisme naissant qui assurait une parfaite exploitation de l'homme par l'homme au profit d'un nombre croissant de Chinois qui découvraient les bienfaits des congés payés et allaient dépenser dans les pays occidentaux leurs économies pour s'acheter des produits de luxe que la plupart des autochtones refusaient d'acquérir, trouvant leur coût exagéré. Ah!

ces sacs Fuitton, ah! ces foulards Kermès. Vive les Tours opérateurs qui vous mènent aux grands magasins où, paraphrasant *Baudelaire* dans son « Invitation au voyage » « tout n'est que luxe, calme et volupté » ! Visite de la Tour Eiffel, du Louvre au pas de course, et tant pis pour le risque de se faire dévaliser par d'habiles pickpockets en faisant la queue devant un distributeur de Coca cola, il fait vraiment trop chaud, et quand on vous dépose le soir dans un piètre hôtel de banlieue, vous vous endormez sans entendre le RER qui passe à côté. Après une semaine harassante passée à dépenser sans compter, ces nouveaux conquérants rentreront chez eux en exhibant leurs achats à faire baver d'envie le voisin resté au pays, fiers d'appartenir au plus grand pays du monde tant par le nombre que par le produit intérieur brut, piètre mesure du bonheur de vivre de ses habitants, et reprendront le collier afin d'économiser pour un prochain voyage.

Natacha suivait régulièrement sur le Net la situation en Chine, pays où maintenant habitait sa famille.

Comment ses parents avaient-ils vécu ces bouleversements ? Elle se souvenait du caractère autoritaire de son père, de son côté parfois rebelle ; s'était-il opposé aux méthodes de gestion des Chinois, que l'on disait très respectueux de la hiérarchie ? Elle était sans nouvelle et cela lui pesait. A son retour, il faudrait qu'elle essaye de le revoir, pensa-t-elle en regardant par un hublot l'immense territoire de la nouvelle Chine, mais ce serait peut-être aussi dur que de retrouver une aiguille dans une meule de foin.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.

*

C'était la fête de la Toussaint, fête de tous les saints pour les catholiques, occasion aussi pour tous de fêter leurs morts avec visite au cimetière et dépôt de fleurs. Jour de liesse pour les fleuristes qui fournissaient des millions de chrysanthèmes aux teintes toujours plus variées. La mort elle-même était

de plus en plus masquée, mais cette tradition florale persistait. Luc aurait bien voulu réunir les missionnaires pour une petite célébration, mais son échec pour la fête de Pâques l'avait refroidi. Il régnait dans Cocon comme une sinistrose, ce n'était pas la peine d'en rajouter. Corps épuisés par le long séjour en apesanteur et l'air pollué qui se raréfiait, perte de l'envie de communiquer, troubles comportementaux, angoisse devant le retour sur terre dont l'échéance se rapprochait, sous la responsabilité de Boris. Sa dernière frasque était de mauvaise augure. En effet, il s'était introduit un soir dans la cabine de Natacha, fortement éméché comme à son habitude, et Natacha n'avait échappé au viol que grâce à l'intervention de Judas alerté par ses cris et qui, caméra à la main gauche pour filmer la scène, avait envoyé à Boris, grâce à son pistolet, deux décharges électriques qui l'avaient stoppé net. On pourrait s'étonner de découvrir un cosmonaute en possession d'une telle arme, mais c'était un des trois effets personnels que madame Traite avait autorisé pour Judas. Elle ne

devait pas regretter d'avoir, sous couvert d'un photographe, recruté ce détective privé.

Fort heureusement, ces décharges avaient déclenché chez Boris la résolution qui s'imposait, au moins jusqu'au retour sur terre, de ne plus boire d'alcool.

*

Mission Cocon Note XIV, dernière note.

Comme l'avait craint Charles, Boris a tenté de me violer, mais sa tentative a échoué grâce à l'intervention de Judas. Il nous a avoué à cette occasion que madame Traite l'avait recruté comme détective privé; son métier de photographe n'était qu'une couverture.

Judas doit remettre son reportage à madame Traite et il m'en donnera une copie pour ma thèse.

Si Dieu le veut, je pense que Charles et moi sommes appelés à nous revoir.

Nous sommes tous épuisés. On ne se parle plus. On attend le retour dans la peur.

*

Un an jour pour jour après leur départ, les missionnaires revêtirent leurs combinaisons de cosmonautes et s'installèrent sans regret mais non sans appréhension dans le vaisseau chargé de les ramener à bon port.

La première partie du retour était pilotée par Kourou qui avait en charge de séparer le vaisseau de la station Cocon, de mettre en route les rétro-fusées qui en diminuant sa vitesse le feraient quitter son orbite et amorcer sa descente vers la terre en traversant l'atmosphère avec l'angle idéal pour limiter au maximum son réchauffement ; puis le commandant de la navette, en l'occurrence Boris, devait en prendre les commandes. Tous s'attendaient au pire, mais le pire n'est jamais sûr. Tout heureux d'être aux commandes, conscient de la responsabilité qui était la

sienne, et enfin sevré de sa vodka, Boris réussit un atterrissage parfait.

Incapables de se mouvoir par eux-mêmes, nos missionnaires furent extraits du vaisseau et transportés dans la salle de contrôle où les attendaient l'ensemble des ingénieurs et techniciens qui avaient contribué depuis la terre à la réussite de ce long séjour dans l'espace. Madame Traite était bien sûr présente pour recueillir leurs premières impressions. Seul un journaliste attiré put prendre une photo de groupe qui serait envoyée après retouches aux familles que l'on avait volontairement tenues dans l'ignorance de la date exacte du retour ; il convenait d'abord de les confier aux soins de l'équipe médicale.

Il fallut un mois à nos missionnaires pour être autorisés à revoir leurs proches et pas moins de six pour se remettre physiquement et psychiquement de cette année dans l'espace.

Un an plus tard, Natacha soutint sa thèse. La projection du film réalisé par Judas fit grande impression sur le jury, la danse du réveillon dans la tenue d'Adam fut particulièrement appréciée. Elle obtint la mention honorable avec félicitations du jury. Sous des applaudissements nourris, méconnaissables dans leur tenue de cosmonautes, Constance, Boris, Luc, Judas, Max et Charles se dirigèrent vers l'estrade, firent cercle autour de la lauréate et tournèrent d'un pas lent en chantant leur chanson préférée « Le Cocon d'abord ». On ne sut jamais pourquoi un des cosmonautes tenait bien haut dans sa main une tête de club de golf. Discrètement, au fond de la salle, les parents de Natacha versaient des larmes de bonheur.

Sur son orbite, Cocon tournait toujours.